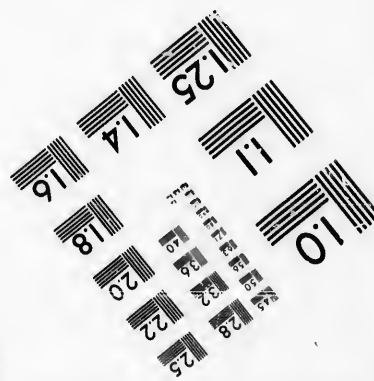
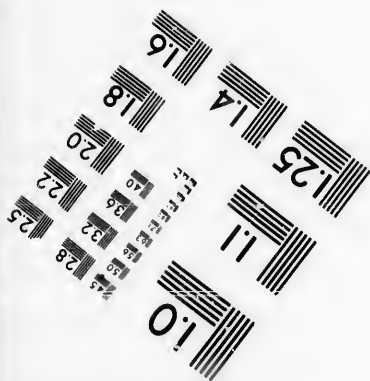
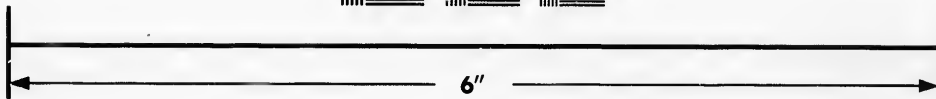
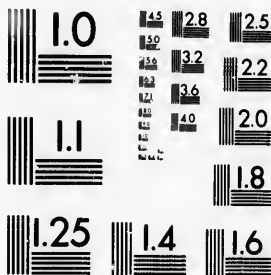
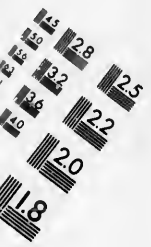


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

ails
du
odifier
une
image

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

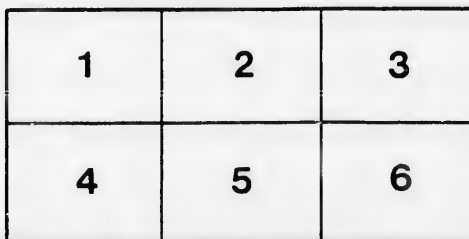
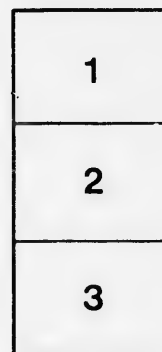
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rata
o

elure,
à

32X

318 Canton. Hist. de France No 3

—LE CŒUR L'A TIRÉE DE LA RAISON—

PÉTITION

EN FAVEUR
DE LA POLITIQUE QUE NOUS DEVONS POURSUIVRE
EN AFRIQUE,
DE LA CONSTRUCTION IMMÉDIATE DU TRANSSAHARIEN,
ET DE CERTAINES LOIS INDISPENSABLES
DE COLONISATION,

ADRESSÉE A MESSIEURS
LES DÉPUTÉS, SÉNATEURS, MINISTRES ET PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

ET DÉDIÉE
A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
DES ÉTATS-UNIS,
A MESSIEURS LES MINISTRES, SÉNATEURS ET REPRÉSENTANTS
DE LA GLORIEUSE UNION,
AINSI QU'A TOUS LES MEMBRES DE CETTE SUBLIME NATION,
ET AUSSI
A TOUS LES FRANÇAIS DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE, DU CANADA
ET DE LA TERRE ENTIÈRE.

Descends du haut des cieux, auguste Vérité!
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté.
Que l'oreille de « tous » s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.

(VOLT., *Henr.*, ch. 1^{er}, 7.)

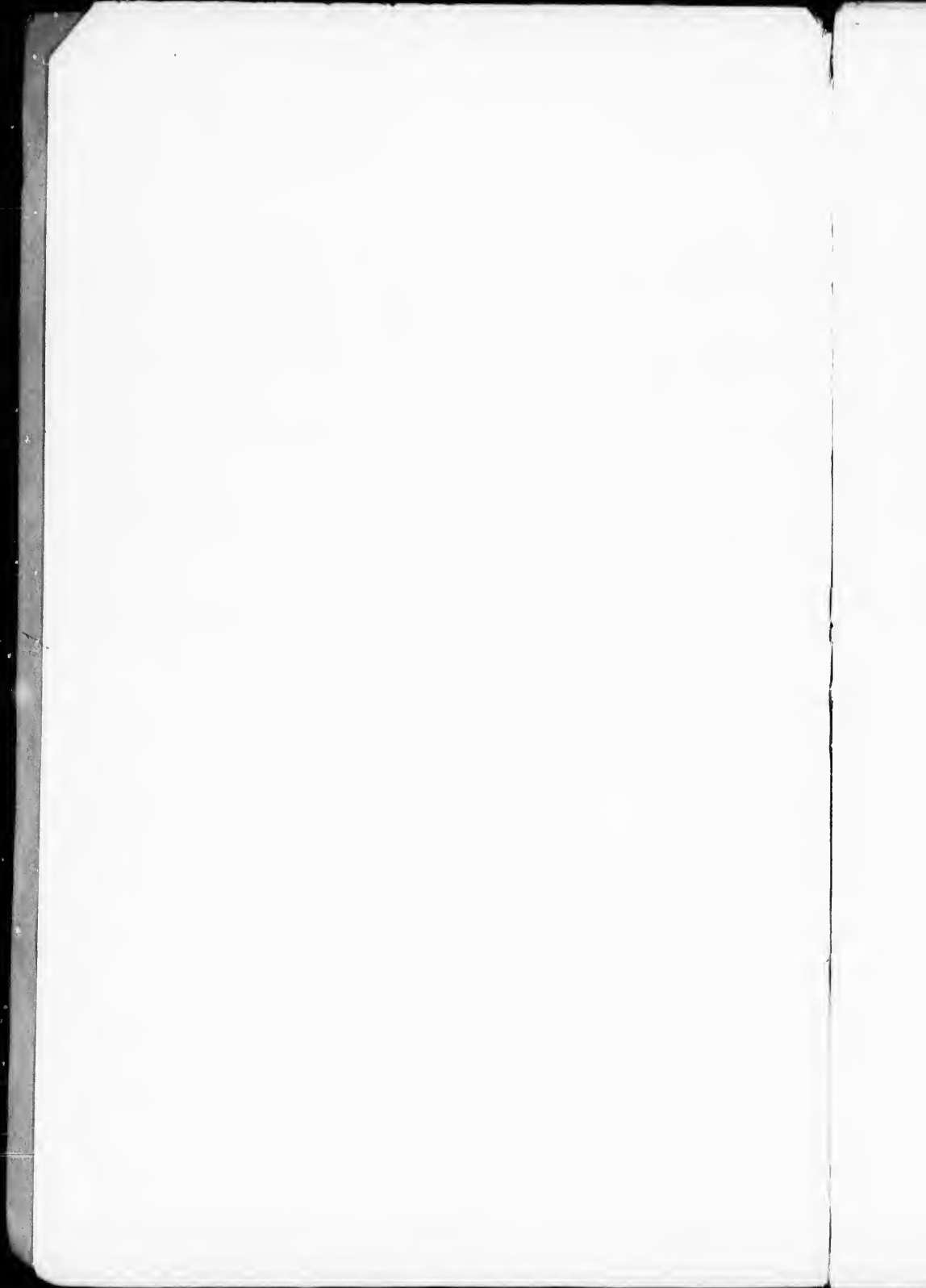
Prix : 1 fr. 25

PARIS
CHALLAMEL AINÉ

LIBRAIRE & COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE & L'AFRIQUE
Rue Jacob, 5

Tous droits réservés.





PÉTITION

EN FAVEUR

DE LA POLITIQUE QUE NOUS DEVONS SUIVRE
EN AFRIQUE,

DE LA CONSTRUCTION IMMÉDIATE DU TRANSSAHARIEN,
ET DE CERTAINES LOIS INDISPENSABLES
DE COLONISATION.

31

ORAN. — IMPRIMERIE DE L'ASSOCIATION OUVRIÈRE
HEINTZ, ARTUS ET C^{ie}

318 Carton Hist. de France No 3.

—LE CŒUR L'A TIRÉE DE LA RAISON—

PÉTITION

EN FAVEUR

DE LA POLITIQUE QUE NOUS DEVONS SUIVRE
EN AFRIQUE,

DE LA CONSTRUCTION IMMÉDIATE DU TRANSSAHARIEN,
ET DE CERTAINES LOIS INDISPENSABLES
DE COLONISATION,

ADRESSÉE A MESSIEURS

LES DÉPUTÉS, SÉNATEURS, MINISTRES ET PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

ET DÉDIÉE

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
DES ÉTATS-UNIS,

A MESSIEURS LES MINISTRES, SÉNATEURS ET REPRÉSENTANTS
DE LA GLORIEUSE UNION,
AINSI QU'A TOUS LES MEMBRES DE CETTE SUBLIME NATION,

ET AUSSI

A TOUS LES FRANÇAIS DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE, DU CANADA
ET DE LA TERRE ENTIÈRE.

Descends du haut des cieux, auguste Verité!
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille de « tous » s'accoutume à l'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.

(VOLT., *Henr.*, ch. 1^{er}, 7.)



PARIS

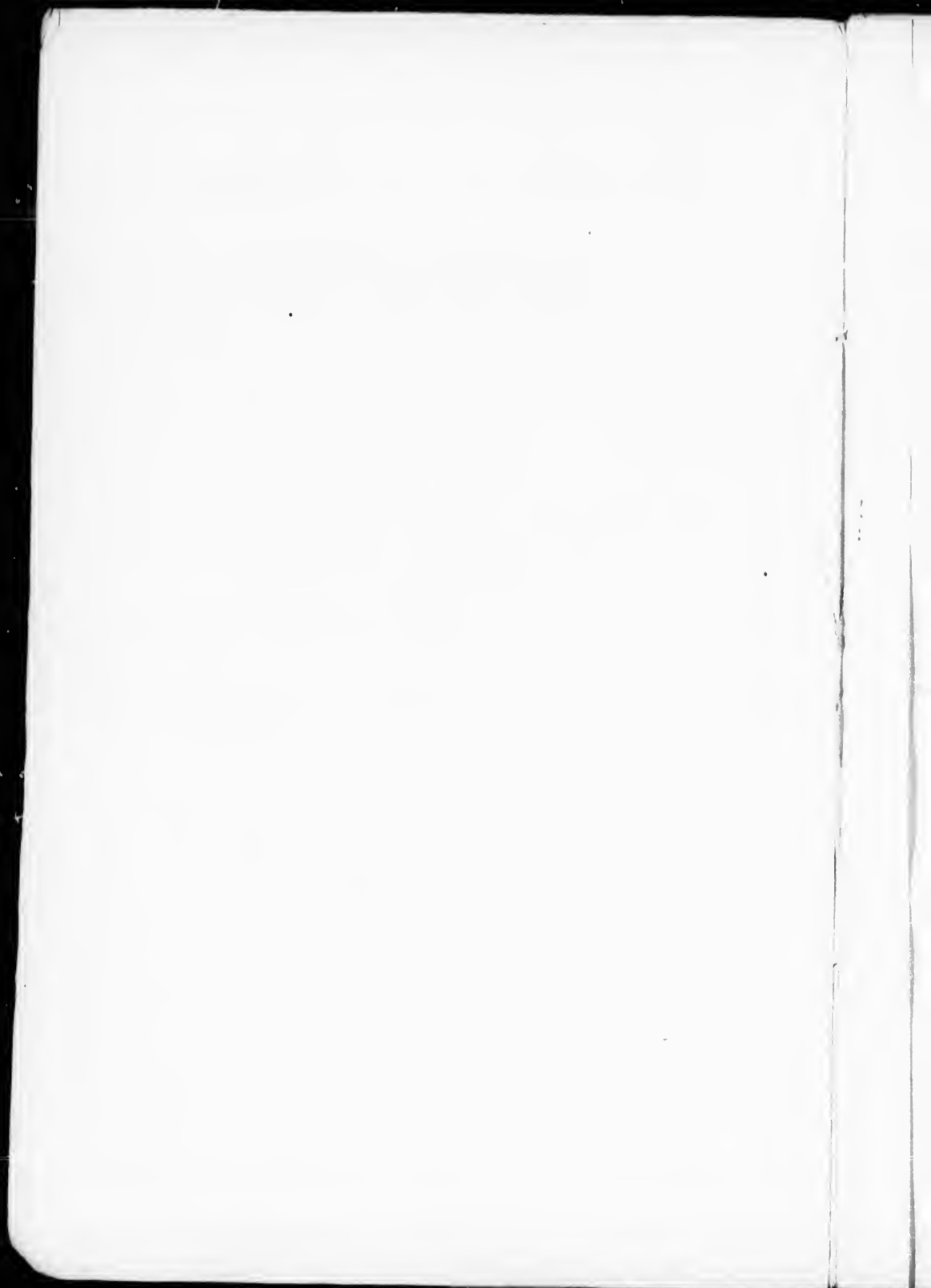
CHALLAMEL AINÉ

LIBRAIRE & COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE & LES COLONIES

Rue Jacob, 5

Tous droits réservés.

M DCCC LXXIX



A LA GLORIEUSE NATION AMÉRICAINE

AMÉRICAINS,

Comme Hercule, votre peuple est un géant; comme la sienne, votre enfance fut laborieuse; comme lui, vous eûtes une marâtre. Il n'y a guère plus d'un siècle que vous vous leviez pour en secouer le joug étroit, pesant et égoïste, qui voulait briser votre berceau et empêcher votre sublime essor; mais, comme le demi-dieu persécuté par Junon, vous étiez encore trop jeunes: Jupiter vint au secours de son fils, la France à celui de l'Amérique. C'est ce fait, mémorable entre tous, que je viens rappeler à votre souvenir, ô Américains, quoique vous ne l'avez jamais oublié. Noul vous l'avez renfermé au fond de vos cœurs, comme dans le plus beau de vos palais, au fond d'un vase inviolable, vous avez renfermé le texte sacré de la grande constitution américaine. Vous n'attendiez que le moment marqué par le destin, moment bien cher et bien désiré, pour mettre en œuvre

cette gratitude toute-puissante qu'entretient à jamais dans vos âmes une mémoire éternelle.

Qui ne se rappelle que déjà, naguère, les circonstances eussent été favorables sans un pacte que vous avez fait avec vous-mêmes? Mais vous vous êtes imposé l'obligation, le devoir de ne jamais vous mêler aux affaires et aux dissensions de l'Europe. Sans quoi vous eussiez jailli comme une trombe du fond de l'Océan et écrasé d'un coup nos ennemis. La France ne l'ignore pas : elle sait combien vous avez souffert de ne pouvoir lui porter secours, combien votre grand cœur, qui ressentait ses malheurs aussi vivement qu'elle, s'est agité, irrité, tordu dans ces règles si sages, mais alors cruelles, que vous vous êtes tracées. En un mot, durant cette triste conjoncture, le monde a eu lieu d'admirer toute l'ardeur de votre reconnaissance, quoiqu'elle fût condamnée à l'inaction, et votre fidélité immuable à vos propres principes.

Aujourd'hui le temps, qui ne semblait vous faire attendre que pour aiguïser davantage votre sentiment de gratitude et de dévouement envers la France, le temps, qui voulait mesurer à votre grandeur l'occasion qu'il devait vous offrir, le temps, dis-je, vous présente l'occasion la plus favorable qui sera jamais, et la seule vraiment digne du peuple américain. Mais le destin a voulu aussi, sans doute par respect pour vous-mêmes, qu'un inconnu se chargeât de vous en prévenir; car il n'a pas voulu qu'il eût d'autre mérite, pour s'adresser à vous, que cette audace qui est la première, la plus féconde de vos qualités. L'audace, c'est l'intrépidité, l'héroïsme, la gloire de la volonté. L'audace entraîne l'action, qui réalise l'idée. L'audace, c'est la création humaine : oui, c'est la pensée, la conception passant à l'être, prenant

une forme, une réalité, par une force irrésistible et, pour ainsi dire, divine. L'audace rend l'homme tout-puissant. L'audace, Américains, a créé l'Amérique, et fait de votre peuple le premier peuple de l'univers. Pour demander les secours de la France en faveur de vos pères, pour s'adresser à une cour rassemblée, à une nation qui allait se renouveler dans la plus terrible des révolutions, il fallait un homme illustre entre tous par ses découvertes et par sa renommée, par son génie et par sa vertu que l'âge avait consacrés, nous l'avons nommé : il fallait un Franklin; mais, pour s'adresser au vigoureux et bouillant peuple qui a passé, comme d'un bond, de l'enfance à la maturité, dont l'audace, tous les jours, étouffe le reste de la terre et enfante des merveilles, défie l'impossible et les éléments, pour s'adresser à ce peuple de colosses et d'audacieux qui habitent entre le Pacifique et l'Atlantique, il fallait un homme obscur, inconnu, jeune encore, nous l'avons dit : il fallait un audacieux. Toutes les autres qualités lui eussent été inutiles sans celle-là. Celle-là le dispense de toutes les autres. Celle-là seule le rend digne d'une si haute mission. Ce n'est donc ni le gouvernement ni la nation française qui s'adressent à vous, Américains, mais un simple Français sorti des profondeurs de l'Afrique; c'est lui qui, fort de son audace et d'une grande cause, vient vous parler de son propre mouvement. Une étincelle allume l'incendie et fait sauter la poudre, un inconnu enflamme la nation américaine en mettant le feu à sa reconnaissance. Car l'occasion, qui seule manquait, est trouvée; car il ne s'agit plus de l'Europe, mais de l'Afrique. Oui, Américains, vous allez pouvoir satisfaire vos grands cœurs et payer la dette sacrée qui vous incombe. Vous allez faire voir au monde étonné de quoi est capable l'Amérique,

quand elle veut être reconnaissante; qu'en cela, comme en tout, vous êtes les premiers des hommes et le premier peuple de la terre. Et ce n'est pas seulement au gouvernement, à la nation américaine que je m'adresse, mais à tous les Américains en personne, car le gouvernement d'une société libre doit être la volonté de tous ceux qui la composent, et l'Amérique est la plus libre des sociétés. Et vous viendrez au secours de la France, Américains, qu'elle veuille ou qu'elle ne veuille pas : vous forcerez, au besoin, ses résistances, comme vous forcez les destinées : ce n'est pas elle que vous devez écouter, vous n'avez pas à l'entendre : vous n'écoutez que votre grand cœur, vous ne suivrez que votre reconnaissance. Avant tout traité avec le peuple français, ses volontaires et Lafayette volaient à votre secours; avant que le gouvernement des Français ait su, voulu ou ratifié ce que je vais vous demander pour eux, vous l'aurez accordé.

Américains, vous lirez la pétition que j'adresse à nos hommes d'État, et que je vous dédie ainsi qu'à tous les Français. Vous verrez que le territoire de la France, aujourd'hui à peine suffisant, ne le sera plus dans un siècle pour soutenir les destinées de la race française. Aussi est-il heureux que les Français possèdent des droits incontestables sur le vaste continent qui s'étend comme à leur porte. Ils en occupent déjà une partie; mais, afin de se prémunir contre la perturbation territoriale qui les menace, ils doivent au moins proclamer immédiatement leurs droits sur le reste. C'est en cela, Américains, que votre secours nous sera nécessaire : non-seulement pour nous soutenir dans la revendication que nous pouvons faire nous-mêmes, et au besoin

sans aucun appui, mais encore pour étendre la proclamation de nos droits sur tout ce que nous revendiquons qu'avec votre aide. Cette distinction est nettement établie dans les deux *propositions solennelles*, qui terminent en les proclamant la démonstration de nos droits, et que vous trouverez dans le cours de la pétition. Vous aviserez donc à nous prêter votre concours surtout pour la seconde, c'est-à-dire pour ce que nous ne pourrions faire qu'avec vous, car elle est assurément la plus digne de votre incomparable puissance, de votre admirable et glorieuse République. Enfin, pour nous seconder, vous n'aurez qu'à confirmer l'une ou l'autre de nos deux propositions. Certes, votre volonté sera suffisante et votre approbation vaudra force de loi. N'avais-je pas raison de le dire? Jamais la fortune ne présentera à votre souvenir reconnaissant une occasion plus naturelle, plus favorable et plus belle.

Ce sera dans notre siècle un bien grand spectacle, ce sera l'admiration du monde entier, de vous voir, Américains, par amitié et par reconnaissance, soutenir dans son extension, dans sa transformation, dans sa procréation nouvelle, ce peuple même, ces Français qui ont si vaillamment et si généreusement soutenu votre enfance. La France a servi à l'Amérique de tutrice et de mère : l'Amérique a été, pour ainsi dire, sa pupille et sa fille : à son tour, l'Amérique doit servir à la France de tutrice et de mère : et ainsi, après avoir été mutuellement pupilles, mères, filles l'une de l'autre, ces deux nations, devenues sœurs, étonneront à jamais le monde par la constance et la fidélité de leur amitié. Une seule guerre sera possible entre elles : celle des bons procédés et des vives sympathies, la lutte des services, des témoi-


gnages de dévouement et de reconnaissance. Le titre le plus glorieux des Français n'est-il pas d'avoir protégé l'Amérique enfant? Votre gloire la plus pure, Américains, sera de leur faciliter une nouvelle croissance, une nouvelle vie, une nouvelle jeunesse. L'appui moral que nous vous demandons aujourd'hui, cette espèce d'alliance rendra un jour nos deux nations maîtresses de l'univers, et tant que ce globe portera des hommes, elles s'aideront l'une et l'autre à le dominer, afin de procurer à la terre un bonheur inaltérable et une paix éternelle. Vous ne pouvez pas, Américains, vous donner une plus belle et plus sublime mission. Vous la devez même à votre grandeur et à votre gloire. Et que vous coûtera-t-elle? rien! si ce n'est la peine de vouloir. Car l'Afrique est entourée de mers, et vous êtes les rois de l'Océan. Que peut contre vous la seule nation capable de s'irriter de la proclamation de nos droits sur l'Afrique? absolument rien. Elle n'osera jamais vous attaquer seuls, et quand vous serez avec la France, elle, comme les autres, ne sera plus qu'une faiblesse en comparaison de vous deux.

C'est pourquoi vous n'hésitez pas à mettre le comble à votre grandeur en souvenir des jours héroïques mais pénibles de votre enfance. Et en accomplissant ce grand œuvre de reconnaissance, en ajoutant à tous les titres de votre gloire le seul qui lui manque, vous n'aurez peut-être qu'un regret, Américains : celui de penser qu'il vous coûtera si peu. Non! cet intrépide courage ne pourra pas paraître. Non! vous ne ferez pas éclater en cette occasion sa valeur invincible. Vous auriez tout fait pour vous montrer reconnaissants, il ne vous sera permis que de vouloir l'être. Écoutez donc l'inspiration divine qui vous parle par ma bouche. Le moment est venu pour vous d'accomplir le plus grand acte moral

qui puisse honorer à jamais la République de vos États. Prêtez l'oreille, c'est l'épanouissement même de votre gloire que l'inconnu vous propose. Vous ferez faire ainsi, par votre glorieux exemple, à l'humanité, dont l'admiration vous attend, un pas immense dans la voie sublime de la morale, appelée un jour, selon l'espérance et les prévisions des sages, à gouverner toute la terre.

Recueillez votre grande âme. Interrogez ses nobles et généreuses aspirations. Consultez l'histoire. Soulevez le voile du passé. Avancez-vous vers les champs de la mort : ils s'entrouvrent quelquefois pour instruire les vivants. Évoquez ces ombres illustres qui y sommeillent ; évoquez celles de Washington et de Franklin. Supposez que vos pères sortent du tombeau et qu'ils se présentent devant vous. — Que vous montreront-ils ? ces nobles défenseurs qui tombaient à côté d'eux sur les champs de bataille de l'indépendance américaine. — Qu'invoqueront-ils ? une reconnaissance éternelle, la générosité, la gloire, la magnanimité. — Que vous diront-ils encore?... Écoutez, ô miracle ! ils se montrent eux-mêmes, les voilà ! Contemplez leurs augustes visages, admirez la majesté empreinte sur leurs traits : mais leur geste ému réclame le silence ; leurs bouches s'ouvrent : « Souvenez-vous ! souvenez-vous ! souvenez-vous ! fiers enfants de l'Amérique !..... » Avez-vous entendu la voix de vos pères ? ô sublime nation des Alléghany, du Mississipi et des Rocheuses ! et entendez encore, entendez ces dernières paroles qu'ils laissent échapper avant de disparaître, comme le dernier vœu qu'ils devaient vous transmettre en mourant, comme le seul désir qui leur ait survécu sur la terre. Ah ! qu'elles sont belles, généreuses et grandes, ces dernières paro-

les de vos pères. Ah! ne vous laissez point de vous les répéter : « Écoutez la voix inconnue qui vous parle, ô nos chers et si dignes fils! écoutez-la comme la voix inconnue qui parle dans la nuit à l'âme endormie et lui révèle ses célestes destinées, écoutez-la comme la voix même de votre grand cœur qui retentit à vos propres oreilles et vous crie : « L'Amérique est trop grande pour » avoir reçu en vain : elle doit rendre ce qu'on lui a » donné : bien pour bien, secours pour secours, devoir » pour devoir. »


Gustave Bédier


es
e,
ix
ui
ix
es
ur
a
ir

A TOUS FRANÇAIS PRÉSENTS ET A VENIR

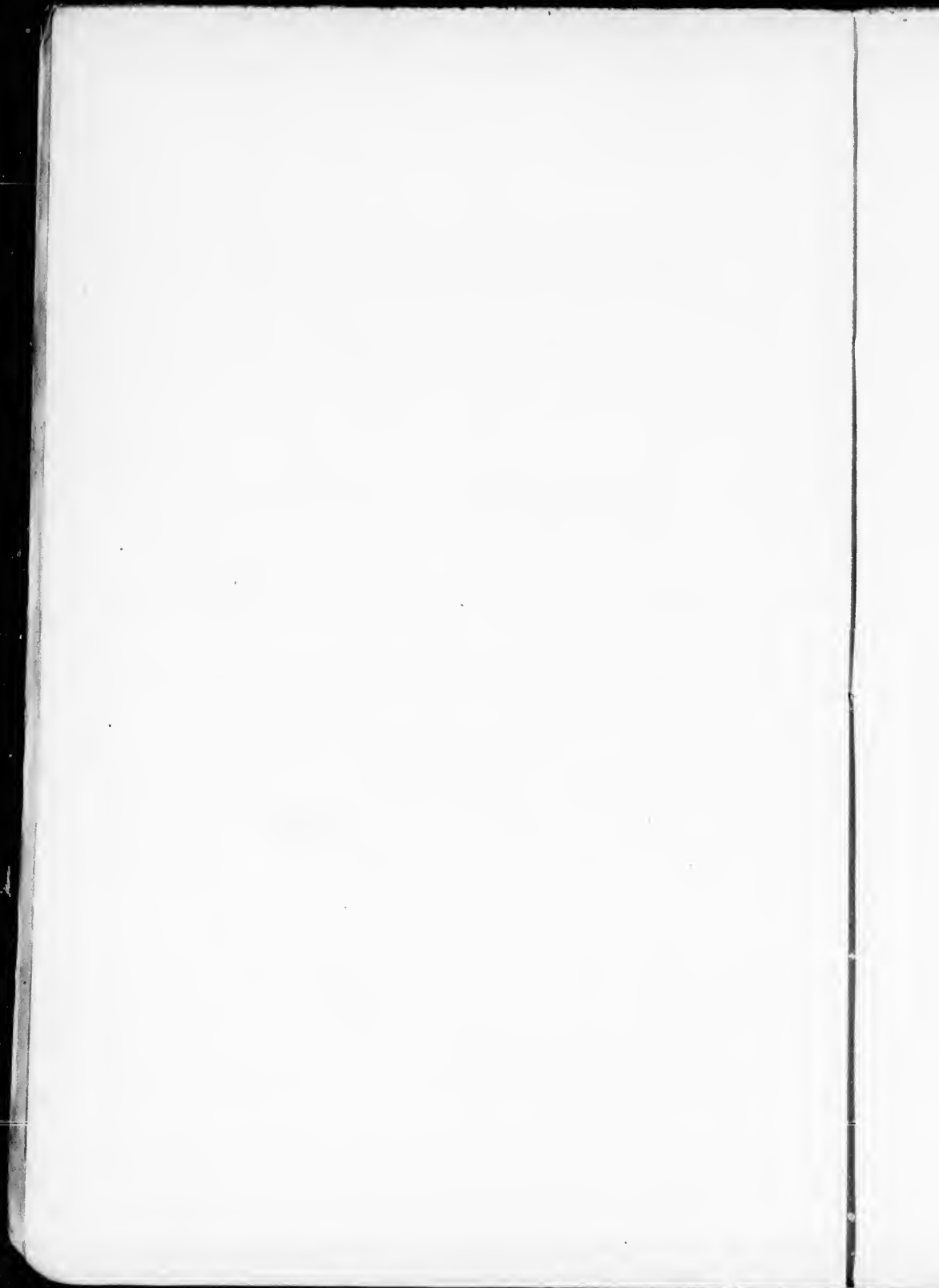
FRANÇAIS,

ph

Ce livre vous est dédié. C'est là sa nature. D'abord il vous semblera rien; mais quand vous l'aurez pénétré, vous verrez qu'il est à la fois une proclamation solennelle et un titre authentique, le titre et la proclamation du droit à vivre de notre peuple même qui a proclamé les droits de l'homme. Tout Français, en quelque endroit de la terre qu'il se trouve, devra donc lire ce livre, et défendre, jusqu'au prix de sa vie, ce droit de notre race qui y est consacré. Vous dire davantage serait inutile.



5 janvier 1879.



— LE CŒUR L'A TIRÉE DE LA RAISON —

PÉTITION

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS, SÉNATEURS, MINISTRES
ET PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Descends du haut des cieux, auguste Vérité !
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté :
Que l'oreille de « tous » s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.

(VOLTAIRE, *Henr.* ch. 1^{er}, v. 7.)

PREMIÈRE PARTIE

DE LA POLITIQUE QUE NOUS DEVONS SUIVRE
EN AFRIQUE

MESSIEURS,

Les temps ont marché et la face du monde a changé. Ce qui hier n'était rien, est tout aujourd'hui. Les États-Unis et la Russie sont au rang des premières nations, le Brésil et l'Australie sont à la veille d'y monter : les quatre, bientôt, menacent de tout dominer. L'Angleterre et la France, quoique moins vastes, jouissent encore

cependant, pour des raisons faciles à saisir, d'une influence plus grande, conquise depuis des siècles, mais presque à sa fin. Et ce que l'Angleterre et la France sont au reste du monde, la France l'est à l'Angleterre : nous voulons dire que celle-là, quoique avec infiniment moins de possessions, a plus d'influence que celle-ci. C'est que la France a semé le globe de ses modes, ses goûts, ses manières, ses habitudes, ses usages, ses mœurs, ses libertés, ses lois, son esprit, peut-être son génie ; sa langue est devenue la langue générale du genre humain ; tout peuple civilisé aspire à vivre et vivra enfin à la française ; nos vices eux-mêmes sont recherchés (1). Voilà ce qui explique notre influence ; voilà ce qui fait la supériorité de la race française sur toutes les autres. Elle a ainsi succédé aux peuples grec et romain ; elle a été, dans les temps modernes, la grande dispensatrice de la civilisation parmi les hommes. Mais ce rôle achevé, l'ordre de choses qui existe ne devant pas durer longtemps, notre glorieuse race va-t-elle chuter de son rang et descendre au tombeau ? Cet effrayant problème apparaît de lui-même à notre époque étonnée. Sa solution doit être le plus grand souci de tous les Français. C'est pourquoi nous vous le posons, Messieurs ; c'est pourquoi nous vous disons encore ce qui suit.

Trompés par nos voisins et mal gouvernés dans le dernier siècle, égarés dans celui-ci par des publicistes qui ont vu les limites du monde dans les murs de Paris, nous avons perdu notre magnifique empire colonial et

(1) La manière de cuisiner, de manger, de se coiffer, de s'habiller, de bâtir, etc., tout devient français. La fleur de l'industrie est toute française.

nous n'avons point songé à le reformer. C'était pourtant le seul moyen d'échapper à la mort qui nous menace. Que serons-nous, en effet, dans un siècle d'ici, si nous ne nous agrandissons pas? ce que la Belgique est en Europe, un tout petit État à côté des nations colossales qui se seront dressées aux quatre coins de l'horizon; que dis-je? un peuple plus petit encore et dont les jours seront dès lors à jamais comptés. Cette vérité n'a pas besoin de démonstration; elle est comme un axiome: il suffit d'y penser pour qu'elle s'impose à l'esprit. Oui, une loi nouvelle, inévitable, se prépare sur la terre; son influence se fait déjà sentir; elle peut se formuler ainsi: *Il n'y aura de grandes nations que celles qui auront de grands territoires, et les grandes absorberont les petites* (1). La vapeur et l'électricité d'une part, de l'autre la liberté ou civilisation ou intérêt bien compris, le système fédéral et autonome, ce lien le plus puissant capable d'exister entre des hommes, enfin l'expansion de la même race sur de vastes contrées, l'amour de la paix et de la puissance ainsi que le besoin de ne pas être faibles, voilà les principales causes de ce changement général qui entraînera la fin de tous les petits États en permettant aux immenses de s'établir (2). Notre race est

(1) Manifestation (de la loi de la gravitation universelle et) des lois éternelles qui régissent tous les êtres, individuels ou collectifs.

(2) Il en résultera pour l'humanité un bonheur et une stabilité inconnus du passé. Si la division est source de faiblesse et de discorde, l'union est source de concorde et de force. C'est de ce partage de la terre en quelques vastes gouvernements que sortira sans aucun doute la République universelle. Mais elle n'en sortira qu'avec le système fédératif et autonome, dont l'admirable principe se traduit par ces mots: liberté pour tout ce qui est particulier, alliance pour tout ce qui est général.

donc appelée à périr bientôt ou à faire de puissants efforts pour se créer de nouveaux domaines.

Nous sommes trop grands de caractère pour accepter la première de ces solutions : voyons la seconde.

Peut-être qu'il n'eût pas été assez glorieux pour nous de conquérir trop facilement notre apogée, notre grandeur définitive : ce qui serait arrivé si nous eussions gardé le Canada, les Indes, etc.; ou bien encore si Napoléon I^{er} eût pu réaliser ses projets ambitieux. A un peuple aussi grand que le nôtre il fallait de plus grandes destinées : le sort nous les a réservées.

Au moment où l'on nous croit perdus pour toujours, nous nous relevons, en effet, non moins hardis, non moins fiers, mais plus sages que jamais. La sagesse et la liberté, qui nous ont toujours manqué pour coloniser ou conserver nos colonies, nous sont prodiguées avec profusion par la République. L'espérance naît dans nos cœurs et le plus rassurant spectacle vient frapper nos regards.

Lorsque nous roulons dans nos têtes l'idée d'un vaste territoire, l'Afrique, comme d'elle-même, vient s'offrir à nos yeux. Elle s'étend par delà la mer de Marseille, en face de notre littoral méditerranéen : elle est, par conséquent, la continuation même du sol français. Que dis-je? sa terre nous a été si bien prédestinée, qu'elle a, pour ainsi dire, nos défauts et nos qualités. Ici cette terre est d'une fécondité extraordinaire, là elle n'est plus qu'un désert horrible, mais majestueux et sublime, attendant la civilisation pour disparaître (1). Ainsi, aux

(1) Il est reconnu aujourd'hui que le Sahara était une région

facultés les plus brillantes et les plus solides, les Français, naguère encore, alliaient ces vertus ou vices chevaleresques, aussi nuisibles qu'aimables et séduisants. En second lieu, l'Afrique tropicale, à cause de ses côtes malsaines, passe pour un affreux climat. Qu'on y pénètre : elle se compose de hauts plateaux d'une parfaite salubrité. De même le Français paraît indifférent aux grandes destinées, incapable d'ambition et de persévérance, de sagesse et de liberté, et pourtant, au fond, toutes ces qualités sont les siennes et à un degré qu'on ne surpasse pas. Enfin il n'est pas jusqu'à la situation géographique et politique du continent africain qui n'offre avec la nôtre une grande similitude. A deux pas de l'Europe, l'Afrique a négligé d'en profiter pour se civiliser. A la tête de la civilisation, ayant tout ce qu'il fallait, la France n'a pas su se créer un immense empire territorial. Géographiquement, l'Afrique est à peu près au reste du globe ce que la France est à l'Europe péninsulaire. Or, naguère, l'Europe, c'était tout le monde civilisé, et bientôt, ce monde civilisé, ce sera la terre entière. Si donc la France ne veut pas tomber, il faut qu'elle devienne l'Afrique.

Ces rapprochements, ces analogies, ces ressemblances, cette position de l'Afrique en face de nos côtes, ne sont pas, toutefois, les seules choses qui réjouissent

fertile et cultivée qu'on pourra ramener à son ancienne prospérité.

* Beaucoup se trompent sur l'entreprise du commandant Rondaire. On croit qu'il cherche à inonder le Sahara. Grave erreur. Ce désert, qui est plus de dix fois grand comme la France, a une élévation moyenne de 549 mètres au-dessus du niveau de la mer. Celle de M. Rondaire ne sera qu'un point ou une ligne sur la lisière de cette immense étendue.

nos cœurs à son sujet (1). Quand nous considérons ce continent et son histoire, nous nous apercevons, en effet, qu'il nous appartient de plein droit. Barbare, il se doit aux peuples civilisés, et, parmi ces derniers, aucun autre ne peut prétendre des droits sur lui, car nous les avons tous. C'est pourquoi, *dans le but d'affirmer ces droits et d'en prendre acte*, nous allons les analyser aux trois points de vue sous lesquels il est permis de les envisager : *au point de vue de la situation des lieux, au point de vue historique et au point de vue de la possession*. Nous établirons ainsi entre les autres peuples et nous un parallèle nécessaire, inévitable, dont la conclusion décidera forcément, définitivement et en toute équité, de la propriété même du continent africain.

(1) Personne n'ignore que le Nègre est le plus gai des hommes. Les seuls Français, parmi les blancs, partagent sa joyeuse humeur, et offrent, sous ce rapport, quelque similitude avec lui. Le Nègre se rebute contre la gravité de l'Arabe, de l'Anglo-Saxon et des autres Européens en général. Avec le Français il se trouve à merveille : on peut rire à l'unisson. Le Français est aussi le seul homme blanc auquel le Nègre n'inspire pas de répugnance et de préjugés. Nous sommes donc le peuple le mieux fait pour appeler à elle ces oubliés de la civilisation. Comment s'étonner alors que la Providence nous ait réservé leur pays ?

**AU POINT DE VUE DE LA SITUATION
DES LIEUX,**

trois peuples, en admettant que nous n'eussions encore aucuns droits sur l'Afrique, auraient pu nous la disputer : l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Comme le nôtre, leur pays fait face au continent africain; comme la nôtre, leur race s'y trouve à merveille; comme à nous, cette ambition leur serait ouverte.

Mais, pour commencer par elle, l'Italie est née d'hier. Elle n'a encore ni les finances ni la puissance nécessaires à une si grande entreprise. Elle n'a pas encore cette maturité, cette fermeté, cette consistance qu'exigent de tels projets. Au début d'un peuple, qui a tant à faire chez lui, une pareille tentative ne serait rien moins qu'un désastre qui arrêterait son développement et son essor. Il y a, en outre, toute la reconnaissance que les Italiens doivent aux Français. L'Italie d'aujourd'hui ne s'est pas faite elle-même : elle nous doit son existence. C'est nous qui sommes allés, pour la créer, combattre, contre nos intérêts, nos alliés naturels les Autrichiens. Sans les sanglantes batailles de Magenta et de Solferino, qui nous ont coûté si cher (1), sans ces deux grandes victoires, qui n'ont profité qu'à elle, la nation italienne eût dû étouffer encore, pour de bien longues années, toute velléité de réunir ses membres épars. L'Italie nous doit donc tout. Elle ne pourrait donc pas nous disputer l'Afrique : ce serait un scandale inouï, qui ternirait son berceau, et elle est trop noble de cœur pour ne pas être reconnaissante. Enfin, puisqu'il faut tout supposer, si,

(1) Sadowa et Sédan nous ont appris depuis ce qu'il en coûterait à la France et à l'Autriche.

par hasard, les Italiens eussent pu oublier leurs intérêts et leur plus saint devoir (hypothèse que nous faisons à contre-cœur), nous aurions encore eu pour nous la force.

Nous parlerons peu de l'Espagne et du Portugal. Au temps de leur grandeur, ces deux peuples firent de vains et inutiles efforts pour s'emparer de l'Afrique. Aujourd'hui que leur gloire est à demi-éteinte, que le Portugal s'est retranché de la politique générale, que l'Espagne n'a pas encore retrouvé une assiette fixe et l'ordre intérieur, ils ne doivent même plus se souvenir de leurs tentatives passées (1).

Ainsi donc, au point de vue de la situation des lieux, dans l'hypothèse même où nous n'aurions aucuns droits acquis sur l'Afrique, nous serions encore les maîtres absolus de son destin, ses seuls voisins en état et à même de pouvoir la convoiter. Cette vérité établie, nous allons passer en revue les principaux peuples du monde, et montrer qu'aucun d'eux ne peut ambitionner le continent africain. Nous voulons, par ce moyen, être le plus complet possible, prévenir d'avance toute objection contraire aux intérêts de la race française, toute ambition à l'encontre de nos droits.

Les principaux peuples sont l'Autriche, la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis.

L'Autriche n'a jamais pensé et ne pensera jamais à l'Afrique. Son intérieur lui suffit, ou du moins elle a d'autres ambitions territoriales. La Russie ne s'est

(1) Remarquons, en passant, que pour nous c'est tout le contraire de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal. Non-seulement tout, nos finances, nos besoins, nos traditions coloniales, la nécessité où nous sommes, de détourner de l'Europe notre activité, nous porte en Afrique, mais encore nous y sommes déjà.

jamais occupée que de l'Orient et de l'Asie. Ces deux peuples, nos amis par caractère et par nature, verraient, au contraire, avec un vif plaisir, notre extension sur le sol africain. Il en est de même de l'Allemagne : notre rivale serait heureuse d^o voir la France détourner de l'Europe son activité pour la reporter tout entière ailleurs. Ce serait pour les Allemands le gage assuré d'une paix longue et durable et d'excellentes relations futures. Ensuite ils ont grand besoin de ne pas distraire leur attention et leurs ressources de leur empire à peine formé, et dont les divers membres réclament, pour ainsi dire, d'être fondus, d'être soudés ensemble. La réalisation de leur unité nationale ne sera durable et féconde qu'à ce prix. Enfin l'Allemagne, profondément troublée par la question sociale, a encore trop de désirs ambitieux à satisfaire en Europe. Impossible pour elle, dont les finances souffrent, de se lancer dans des entreprises coûteuses sous un climat si éloigné et d'ailleurs si inhospitalier à ses nationaux. Nous le disons pour elle et pour l'Angleterre : à l'opposé des Néo-Latins, les Anglo-Saxons ne prospèrent pas en Afrique. Ils y traînent une vie languissante, et meurent sans peupler.

Nous arrivons à l'ennemie jurée de notre race, à l'ambitieuse Albion. Elle possède déjà le Canada, l'Australie, les Indes anglaises ou, pour mieux dire, la moitié de l'Asie, etc., etc... Désirerait-elle la terre entière?... Ou'elle le dise donc!... Nous sommes à une époque où les prétentions doivent s'afficher au grand jour, car elles doivent être justes et honnêtes.

Cependant il existe un argument plus terrible contre les Anglais. Nous ne voulons pas parler des massacres de l'Acadie, de la Tasmanie, de l'Australie, ni des cruautés de l'Inde et du Cap, ni de la petite guerre faite pour

ingurgiter de l'opium aux Chinois et abrutir cinq cent millions d'hommes : nous laissons à la philanthropique Angleterre le soin de concilier avec sa conscience toutes ces moralités. Mais il existe un fait odieux, qui corrompt la prospérité de cette grande nation, qui souille la gloire anglaise devant l'histoire, devant Dieu et devant les hommes, et qu'il lui importe à tout prix de réparer ou de faire oublier : c'est le rapt des colonies françaises. Ce n'est pas avec des armes courtoises, ce n'est pas par la force que les Anglais nous les ont enlevées, mais par les moyens les plus invouables et les plus honteux. L'Angleterre s'est laissé entraîner par des hommes pervers, impies, scélérats, sacrilèges, sans foi, ni loi, ni morale, des hommes qui ont compromis pour toujours l'honneur et la pudeur britanniques, des hommes indignes d'appartenir à la race anglaise. Les guerres de sept ans et de la succession d'Autriche sont des pages d'une honte presque indélébile. L'Angleterre, qui veut devenir une nation morale, ne peut effacer cette tache hideuse que par un moyen. Il est, dit le grand maître de l'éraison chrétienne, certain repentir qui égale presque l'innocence. Que l'Angleterre se repente donc. Elle doit cet hommage à elle-même, à sa grandeur et à la civilisation. Et d'ailleurs ce repentir lui sera facile. Il consistera tout simplement à ne plus faire ce qu'elle a fait, à respecter nos droits actuels, à ne pas ravir nos domaines nouveaux.

Et puis les Anglais n'ont que faire d'éparpiller leurs forces. Ils doivent, au contraire, les réunir, les concentrer, les condenser, si cette façon de s'exprimer peut être permise, car elles suffisent à peine à soutenir leur immense mais fragile et colonial empire. Ce colosse menace ruine en bien des endroits, et le moyen de

P'étayer, de le relever, de le faire vivre le plus longtemps possible, sera d'y consacrer toutes ses facultés et toutes ses ressources, tout son pouvoir et toute sa puissance, et de se conformer à la sagesse du proverbe qui dit si bien : « Qui trop embrasse mal étroit » (1). L'Angleterre n'aura-t-elle pas à engager bientôt, en Asie, un duel terrible avec les Russes? A quoi lui servirait de se créer des ennemis sur la route? Dans ces circonstances critiques, elle aura besoin, tout au moins, de notre neutralité. Que si, en attendant, elle viole nos droits et nos territoires en Afrique, elle n'aura même pas notre appui moral, mais assurément nous profiterons de ces graves conjonctures pour l'attaquer à notre tour et reprendre avec justice ce qu'elle nous aura si injustement pris.

Nous avons terminé notre énumération, car nous ne nommerons que pour la forme la grande et glorieuse République des États-Unis. Elle a un champ bien trop

(1) Cette sagesse ne saurait trop inspirer l'Angleterre et modérer son insatiable ambition. Ses excès, qui la déshonorent, sont pour le moins inutiles, et même hâteront sa ruine. Il est certain, qu'avant un siècle, le Canada lui aura échappé, que les Indes et l'Australie se seront émancipées, et que, si elle aura fondé quelque nouvel empire, ces événements se précipiteront encore plus vite. Car ce qui a fait jusqu'ici la force et la grandeur de l'Angleterre, fera sa faiblesse et va causer la ruine de sa puissance : c'est son isolement au milieu des mers. Occupant une position excentrique, elle ne pourra jamais être le centre, le cœur d'une grande confédération d'États, et l'on sait que l'avenir leur est entièrement réservé. Tout cela est si vrai que le *New-York-Herald* parlait dernièrement d'annexer l'Angleterre aux États-Unis. C'était une plaisanterie, mais une plaisanterie n'est piquante qu'autant qu'elle recouvre une vérité, et tout le monde a beaucoup ri de cette bontade humoristique de la grande feuille américaine.

Eh bien! cette chute inévitable, l'Angleterre ne pourra la retarder que par sa modération.

immense devant elle, en deçà et au delà de ses frontières : elle n'a pas à s'embarrasser de l'Afrique : ce serait briser son admirable et toute-puissante unité. Au reste, nous n'aurons jamais de ce côté que les amis les plus dévoués et les plus fidèles, et c'est d'eux, qu'au besoin, nous viendront des secours.

Nous venons de voir qu'au point de vue de la situation des lieux, et que dans les circonstances où se trouve le monde, la France a tous droits sur l'Afrique à l'exclusion des autres peuples (1). Il nous reste à traiter la question aux deux points de vue possessoire et historique : nous verrons nos droits y briller d'un éclat plus vif encore et en sortir comme couverts de gloire.

AU POINT DE VUE HISTORIQUE

Nous ne remonterons pas à l'origine des Berbères, qu'on prétend descendre d'un peuple venu de la Gaule et des autochthones du pays. Nous ne parlerons pas non plus des Romains, qui ont possédé tout le Nord de l'Afrique, et dont nous sommes les plus illustres rejetons, ceux qui ont porté le plus loin la gloire et les deux maîtresses qualités de leurs ancêtres, l'art militaire et la science juridique, l'épée et le code. Mais nous com-

(1) Et cela, *il faut bien le remarquer*, en supposant même que nous n'ayons aucuns droits acquis sur l'Afrique. Or nous allons voir, que depuis de longues années, nous avons acquis tous les droits sur ce continent.

mencerons à ce marteau d'armes, à Charles Martel, le héros, le marteau des Francs.

Comme un torrent auquel rien ne peut résister, l'islamisme avait tout emporté sur son passage et allait engloutir le monde. Déjà l'étendard du Prophète flottait loin des Pyrénées : encore une victoire, et c'en était fait de la civilisation. La pire des barbaries, les ténèbres du Coran, le mahométisme, ce fanatisme odieux et sanguinaire qui conduit à l'immobilité et à la mort tout peuple qui l'adopte (1), dont il n'est plus possible de sortir, qui ne permet plus le retour à la lumière, la religion de Mahomet, toute dégouttante de sang, couvrait la terre, souillait et dégradait l'humanité, et supprimait à jamais tout espoir de progrès. Il ne restait plus qu'un rempart à la chrétienté, qui représentait alors la civilisation et ses espérances : c'était le peuple invincible des Francs. Les soldats de Martel écrasés, Mahomet était maître de l'Univers. Ils sauvèrent le monde dans

(1) C'est le sort de tout peuple musulman livré à lui-même.

* Citons ici quelques lignes qui résument à peu près les vices monstrueux de la doctrine musulmane : « Comment osez-vous parler de morale, vous dont le chef a pratiqué la licence et préclé le scandale ? vous dont le premier précepte est l'homicide et la guerre ? Nous en prenons à témoin l'expérience : depuis douze cents ans votre zèle fanatique n'a cessé de répandre chez les nations le trouble et le carnage ; et si aujourd'hui l'Asie, jadis florissante, languit dans la barbarie et l'ancantissement, c'est à votre doctrine qu'il en faut attribuer la cause : à cette doctrine ennemie de toute instruction, qui, d'un côté, sanctifiant l'ignorance, et consacrant le despotisme le plus absolu dans celui qui commande, de l'autre imposant l'obéissance la plus aveugle et la plus passive à ceux qui sont gouvernés, a engourdi toutes les facultés de l'homme, étouffé toute industrie et plongé les nations dans l'abrutissement. (VOLNEY, *Ruines* ch. XXIII.)

les champs de Poitiers, l'an 732 du Christ. Seuls, ils pouvaient vaincre les Sarrasins, leurs émules en gloire, leurs rivaux, leurs égaux pour l'ardeur guerrière, l'humeur belliqueuse, l'amour des combats, l'irrésistible élan, l'enthousiasme dans la mêlée. Cette bataille de Poitiers est la plus importante qui se soit livrée sur la terre, plus que Salamine et Marathon, plus que celles de Marius contre les Teutons et les Cimbres. Le monde oscilla durant ce jour entre la chrétienté et l'islamisme, entre la barbarie et la civilisation, les ténèbres et la lumière, la vie et la mort. Enfin, après des efforts inouïs, la fortune se prononça pour les Francs et l'humanité fut sauvée. Quel titre à la reconnaissance des peuples ! Il n'y en a point qui égale celui-là (1).

Cependant Pépin, fils de Martel, poursuit encore les fanatiques envahisseurs et les chasse de la Septimanie. Enfin le grand Charles lui-même franchit les Pyrénées et commence cette série de combats, de batailles et de victoires qui devaient mener les peuples de la péninsule, *sous la conduite de dynasties toutes françaises*, à expulser de leur sol ces barbares qui s'en étaient emparés. C'est là que Charlemagne perdit ce neveu devenu si célèbre, la gloire, la fleur des chevaliers, l'Achille du moyen âge, ce Roland invincible et invulnérable (2), l'âme même des légendes chevaleresques.

Nous allons franchir dix siècles, et, malgré leur importance, nous ne parlerons pas des croisades, qui ont été le plus grand événement du moyen âge, et dans les-

(1) C'est le premier des cinq titres les plus glorieux que la France possède à la reconnaissance de tous les peuples.

(2) ARIOSTE, *Roland furieux*.

quelles nos pères ont joué le principal rôle (1). Nous passerons donc sur le royaume franc de Jérusalem et sur tous ces comtés et baronnies dont ils semèrent l'Asie-Mineure et l'Archipel (2). Nous ne rappellerons pas la belle conduite de saint Louis en Égypte, où ce prince étonna les infidèles par la grandeur et l'élevation de son âme, ni sa mort devant Tunis, sublime et sainte mort qui fut, pour ainsi dire, la consécration française de la terre tunisienne (3). Nous ne dirons même pas que ce fut un général d'origine française, le fameux prince Eugène, qui enleva pour toujours aux Mahométans de Turquie tout espoir de s'étendre encore en Europe (4). Nous ferons seulement cette remarque, que les Français ont été les éternels adversaires des Arabes (5). Non contents de leur arracher le

(1) « Si les croisades ne purent enlever les saints lieux aux mains des infidèles, du moins elles retardèrent de plusieurs siècles l'établissement des Turcs en Europe. » (H. B., *D. de D. et B.*) Et par ce retard même elles ont empêché les Osmanlis de menacer plus sérieusement l'indépendance européenne.

(2) La gloire française ayant rejailli sur tous les Européens, à partir de cette époque les Orientaux n'ont plus désigné ces derniers que sous le nom de *Franks*.

(3) Comme sa captivité d'ailleurs a été le commencement de la consécration française du pays des Pharaons.

(4) « Que tarde-t-elle (la chrétienté) à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises, *fatales à leur tyrannie*; etc. » (Boss., *Or. f. de M. Th. d'Aut.*)

(5) Nous constatons un fait historique. Le hasard et les circonstances suffissent à l'expliquer. Mais il ne faudrait pas en conclure que nous soyons les bourreaux des Arabes, ou que même nous leur soyons hostiles en quoi que ce soit. Au contraire, nous sommes

monde dans les plaines de Poitiers, nos pères les refou-

leurs meilleurs amis, et, avant longtemps, nous les civiliserons entièrement, nous leur ferons goûter tous les bienfaits de la civilisation, nous les transformerons en hommes véritables, tandis qu'ils ne sont encore que des serfs fanatiques. L'Arabe, qui méprise l'Italien et l'Espagnol, qui dédaigne l'homme du Nord parce qu'il est lourd et pesant, est plein d'estime, d'amitié, de sympathie pour le Français. Notre caractère ouvert, notre franchise, l'aisance et la noble facilité de nos manières, notre familiarité qui s'allie si admirablement avec la plus grande dignité, tout, jusqu'à notre furie française, jusqu'à notre valeur brillante et emportée, captive, séduit ce peuple, et fait de notre race l'objet de son admiration cachée ou avouée. Nos désastres de 1870 n'ont en rien diminué ce sentiment. Ces hommes jugent de la guerre, non pas par ses résultats, mais par la valeur qu'on y déploie : or nos défaites ont été souvent plus glorieuses que des victoires. Ils connaissent aussi toutes nos traditions militaires, qui les transportent d'enthousiasme. Osons le dire : les Arabes nous ressemblent en bien des points ; c'est, avec les Polonais et les Russes, le peuple qui nous ressemble le plus : et quand nous les aurons délivrés de leur hideux fanatisme, *ce ne seront plus que des Français*, peut-être même pour la gaieté. En attendant, leur race est fière et belliqueuse, pleine de beauté et d'intelligence, d'enthousiasme et de gravité, de grandeur et de noblesse dans le caractère. Sous leur abrutissement même qui ne devine encore toutes ces qualités ? 1

Qu'on nous permette une dernière réflexion.

Le Français que, dans un but criminel, on a dit ne pas être colonisateur, est l'homme le plus fait pour coloniser qui existe. Sa méthode est excellente : il ne détruit pas, il transforme. Sa souplesse incroyable lui permet de s'allier aux races les plus sauvages ou les plus rétives, et d'en faire immédiatement des Français. Partout les Anglais ont détruit les races qu'ils ont

1. L'abrutissement des Arabes, comme nous l'avons vu, vient de leur religion, du Coran, leur code universel, à la fois civil, administratif, politique et religieux. Leur enthousiasme augmente encore les tristes effets de ce livre sacré. Mais que ne fera pas ce même enthousiasme, quand il sera au service de la vérité ? C'est ainsi que le propre d'une excellente nature est de surpasser toujours l'ordinaire, et de toucher à l'extrême, soit dans le bien, soit dans le mal.

lent jusqu'en Espagne et en commencent leur expulsion.

rencontrées, dominé par la crainte et la cruauté; partout les Français se les sont assimilés et se sont attiré leur amour et leur affection. Ainsi dans le Canada, ainsi dans les autres pays. Cela tient essentiellement à notre caractère et à notre nature. Si nous avons de grands défauts, ils ne laissent pas que d'être brillants, et à côté d'eux nous avons les plus belles qualités qu'un homme puisse désirer. Sans façon, pleins d'affabilité, de bonté, de gaieté, de douceur et d'honneur, nous y joignons encore la société la plus agréable qu'on puisse trouver, soit par notre esprit et notre joyeuse humeur, soit par notre vivacité, notre délicatesse et notre élégance, soit par notre goût des amusements et des plaisirs immatériels, que notre génie, si fécond en ce genre, multiplie à l'infini. Notre nature physique et morale est si souple que nous sommes les moins ridicules des hommes. Par la même raison nous sommes ceux qui inspirons et auxquels on inspire le moins de répugnance. Au contraire, notre culture supérieure, notre urbanité, notre civilité, nos manières sont contagieuses: elles attirent et captivent tout le monde. On ne peut pas fuir le Français, on est obligé de le rechercher: c'est un être aimanté. Le Français fait si bien, si facilement, si naturellement, si aisément, si élégamment, si spirituellement tout ce qu'il fait dans les choses ordinaires de la vie, qu'il n'y a point de barbares qui ne veuillent bientôt l'imiter. Les femmes surtout, toutes les étrangères raffolent de nos façons d'agir: elles sont les premières à vouloir les employer, comme à se parer de toutes nos modes. Notre galanterie, dans le sens élevé du mot, est devenue proverbiale. Leurs maris et leurs prétendants, quand ils veulent leur plaire, ne se conduisent-ils pas à la française? Toute gaucherie, toute gêne nous est inconnue. Délicatement sensibles, peuple de l'égalité par excellence, nous honorons de notre familiarité les hommes les moins civilisés, agissant avec eux absolument comme avec des Français, et, comme ils nous voient en même temps très-dignes et pleins de style, ils sont fiers de cette absence de préjugés qui les rehausse à leurs propres yeux. Ils se croyaient des êtres inférieurs, nous leur permettons de penser qu'ils sont des hommes. Quoi de plus communicatif que le Français? de plus facile que son abord? de plus aisé, de plus

Plus tard ils feront les croisades. Enfin nous les retrou-

piquant, de plus agréable que sa conversation ? Oui, nous sommes le plus civilisateur et le plus colonisateur des peuples. Il n'y a personne, étranger ou sauvage, qui ne se trouve bien, très-bien, à merveille en compagnie d'un Français. Nos femmes ne sont-elles pas les délices du genre humain ? Cependant ce qui fait que nous captivons tout homme, le sauvage comme le civilisé, et en dehors même de cette souplesse naturelle, de cet aimant tout-puissant, que nous appellerons notre politesse intellectuelle, physique et morale, ce sont trois qualités qui nous sont également propres : franchise, droiture chevaleresque, désintéressement. Ajoutez à cela que nous sommes toujours prêts à faire justice à tout le monde même contre nos nationaux. Avec de tels dons de la nature, on peut aussi s'attirer la jalousie de quelques peuples civilisés, mais assurément on s'assimile en peu de temps tout barbare quel qu'il soit.

Ici nous entendons mille voix qui crient : « Mais comment se fait-il que dans ce siècle les colonies françaises aient si peu prospéré ? » Nous ne répondrons pas que nos mauvais gouvernements, pour se maintenir ou pour flatter Non ! il y a des choses que la vérité même doit taire Nous nous contenterons de dire que c'est grâce à deux causes principales : absence complète de libertés, tyrannie orientale que le despotisme militaire, maritime et administratif a fait peser d'un bras de fer sur toutes nos colonies. Aujourd'hui que ce régime odieux va disparaître jusque dans ses derniers vestiges, nous pouvons nous rassurer entièrement et compter sur les plus brillantes destinées coloniales. Consolons-nous donc et espérons : la République s'est levée comme un astre bienfaisant qui dissipera bientôt tous les nuages épais qui versent encore sur nos possessions la misère et le désespoir.

* Virgile, annonçant le retour de l'âge d'or, ajoute :

Pauca tamen suberunt prisca vestigia fraudis :

(B., *Egl.* IV, V. 31.)

(Cependant quelques vestiges de l'ancienne perversité subsisteront encore). C'est que l'illustre poète était aussi un profond penseur. Voilà ce qui subsiste encore dans nos administrations,

verons encore dans les campagnes d'Égypte et d'Algérie poursuivant toujours de leur bras victorieux cette race nomade et sanguinaire (1).

Ici cependant une réflexion profonde s'empare inévitablement de l'historien. Par un de ces phénomènes curieux qui semblent révéler le doigt de la Providence dans les affaires de ce monde, les fils mêmes, les descendants des vainqueurs de Poitiers, le peuple même qui a préservé la terre des Arabes, a été appelé à recueillir toutes les dépouilles de ces derniers. Tout ce qui est arabe aujourd'hui n'est-il pas appelé, n'est-il pas destiné à être français avant longtemps? C'était la seule récompense, il faut l'avouer, vraiment digne de Martel et de ses compagnons. Ce que l'humanité aurait fait par reconnaissance, si elle en eût eu le pouvoir, le destin l'a accompli comme par son ordre. Bénissons donc le courage de nos aïeux : il a sauvé la civilisation menacée par le Coran, il nous a valu tout le monde arabe.

Notre course à travers les siècles nous porte d'un trait au chef-d'œuvre de l'humanité. Un coup de tonnerre éclate dans la vie des peuples qu'il réveille en sursaut : quatre-vingt-neuf somme, et la grande Constituante proclame, au milieu des éclairs de l'enthousiasme, de la vérité et de la morale, les droits sacrés de l'homme,

le *pauca priusæ vestigia fraudis*, voilà ce qu'il y a de difficile à extirper, et voilà ce qui néanmoins s'en ira avec le temps.

(1) Si l'Arabe est *nomade*, cela tient sans doute à la nature de son pays primitif; s'il est *sanguinaire*, cela tient aux dangers mêmes auxquels l'expose perpétuellement son genre de vie et surtout au fanatisme.

Inconnus, méconnus jusque-là, et que nos philosophes, que nos écrivains, que toute notre race venait d'élaborer. Leur génie avait été incomparable, leur œuvre est plus belle encore. La Révolution française rayonne sur toute la terre. De ce foyer de lumières partent des flammes ardentes qui portent partout ces libertés inaliénables et imprescriptibles, patrimoine du citoyen, premier des biens de l'homme, source de sa félicité, de sa grandeur et de sa dignité. Le peuple français se dresse comme un seul homme pour les défendre contre les despotes effrayés. Mais quel admirable spectacle ! le plus beau qu'il ait été donné aux hommes de voir : notre sang coule et répand avec ses flots généreux cette semence impérissable et féconde de la régénération et de la réhabilitation humaine. Partout notre drapeau est victorieux, partout il promène la liberté, partout la gloire française émancipe l'homme. Désormais tout peuple va marcher à l'affranchissement, plus ou moins vite, plus ou moins lentement, mais d'une manière irrésistible : l'impulsion est donnée, on ne peut pas s'y soustraire. Partout il y avait des esclaves, partout il n'y aura plus que des hommes libres. Comme le soleil qui, apparaissant tout d'un coup derrière l'orient, délivre le monde des ténèbres et verse sur lui la vie et la lumière, la Révolution française apparaît tout à coup derrière les nations, les délivre de leurs chaînes, dessille leurs yeux, et verse sur elles la civilisation avec la liberté ! Hommage, gloire à nos pères ! ils ont été les plus sublimes des hommes. Quels progrès ! quels trésors de cœur et d'âme enfouis dans ces trois mots : liberté, égalité, fraternité. Voilà comment ils parlaient. Voilà tout le progrès. A leur voix la terre a tressailli, l'atmosphère est devenue plus légère et le monde a trouvé le bonheur.

Il suffit de citer ces choses. On n'a pas besoin de les commenter. Cependant quelle reconnaissance l'humanité ne doit pas au peuple qui les a faites (1) ?

C'est encore dans cette glorieuse période que notre race allait conquérir un de ses cinq plus beaux titres à la reconnaissance des hommes. Depuis que l'Islam s'était emparé de l'Égypte et avait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, tous les trésors historiques accumulés dans ce pays avaient été entièrement perdus pour la science. La barbarie musulmane y régnait dans toute sa plénitude. Mais déjà, depuis longtemps, la France avait les yeux tournés vers cette terre antique. Le grand Leibnitz lui-même avait écrit à Louis XIV pour lui conseiller d'en faire la conquête. L'incomparable philosophe allemand comprenait que ce pays revenait de droit à la France : d'après lui c'était même un devoir pour elle de s'en emparer ; elle devait le rendre à la civilisation ; elle devait reporter la lumière sous ce ciel depuis si longtemps obscurci, abattre par ses armes le règne de l'Arabe si fatal à lui-même et si honteux pour l'humanité, enfin arracher ces peuples à leur abrutissement séculaire. Le Directoire, favorisé par les talents extraordinaires de Bonaparte, résolut d'exécuter ce projet grandiose qui avait mûri dans tous les cœurs français. Mais avons-nous besoin de conter la campagne d'Égypte ? Avons-nous besoin de dire le Mameluck vaincu, la barbarie terrassée, les siècles des pyramides contemplant de leur hauteur nos soldats héroïques, ses

(1) C'est le deuxième des cinq titres les plus glorieux que la France possède à la reconnaissance de tous les peuples. (Nous allons dire le quatrième avant le troisième.)

secrets arrachés à la mort, la science promenant son flambeau sur la nuit des ruines et des décombres, les hiéroglyphes expliqués par un prodige de l'esprit humain (1), les ténèbres du passé dissipées, ses trésors rendus à l'histoire, enfin la gloire française brillant sur la terre pharaonique d'un éclat inouï ? Ombres des vieux Égyptiens, vous êtes-vous réveillées ? Momies, vous êtes-vous ranimées ? Nil, as-tu tressilli ? en voyant passer ces soldats de la science et de la civilisation. Et vous ! Pharaons inhumés sous des montagnes de pierres, avez-vous regretté de ne plus vivre pour contempler le progrès nouveau, pour respirer l'air moderne de la France et de la liberté ? N'avez-vous pas du fond de vos tombeaux cédé de grand cœur à ces glorieux vainqueurs cette terre de votre passé qu'ils venaient rendre à la lumière ? Car n'était-ce pas vous faire renaitre, n'était-ce pas faire renaitre votre patrie que de restituer à la civilisation cette terre de son berceau ? Oui ! vous vous êtes dit : « Elle sera française. » Et elle le sera. On ne révoque pas du destin l'irrévocable loi. Car si un autre peuple s'en emparait, que diraient nos soldats qui dorment sous les pyramides, ou là-bas entre les ruines de Thèbes et de Memphis, ou ici sous le sable blanc du désert ? Mais ils sortiraient de la tombe, tous ces héros couverts de gloire, et l'ombre des Bonaparte, l'ombre des Kléber apparaîtrait de nouveau pour les conduire à la victoire et chasser les intrus de cette terre française. Ce pays est à nous : nous l'avons noblement gagné en le rendant à

(1) Cela s'est fait plus tard, mais c'est une des conséquences de la campagne d'Égypte. Fourier, le géomètre, qui en avait fait partie, excita par ses récits un goût très-vif chez le jeune Champollion pour toutes les antiquités égyptiennes.

l'histoire, à la civilisation et à la science. On a pu nous l'arracher pour un siècle, on pourra vouloir nous l'enlever encore, mais il nous reviendra tôt ou tard. Il est la plus précieuse conquête territoriale de notre grande Révolution. Nous n'y avons pas renoncé, nous ne pouvons pas y renoncer. Sa situation, la captivité de saint Louis, les victoires de Napoléon, l'assassinat de Kléber, le génie de Champollion-Figeac, l'héroïsme invincible de nos soldats, les services inappréciables rendus à la civilisation et à la science, tout a consacré ce sol, tout l'a rendu français, et des événements ultérieurs, dont nous parlerons bientôt, sont encore venus joindre leur poids tout-puissant à ces causes déjà si puissantes de la civilisation de l'Égypte.

Il y a donc dans cette précieuse conquête deux côtés, deux faces, qu'il faut bien distinguer : premièrement, le fait matériel de la conquête du pays par les Français, ce qui l'assure pour toujours à leur race ; et deuxièmement, le service inouï rendu à la science et à l'histoire, et par conséquent à la civilisation et à l'humanité, en évoquant, pour ainsi dire, tout le monde ancien endormi sur les bords du Nil. C'est là d'ailleurs ce qui a été le principal mobile de la conquête ; et voilà aussi la cause de l'organisation toute scientifique de l'expédition. En outre, la République française commençait ainsi, même parmi les infidèles, la propagation rapide de ses grandes idées.

L'Angleterre, comme toujours, n'écoutant que son égoïsme, ferma les yeux sur cette mission humanitaire qu'allait remplir la France. Elle se précipita au secours des barbares ; elle détruisit notre flotte ; et, à toutes ces

hontes déjà si avilissantes, ses chefs ajoutèrent encore la honte plus scandaleuse de violer la parole donnée.

C'est ainsi que, quelques années auparavant, on avait à peu près vu le même spectacle : on avait vu la France voler au secours de l'Amérique, tandis que l'Angleterre était occupée à tremper ses mains dans le sang de ses propres enfants. Ici encore la race française a mérité la reconnaissance éternelle de l'humanité. Tout imbue des grandes idées de liberté, d'égalité, de fraternité des peuples et des hommes, que ses philosophes élaboraient avec tant de génie, et que leurs livres répandaient partout avec tant d'éclat, elle n'hésita pas à aller combattre pour affranchir l'Amérique, que ces idées mêmes poussaient à l'indépendance. Il faut bien le reconnaître : cette guerre de l'indépendance américaine a été le premier prélude de notre grande Révolution, et l'établissement de cette glorieuse République, création du génie français comme de l'audace américaine, le premier essai que notre race voulût faire de ses admirables doctrines. Là encore on vit l'Angleterre et la France en présence : l'une combattant, contre la nature, pour des intérêts matériels et égoïstes, l'autre, d'une manière désintéressée, pour les plus belles spéculations sorties de l'esprit de l'homme ; la première, pour l'esclavage et l'oppression, la domination et la tyrannie, la seconde, pour la lumière et la liberté, le bonheur et la gloire d'un peuple qui devait bientôt faire l'admiration de toute la terre. Mais la fortune, qui voulait favoriser dès son berceau la glorieuse République des Etats-Unis, cette fois nous fut favorable, et nous battîmes nos adversaires sur l'un et l'autre élément. Sur toutes les mers nos flottes furent victorieuses. Partout nos

armes écrasaient les Anglais et nous attiraient l'assentiment des autres peuples. L'Angleterre dut céder à la grandeur de notre politique comme à la vigueur de nos coups et de ceux des Américains naissants: (ces jeunes lions se surpassaient sous de tels maîtres.) Contrainte par la force et les défaites, ruinée dans son commerce, épuisée, harassée, vaincue, elle signa enfin l'indépendance de ses colonies.

Quelle gloire pour la France d'avoir contribué à l'émancipation de l'Amérique (1)! Quel peuple nous venions de donner à la terre! Il va s'avancer par bonds à travers la civilisation et le progrès, comme ces animaux terribles dont les pieds semblent ne pas toucher le sol. Avant un siècle il sera à la tête des peuples, pouvant rendre à sa bienfaitrice tous les bienfaits qu'il en a reçus, et donnant au monde l'admirable exemple d'une puissance qui n'a d'égale que sa modération même. Quelle audace! quel héroïsme! quelle magnanimité! Aussi ses découvertes, ses inventions, son esprit d'entreprise, d'initiative, de méthodes nouvelles, sa hardiesse, son enthousiasme, son amour de l'ordre, de la liberté et de la gloire ont fait depuis longtemps du peuple américain le vrai type et le vrai modèle que doit se proposer toute nation. L'enfance (2) des États-Unis a

(1) C'est le troisième et le plus brillant des titres les plus glorieux de la France à la reconnaissance de tous les peuples. A la reconnaissance de tous les peuples: d'abord parce que la guerre de l'indépendance américaine se confond avec la Révolution française dont elle a été le prélude, ensuite parce que la République des États-Unis est devenue le plus bel ornement de la terre.

(2) De la République (sous-entendue).

été merveilleuse, son présent est resplendissant, mais que lui réserve l'avenir? Heureux ceux qui vivront encore dans cinquante ans d'ici : si le plus beau des spectacles peut consoler de la perte de la vie, certes, alors ils ne regretteront plus de mourir.

Cependant l'Amérique, aujourd'hui si puissante, est, par tout ce que nous venons de conter, proche parente de la France, parente par le service, parente par le devoir, parente par l'affection. Le cœur intrépide et fort qui bat sous les nobles poitrines américaines ne peut que s'intéresser vivement au sort d'une nation qui a tant fait pour le monde en général et pour l'Amérique en particulier. De son côté, la France est pleine de tendresse pour ces États-Unis auxquels elle est si fière d'avoir rendu un si éclatant service. Le bienfait donne naissance, aussi bien dans celui qui donne que dans celui qui reçoit, à des sentiments d'amitié, d'attachement et de dévouement. Et quand il s'agit de nations aussi généreuses, aussi grandes, aussi magnanimes que la française et l'américaine, alors le bienfait établit entre elles un lien indissoluble et comme une sorte de solidarité éternelle. Nous n'avons jamais pensé à réclamer quelque service de l'Amérique. Il serait coupable de persévérer dans une pareille conduite. Nous devons à la grandiose nation des Alléghany, du Mississipi et des Rocheuses, en souvenir même des soins et de la protection dont nous avons entouré son berceau, de lui fournir une occasion brillante de nous être utile(1). Jusqu'ici, comme, faute

(1) Cette vérité, *de rendre ce qu'on a reçu*, pratiquée par les convenances les plus vulgaires, déconle de l'ordre même et de la nature des choses. Elle est un corollaire de cette autre vérité morale, de ce précepte évangélique : «Faites à autrui ce que

de besoin, nous n'avons pas eu cette faculté, nous avons été excusables de ne point le faire. Mais le moment est venu, sous peine de manquer aux convenances de l'ordre le plus élevé, d'offrir à la glorieuse République des États-Unis, devenue toute-puissante, l'occasion de faire pour la France ce que la France a fait pour elle. Nous avons prêté le secours insigne de nos armes à l'Amérique naissante, que l'Amérique étende sa protection sur l'Afrique française également naissante. C'est dans ces compensations, dans cette aide réciproque, dans ce concours mutuel, en un mot, dans ces renversements harmoniques des rôles, que se trouve l'ordre éternel et immuable des choses. Vive l'Amérique! Vive la glorieuse et incomparable République des États-Unis! en apprenant le besoin où nous sommes de ses services, elle bondira comme aux jours à jamais glorieux de son indépendance, et enthousiaste, unanime, emportée, irrésistible, elle s'empressera d'offrir à la France toute sa puissance et toute son influence (1). Nous ne dirons pas plus sur cet admirable sujet, le plus beau, si la chose fût possible, qu'il soit donné à une plume

vous voudriez qu'il vous fit à vous-même. » Exemples : l'Amérique a procuré aux Français l'occasion de lui être utiles, les Français doivent procurer à l'Amérique l'occasion de leur être utile; l'Amérique a reçu un bienfait des Français, l'Amérique doit rendre ce bienfait aux Français. Voilà la balance éternelle de l'ordre et du droit. C'est le contrat naturel : il repose sur la conscience, sur la noblesse et l'élévation du caractère, sur la dignité et toutes les autres parures de l'âme. C'est, pour parler matériellement d'une chose immatérielle, l'harmonie même et la symétrie des proportions de l'ordre moral.

(1) Le moment ne peut être plus propice, puisque nous sommes aujourd'hui en République comme les Américains.

humaine de traiter. Mais le cœur si généreux, si magnanime, si sublime de l'Amérique, le développera lui-même d'inspiration et d'un trait. Vouloir le développer autrement serait le rabaisser; ce serait vouloir dire ce qui ne peut pas se dire, ce qui ne doit pas être dit, profaner, en y pénétrant, ce sanctuaire mystérieux de l'âme, de la raison et du cœur, où certaines pensées, certaines idées, certains sentiments doivent s'agiter sans en sortir jamais, comme sans s'exciter du dehors. Qu'il nous suffise donc d'y avoir touché (1).

Nous arrivons ainsi au cinquième titre le plus glorieux que la France possède à la reconnaissance de tous les peuples. Depuis des siècles la Méditerranée était le théâtre des pirateries les plus inouïes. Un peuple de brigands, de bandits, de fanatiques, venait donner la chasse aux chrétiens jusque sur les côtes de l'Italie, de l'Espagne, de la France, du Portugal; il courait sur toutes les mers, s'emparait de tous les Européens qu'il rencontrait : ensuite, après les avoir chargés de chaînes, les trainait à Alger : là les femmes étaient livrées à l'impureté des harems, les hommes condamnés à l'esclavage, et souvent à des mutilations immondes. Rien ne mettait à l'abri des attaques ou des fers de ces pirates, ni le génie ni la gloire : Ils prirent et firent esclaves saint Vincent de Paul et Regnard. En vain les Espagnols avaient-ils tenté de s'emparer du repaire de ces monstres, en vain les nations maritimes avaient-elles bombardé plusieurs fois Alger, les pirateries continuaient toujours leur cours, et les Algériens, plus hardis que jamais, se moquaient de l'Europe en-

(1) Dans l'adresse aux Américains.

tière et de tout le monde civilisé. Cependant il ne fallait pas laisser impunis les outrages, les crimes, les infamies de plusieurs siècles; il fallait mettre un terme à ces brigandages, la honte du monde moderne: mais comment les arrêter? Ils (1) devaient trouver leur châtiement et leur fin dans l'héroïsme même, l'esprit chevaleresque et civilisateur, et surtout ces traditions des Français, dont nous avons parlé plus haut, qui remontent aux croisades et à saint Louis, et de là à Charlemagne et à Martel (2). Le lecteur n'a pas oublié que la

(1) « Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, »
» riche des déponilles de la chrétienté! Tu disais en ton cœur
» avare: Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma
» proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance:
» mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau
» ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son
» nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes
» esclaves. (La France) a brisé les fers dont tu accablais ses
» « fils », qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire.
» Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale
» fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment
» ment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de
» tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance:
» « Qui est semblable à Tyr? et toutefois elle s'est tue dans le
» milieu de la mer; » « et la navigation va être assurée par les
» armes de (la France). » (Boss., *Or. f. de M. Th. d'Aut.*)

Dans ce passage si éloquent, où nous avons substitué le nom de la France à celui de Louis, sans s'en douter le moins du monde, le prince des orateurs ne se montre-t-il pas prophète? Cependant ce futur qu'il emploie n'est qu'oratoire, car il fait allusion à deux événements passés, aux deux bombardements d'Alger, de 1682 et de 1683. N'importe, la France devait accomplir tout ce que, sans le savoir, Bossuet semble annoncer dans son brillant langage.

(2) « Catherine de Médicis sollicitait du Turc l'investiture »
» de la principauté d'Alger pour Henri III, non encore roi de »
» Pologne, ... » (CHATEAUBRIAND, *Congrès de Vérone*). *Vois*

L. Guérin, hist. marit. De Fr.,
tom. VI, p. 208 et 209.

grande idée, préconisée par Leibnitz, d'attaquer les Arabes infidèles pour leur propre bien et pour l'honneur de l'humanité, préoccupait toujours, de temps immémorial, sciemment ou inconsciemment, l'esprit de notre nation. Déjà elle s'était trahie par la brillante campagne d'Égypte. Un coup d'éventail lui rendit toute son activité, fut le signal de notre entrée en action et sonna l'heure de la justice pour ces brigands. Enfin la vengeance et l'expiation allaient se consommer. La mer de Marseille et d'Alger allait être à jamais purgée de pirates. La navigation, comme le disait Bossuet, allait être assurée par les armes de la France, car on pourrait répéter ici toute cette prophétique apostrophe que nous avons citée en note.

Qui ne connaît, en effet, l'histoire de la vaillante conquête de l'Algérie ? conquête qui a rendu à la Méditerranée sa liberté depuis si longtemps étouffée, qui a vengé tout le monde chrétien, qui a été pour ces pirates le trop juste châtiment de forfaits séculaires, et qui a renoué et remis en lumière toute la chaîne de nos vieilles traditions. Cependant ce fut là une entreprise aussi pénible et aussi difficile qu'elle a été glorieuse. Il fallait soumettre un peuple indomptable et fier ; il fallait lui apprendre, comme à ses ancêtres dans les plaines de Poitiers, qu'il n'était pas invincible. Que de combats ! que de luttes ! que de sang répandu ! Mais ce n'était rien que de vaincre les hommes les plus sanguinaires et les plus belliqueux de la terre, il fallait encore combattre un climat inconnu, dont le soleil frappait de mort la tête de nos soldats, et dont les émanations pestilentielles leur donnaient la dysenterie et la fièvre. Aussi que de souffrances ! que d'héroïsme obscur ! La faim, la soif, la chaleur et le froid, car les éléments se

joignaient ensemble pour frapper plus sûrement, des maladies cruelles, des marches forcées d'une longueur surhumaine, des surprises perpétuelles, l'étendue du pays, sa conformation, les bêtes les plus féroces, l'hygiène locale qu'on ne connaissait pas encore, tout accablait nos malheureux soldats, tout en faisait des martyrs, tout leur faisait prévoir une mort certaine, tout rendait l'entreprise impossible. Ceux qui ne pouvaient plus suivre leur colonne, ceux qui tombaient de fatigues, de privations, de chaleur, de frissons, de coliques, étaient immédiatement mutilés, torturés par les Arabes, ou devenaient, tout vivants, la proie des fauves cruels aux dents qui déchirent. Le cœur saigne quand on songe à toutes ces souffrances inouïes endurées par nos pauvres troupiers. Il fallut déployer une constance sans égale, et notre peuple, qu'on dit si inconstant, se montra ici le plus constant de tous. La guerre était interminable; elle dura plus de vingt ans; il fallait éternellement vaincre et revaincre; et aux difficultés innombrables d'un triomphe définitif se joignait encore la crainte, alors si légitime, que ces hommes d'un fanatisme barbare ne voulussent jamais se convertir à la civilisation. Nous surmontâmes tout cependant, par la patience, le génie et le courage. Nous luttâmes avec la même énergie, les mêmes efforts suprêmes qu'un homme, qu'une bête qui défend sa vie contre le danger le plus imminent. Quelque chose de séculaire et de mystérieux paraissait nous inspirer et nous exciter. La France gauloise, franque et romaine, la plus guerrière des races, déploya, comme nulle part, dans cette conquête qui semblait rien, toutes ses vertus militaires: il semblait que cette fois-ci, contre ses habitudes, elle combattait pour autre chose que la gloire et la victoire.

Bien lui en a pris : on verra plus loin quelle récompense, pour ainsi dire providentielle, attendait l'héroïsme sans égal et la sagesse extraordinaire qu'elle a mis à soumettre l'Algérie.

Cependant, après la défaite, vinrent les révoltes et les insurrections. On se contenta chaque fois de rétablir l'ordre et de pardonner, sans mettre dans la répression ni cette animosité cruelle ni cette vengeance féroce que les Anglais ont montrées dans l'Inde. Les Arabes purent vaincre quelquefois les Français, ils ne purent jamais vaincre leur magnanimité. Aujourd'hui la conquête est à jamais terminée : le vaincu aime et estime le vainqueur, qui n'est qu'un sauveur et un frère, avec lequel il veut se fondre entièrement, pour ne plus former bientôt, et le plus tôt possible, qu'une grande, unique et majestueuse nation (1).

Ici l'esprit se recueille, et le philosophe et l'historien s'élèvent à de hautes et profondes considérations. S'il

(1) Les Arabes reconnaissent déjà toute la supériorité, comme justice, comme douceur et comme méthode, de la loi et de l'autorité françaises. Ils accusent leurs chefs de les voler, de les maltraiter et de les pressurer. Le Coran même, qui l'aurait dit ? commence à perdre sur eux son souverain empire. Ils ne désirent plus qu'une chose, au moins en secret : être entièrement Français. N'est-ce pas manquer « aux préceptes les plus saints » ? Ils le désirent en cachette parce que, comme tout homme qui a subi une longue oppression, l'Arabe est réservé, défiant, dissimulé. De longtemps il ne combattra pas en face les mensonges de ses marabouts 2. Mais il leur oppose déjà la force, d'autant plus puissante qu'elle est cachée, de l'inertie et de l'inobservance.

1 Le bas peuple, et non pas l'aristocratie théocratique qui a tout intérêt à maintenir l'ancien ordre de choses.

2 On appelle de ce nom en Algérie, peut-être à tort, tout homme qui, parmi les Arabes, a un caractère sacerdotal quelconque. Le mot marabout équivalait ainsi à notre mot français prêtre.

est vrai que Celui qui a créé l'univers et qui lui a assigné

Tout cela est facile à comprendre : le fanatisme ne tient pas plus devant la liberté et la vérité que les ténèbres devant la lumière : d'où les religions ne sont intolérantes que parce que la tolérance est leur mort. Après tout, l'homme qui est né pour le vrai, fait fi de l'erreur dès qu'il peut croire le contraire. Et s'il reste toujours quelques fanatiques en arrière, ils ne servent qu'à une chose : empêcher certains esprits de raisonner juste.

Dans un pays où il n'y a qu'une seule religion, et une religion à laquelle on est obligé de croire sous peine de mort, il n'y a en réalité que les grands esprits qui s'en détachent secrètement. Dans un pays, comme l'Algérie, où quatre hommes de religions différentes se trouvent souvent ensemble, sans compter les sceptiques, il est impossible que leur esprit n'opère pas involontairement sur leurs croyances respectives et ne finisse pas par les mépriser les uns et les autres au moins en ce qu'elles ont de faux. Or toutes les religions sont d'accord quant aux vérités, Dieu, l'âme, etc. ; elles ne diffèrent que par les erreurs, chose bien facile à remarquer. On arrive donc toujours, dans ce dernier pays, à se débarrasser de ses préjugés pour ne garder que les vérités de la religion naturelle : dès lors il n'y a plus que des frères.

Ensuite l'homme, qui adore le succès, finit par préférer la religion du vainqueur et du plus heureux. Et quand celle-ci est l'absence même de toute religion, ou du moins un spiritualisme élevé et pur de tous préjugés, accordant toutes les libertés et établissant l'égalité à la place du servage le plus odieux et de la tyrannie la plus atroce, en vérité on n'a pas grand-peine à lui sacrifier son fanatisme. Il faut même croire qu'on en est heureux.

L'individualisation de la propriété ne charme pas moins les Arabes. La tribu, organisation féodale et perfide au profit exclusif des chefs, leur cause au fond une souveraine horreur. C'est là l'origine de leur paresse. Comme tout le monde, ils n'aiment pas à travailler pour les autres. Quand ils seront réellement propriétaires, l'ambition et le besoin, qui naissent avec la civilisation et l'agglomération des hommes dans la même contrée, et qui sont les seules causes de travail parmi ces derniers, rendront

ses lois, daigne quelquefois s'occuper des choses de ce

peu à peu aux Arabes tout ce qu'ils ont perdu de son amour ; et, comme ils sont on ne peut plus avides et passionnés, il est à croire et même à assurer, qu'ils seront également industriels et commerçants.

Ils offrent dans le moment un curieux spectacle. Ils sont dans ce qu'on pourrait appeler *l'incubation de la vérité*, c'est-à-dire, dans la grande transformation qu'ils subissent, un peu malgré eux, sous l'effet de la présence, de la langue, de l'exemple et de la supériorité des Français. C'est la période du doute, bientôt viendra celle du vrai. L'intelligence est fatale, elle finit toujours par comprendre. Interrogez un Arabe sur sa religion, et dites-lui (avec réserve et convenance), mais tout cela est faux, etc., etc. L'Arabe branlera la tête en la relevant, pour protester, avec un petit sourire *honteux* sur la physionomie. Ce petit sourire est tout : ce sera la mort de ses préjugés, ou du moins c'en est le signe. C'est l'analyse, c'est la critique à l'état rudimentaire qui commence à germer dans cette tête ; c'est la honte qui les excite et les féconde.

Quand les Français disent aux Arabes : « Mais vos marabouts ne sont que des menteurs, des coquins qui vous pillent, qui vous volent, qui vous trompent. . . . » « Et les vôtres ? » ripostent les Arabes. . . . « Mais c'est la même chose, » répliquent les Français. . . . Alors l'Arabe devient silencieux : il réfléchit, son esprit travaille. Quelle action terrible cela ne doit pas avoir sur ses préjugés ?

Le fait est que le mépris que les Français professent pour leurs prêtres entrainera la même chose parmi les Arabes ; l'exemple fera plus que les plus beaux discours.

La généralisation est inévitable : les prêtres sont tous les mêmes : partout ils ont falsifié les vérités sublimes de la morale ou religion nationale pour dominer les hommes, pour les rendre esclaves et ennemis, pour vivre à leurs dépens et pour s'engraisser de la chair des victimes.

Déjà les femmes arabes, qui voient les Françaises passer la tête libre, se trouvent très-gênées sous leur voile, et n'en ont plus ce soin religieux que le « mauvais exemple » relâche de jour en jour.

monde, il faut voir dans la brillante conquête de l'Algérie par les Français l'accomplissement même et l'exécution d'un décret de la Providence. La race française allait s'abîmer dans le néant de la petitesse et de l'exiguïté de son territoire. Elle allait s'éclipser à côté des colosses du monde nouveau. Encore un siècle, et le grand peuple des Français n'eût plus été qu'un tout petit peuple, appelé à disparaître. Comme la Grèce d'aujourd'hui, nous n'eussions eu pour gloire, pour grandeur et pour puissance que le souvenir lointain et presque effacé de nos pères. En posant le pied sur le sol algérien nous avons renversé d'un coup tout cet ordre cruel de choses (1), et, comme le tonnerre qui ne tombe que pour remonter plus haut, nous n'avons touché à l'abîme que pour nous élancer vers de plus grandes et de plus glorieuses destinées. Ainsi s'explique cet instinct tout-puissant qui, de temps immémorial, n'a pas cessé de pousser les Français vers les rives africaines. Ils

Il y a aussi le grand exemple de la civilisation elle-même : les Arabes nous voient en possession de toutes les richesses, de tous les arts et de toutes les sciences, ayant en notre pouvoir tous les moyens si merveilleux de l'industrie moderne et de la mécanique, tandis que le Coran les a laissés ou plongés dans l'ignorance la plus crasse et dans la misère la plus affreuse : ce sont de ces choses qu'on ne voit pas en vain.

* Nous prions Messieurs les prêtres qui auraient le malheur de nous lire de vouloir bien nous excuser. Nous ne les accusons pas de falsification et de mensonges : nous les regardons comme des dupes, mais nous les croyons de bonne foi. Nous n'avons entendu parler que des fondateurs des religions : voilà les imposteurs.

(1) Lire à ce sujet les magnifiques pages de M. *Onésime Reclus*, dans son excellent livre « *La Terre à vol d'oiseau*. »

devaient y trouver le salut, l'avenir, la grandeur et la perpétuité de leur race. Comme la colonne de feu qui guidait les Hébreux dans le désert, un génie secret leur montrait l'Afrique comme une terre promise, les Arabes, les Berbères et les Nègres, comme des frères égarés ou enfants, qu'ils devaient mener au bonheur et à la civilisation (1). Cette conquête, qui aura inévitablement toutes ces conséquences, nous donnait, en effet et d'un coup, tout ce que nous pouvions désirer. Ainsi le voulait le sort, ainsi s'exécutaient ses décrets. L'immense territoire, la partie du monde qu'il nous avait réservée, tombait en notre pouvoir. Le langage vulgaire s'empressa de confirmer la chose: lui, qui trahit toujours dans ses formes profondes les vérités non encore apparentes, il n'appela dès le premier jour, il ne voulut appeler l'Algérie que du nom d'Afrique (2). Le peuple surtout n'a jamais dit l'Algérie: il dit toujours l'Afrique. C'est que notre prise de possession de l'Algérie comprenait aussi, impliquait celle-même du continent africain. Elle nous donnait, elle nous octroyait tous les droits sur lui. Elle devait remettre en lumière tous les immenses services que nous avons rendus à l'humanité tout entière, et imposait à celle-ci, sous peine de manquer aux devoirs les plus sacrés de la reconnaissance et de souiller l'épanouissement sublime de la civilisation, l'obligation même de reconnaître, d'assurer et de respecter, dans toutes ses parties, ces nouveaux domaines et ce nouveau territoire du peuple français. Comment,

(1) Le lecteur n'a pas oublié que la race française, par ses qualités, sa nature et son caractère, est la seule qui sympathise avec les Arabes (, les Berbères) et les Nègres, et qui, par conséquent, soit propre à les fondre ensemble comme à les civiliser.

(2) C'est ainsi que les États-Unis s'appellent Amérique.

en effet, refuser l'empire des Arabes barbares, pour les ramener à la civilisation et à ses bienfaits, au peuple même qui a préservé la terre des Arabes et qui les a empêchés de la plonger dans des ténèbres éternelles (1) ! Comment refuser l'empire de l'Afrique au peuple qui en a détruit les pirates, mis fin à leurs brigandages, rendu libre la Méditerranée, restitué au monde civilisé tous les trésors que recélait la terre égyptienne ? Et quand ce même peuple a, pour ainsi dire, affranchi l'humanité, donné au monde par ses révolutions, par son génie extraordinaire et par sa générosité sublime, les libertés, les droits sacrés de l'homme ainsi que l'admirable et merveilleuse République des États-Unis, l'humanité ne doit-elle pas décerner à ce peuple, sous peine d'ingratitude, une récompense en rapport avec le caractère de ses œuvres et de ses services, avec la mission que sa nature lui a assignée (2), et avec la grandeur même des bienfaits réalisés ! Certes, cette récompense, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore, est toute trouvée ; elle coûtera peu à l'humanité, qui n'aura que la faculté d'être reconnaissante ; car le destin, plus sage que les hommes, n'a pas compté que sur eux pour accomplir ce grand œuvre. Il a si bien lié les choses ensemble, il les a si bien enchaînées les unes aux autres, que son exécution a été rendue inévitable. Comme nous l'allons voir en traitant le possesseur (3).

(1) « Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
» Sans qui Rome en ce jour eût cessé d'être Rome ? »
(CORN., *les Hor.*)

(2) Voir la note (1) de la page 46.

(3) Outre ceux qui viennent de nous occuper, les titres de la France à la gratitude des peuples sont innombrables. Il n'en est

AU POINT DE VUE POSSESSOIRE

L'Algérie n'est que la partie principale d'un grand tout, la Barbarie ou Berbérie. On appelle ainsi, du nom de ses anciens habitants (1), la vaste contrée uniforme qui s'étend de la Méditerranée au désert et de l'Atlantique à l'Égypte. La France, occupant la principale partie de ce pays, un par la nature et les habitants, ne peut permettre à aucun peuple de s'établir sur le reste : il lui revient de plein droit. Maitresse du Maghreb (2), elle a aussi tout intérêt à ce qu'aucun peuple ne s'empare de l'Égypte. Elle a, en outre, des droits acquis sur cette contrée. Ces droits, réservés jusqu'ici, se réveillent tout naturellement par la nouvelle position même de la France : en effet, la Berbérie étant devenue française, les droits acquis sur l'Égypte par Bonaparte et Kléber reprennent leur force et leur puissance comme au jour de la conquête.

pas malheureusement de même de l'oligarchie anglaise ; car si l'on consulte son histoire, que trouve-t-on ? Nous n'osons pas le rapporter par respect pour cette grande nation : c'est presque une honte perpétuelle. Aujourd'hui que tout le monde lit l'histoire, et que la morale commence à régner parmi les hommes, ces faits odieux scandalisent journellement l'humanité tout entière. Nous l'avons dit : l'Angleterre n'a qu'un moyen de les faire oublier, c'est de changer entièrement de conduite. Espérons qu'il en sera ainsi.

(1) Les Berbères : ils forment encore, pour le moins, la moitié de la population actuelle. Mais on verra bientôt qu'il n'y a plus de Berbère pur-sang.

(2) Maghreb (Occident ou pays de l'Ouest) : c'est ainsi que les Arabes appellent la Barbarie.

Cependant des événements ultérieurs sont encore venus, tout en confirmant les anciens, donner de nouveaux droits à la France sur la Tripolitaine, l'Égypte et la Tunisie. Nous voulons parler de la fameuse guerre de Crimée. Sans nous, la Turquie, suzeraine de ces trois États (1), succombait dans la lutte et disparaissait de la scène politique. Ses ennemis, alors bien plus puissants que dans la dernière campagne, écrasaient d'un coup le vieil empire des Osmanlis. La France le sauva de la mort; et bien qu'elle ait eu de glorieux auxiliaires, c'est à elle que revient, de l'aveu universel, la plus belle part de la victoire. Il est même certain que, sans elle, les Anglais et les autres n'eussent pu rien faire.

Aujourd'hui la Turquie est moribonde. Rien ne peut lui conserver la vie. Presque nulle en Europe, elle n'a plus qu'une puissance précaire sur l'Asie. C'est pourquoi les Anglais, toujours si prévoyants, se sont-ils déjà empressés de se ménager la possession de Chypre et la suzeraineté de l'Asie-Mineure. Il est juste que la France aussi fasse valoir ses droits comme protectrice de la Turquie; il est juste qu'elle se réserve l'Afrique, abandonnant l'Asie à ceux qui furent ses alliés dans cette mémorable campagne qui leur a respectivement donné des titres à la succession de l'empire turc. Ce partage était tout tracé: à cause de l'Inde, les Anglais devaient prendre l'Asie; à cause de l'Algérie et de ses droits acquis, la France devait prendre l'Afrique. Ce n'est là qu'une juste compensation de ce que ces deux grands peuples ont fait pour la Turquie, et des milliards qu'ils lui ont prodigués. Sa succession leur revient de plein droit.

(1) La Turquie administre même directement aujourd'hui la Tripolitaine.

Cependant la France ne laisse pas que d'avoir encore un autre et bien beau titre à la possession de l'Égypte. Elle a creusé sous les sarcasmes des Anglais, qui en ont le plus profité, le fameux canal de Suez, le plus grand travail des temps modernes, la plus belle création de la hardiesse et de l'industrie humaines, enfin la voie de communication la plus précieuse qui soit au monde (1). Sans nos droits sur l'Égypte, ce travail n'eût peut-être été d'aucune influence en notre faveur : mais ces droits existant, il les corrobore avec force (2).

La France possède donc virtuellement la Berbérie et l'Égypte. Ce droit indéniable et sacré a des conséquences

(1) La nation française n'est pas à la fin de ses travaux gigantesques sur le sol africain : déjà on prépare une mer intérieure ; déjà l'industrie privée s'occupe du Transsaharien ; bientôt le gouvernement votera le vaste réseau ferré qui doit enlacer dans ses plis multiples et civilisateurs toute l'Afrique septentrionale ; enfin la jonction du Sénégal au Niger et à la Gambie, du Bénoué au Chari, au Nil et à l'Ogooné, établira dans la région soudanaïenne tout un système incomparable de voies naturelles ou fluviales.

(2) Au congrès de Berlin, M. de Bismarck n'a si aimablement invité l'Angleterre à occuper l'Égypte, que parce qu'il savait pertinemment que ce pays nous revient de plein droit, que c'est la propriété même du peuple français. Le grand homme d'État, qui est infiniment spirituel, aime quelquefois à rire en lui-même en aiguillant son esprit sur l'ambition des autres. C'est ainsi que son Excellence offrait les limites du Rhin à Napoléon III.

Il savait aussi que cette violation de nos droits les plus légitimes aurait entraîné inévitablement la guerre entre la France et l'Angleterre : mais ces sortes de spectacles ne déplaisent pas toujours à l'illustre chancelier.

Aujourd'hui si, par hasard, l'Angleterre nous ravissait l'Égypte, nous pourrions peut-être, sans aucun danger, nous contenter d'être patients. Quand elle sera aux prises avec les Slaves en

nécessaires et forcées. Et d'abord l'Égypte comprend la Nubie et toute la vallée du Nil jusqu'à sa source : et comme l'Égypte nous revient, tous ses accessoires nous reviennent également, et même nous donnent des droits sur les pays voisins (1). En second lieu, notre position dans le Sénégal et la Berbérie nous donne tout le grand désert du Sahara (et de Libye). Possédant tout le Nord de l'Afrique, tout le grand désert du Sahara, le Sénégal, le Gabon et d'autres comptoirs, toute la vallée du Nil et les pays circonvoisins, le Soudan nous revient de plein droit, il nous appartient fatalement, il est notre propriété la plus légitime. Qu'on le remarque bien, encore une fois : toutes les voies principales qui mènent au Soudan nous appartiennent ; nous possédons déjà une grande partie de cette contrée par l'Égypte (2), le Sénégal et le Gabon, c'est-à-dire, par ses positions les plus importantes ; nous avons en outre toute sa lisière nord, ce qui nous donne sur elle un droit de suzeraineté incontestable : nous en sommes donc les maîtres et nos droits

Orient, il sera toujours l'heure de reprendre notre propriété et de lui faire payer bien cher cette violation de notre territoire. En un mot, pour les esprits clairvoyants, il est facile de voir que la conservation du magnifique et richissime empire des Indes aux Anglais, dépend entièrement du respect qu'ils doivent garder des moindres parties de l'Afrique française. Seuls, ils seront à peine capables de lutter contre les Russes ; mais s'ils nous ont contre eux, assurément ils seront perdus sans retour. De même, s'ils nous font jamais la guerre, ce sera le moment pour les Slaves d'attaquer l'Asie, et de prendre ou d'émanciper l'Inde. Espérons donc que l'Angleterre, bien conseillée par ses intérêts, ne cessera pas de professer pour nous une véritable amitié.

(1) Parce qu'ils sont encore barbares.

(2) L'Égypte occupe déjà, même administrativement, le Sennaar, le Kordofan et le Darfour.

sont indiscutables. Comment contester de pareilles choses? Ce serait contester ce qui est évident jusqu'à la certitude.

Tous ces droits de la France sur l'Afrique septentrionale sont, en effet, si clairs, si évidents et si certains, qu'il nous a été facile d'en établir les bases et les causes, et de donner en même temps les raisons qui les soutiennent et qui militent victorieusement en leur faveur. Nous l'avons fait on ne peut plus consciencieusement, et même avec luxe et superflu; et nous avons tout prouvé d'une manière si nette et si précise que la question est déjà entièrement résolue. C'est pourquoi le lecteur pourrait croire qu'il n'y a plus rien à dire, que tous les arguments ont été épuisés, et que nous avons émis toutes les raisons possibles. Il se tromperait fort, car le sujet est si juste et si vrai qu'elles sont, pour ainsi dire, innombrables. Aussi ne nous arrêterons-nous pas dans notre démonstration sans considérer encore trois motifs des plus impérieux, trois causes des plus graves, trois raisons capitales qui exigent que toute l'Afrique septentrionale soit française : nous voulons dire *l'unité de territoire, l'unité et les sympathies de races, enfin une considération morale toute moderne et de la plus haute importance.*

UNITÉ DE TERRITOIRE

Pour qui s'est bien rendu compte de la géographie de l'Afrique, elle se divise, à part quelques lisières ou bords de mer, en trois zones ou régions principales : *la région*

saharienne, la région tropicale ou soudanienne et le grand plateau qui s'étend vers le Sud.

La région saharienne comprend tout le Nord du continent, entre la Méditerranée et une ligne brisée passant de l'Est à l'Ouest entre les 15^{me}, 16^{me} et 17^{me} degrés de latitude nord. Tout cet immense territoire présente partout les mêmes apparences, le même aspect et le même climat. Partout le soleil y atteint son maximum de chaleur et les rosées sont très-abondantes; partout la sécheresse et le vent du désert s'y font sentir. Partout les nuits sont froides et les journées très chaudes. Partout les peuples (1) qui l'habitent, présentent la même physionomie. Cette zone offre principalement de grandes plaines, rarement argileuses ou argilo-caillouteuses ou granitiques, quelquefois imprégnées de sel, souvent sablo-limoneuses ou sablonneuses, mais surtout rocailleuses, rocheuses, de grès, crayeuses ou calcaires, ondulées çà et là de collines composées des mêmes éléments géologiques ou, par endroits, de dunes de sable, d'une espèce particulière, bien plus immobiles qu'on pourrait le supposer. La siccité de l'atmosphère et l'aridité de la terre rendent le sol entièrement stérile. Mais partout où il y a de l'eau il devient plus fertile : de là la formation de ces oasis ou berceaux de verdure, riants îles au milieu de ce désert horrible, de beaucoup le plus vaste du monde. A proprement parler, c'est le manque de pluie qui est cause de sa stérilité et qui le fait

(1) C'est un composé de Berbères, d'Arabes et de Nègres, à part quelques Coptes, quelques Turcs et quelques Juifs. Nous omettons intentionnellement les Européens. Ils sont presque tous en Algérie.

différer de la région soudanienne(1), qui n'est que sa continuation, mais où les pluies tropicales rendent la terre d'une fécondité inouïe. Aussi, dès qu'il tombe un peu d'eau dans le Sahara, il se revêt d'une nappe de verdure avec une incroyable rapidité. Seulement la pluie y est aussi rare qu'un ciel serein dans la zone boréale. A part ses îles vertes ou oasis, qui sont toutes plantées de palmiers, le reste de sa surface, nu pour la plus grande partie, ne se recouvre guère que de chardons, de quelques herbes, de buissons épineux, et très-rarement d'un arbre spécial, appelé *bétoum*, que ces buissons protègent dans sa première croissance contre le soleil et les bêtes. On y trouve aussi d'immenses plaines d'alfa, appelées mers d'alfa à cause de leur étendue.

Cependant deux chaînes de montagnes et un fleuve diversifient quelque peu l'uniformité monotone de ce vaste désert. Le fleuve, c'est le Nil ; les deux chaînes de montagnes sont les monts Hoggars situés presque au milieu même de la région, et les monts de l'Atlas qui se dressent vers son extrémité Nord-Ouest.

Les bords du Nil forment une vallée fertile, très resserrée en Nubie, plus large en Egypte et s'épanouissant à son delta. C'est une longue oasis que l'océan de sable ou les plaines arides enserrant des deux côtés : là s'élèvent, à une certaine distance, deux chaînes presque parallèles (2), qui ne changent en rien la nudité et la stérilité du sol.

Il n'en est pas de même des monts Hoggars et de

(1) La chose est surtout remarquable sur la lisière du côté du Soudan : l'année où il tombe de l'eau, cette lisière se transforme en Soudan ; l'année où il n'en tombe pas, elle redevient Sahara.

(2) Ce sont les monts Arabiques et Libyques.

L'Atlas. Les premiers se dressent sur le tropique du Cancer, entre les 22^{me} et 27^{me} degrés de latitude nord et entre le 1^{er} et le 6^{me} degré de longitude est; les seconds s'élancent du Sud-Ouest du Maroc, remontent vers le Nord, puis, faisant un coude à droite, parcourent tout le Maghreb de l'Ouest à l'Est. Ces deux chaînes de montagnes donnent naissance à de hauts plateaux, plus favorisés par les pluies, et où la *mer* d'alfa s'étale à côté de terres fécondes. Du sommet de ces montagnes se précipitent et coulent dans le Sahara, à travers de profondes ravines, surtout pendant l'hiver, des *oueds*, torrents, fleuves ou rivières, qui se dessèchent bientôt, ou, glissant sous le sol, continuent leur cours à travers le sable, et vont former au loin les sources des oasis ou des nappes souterraines. Cependant tout le versant ouest et nord de l'Atlas, faisant face à l'Atlantique et à la Méditerranée, donne naissance à une lisière encore plus favorisée: elle a nom Tell, mais on devrait l'appeler Sahara maritime, comme on appelle Soudan maritime la Guinée, le Sénégal et la Gambie. On trouve dans le Tell des forêts, des eaux courantes, des pluies régulières et les plantes de la zone méditerranéenne (1).

Voilà la description exacte de la région saharienne (2):

(1) Le Tell est formé dans la Tripolitaine y compris Barcah, non pas par l'Atlas lui-même, mais par ses ramifications ou par celles des monts Hoggars. Le Tell en Tripolitaine est beaucoup plus resserré, bien plus étroit et bien moins beau que dans le reste du Maghreb: le Sahara maritime (ou Tell) s'y confond souvent avec le Sahara proprement dit.

(2) Elle se prolonge en Asie par la presqu'île arabe et le désert de Syrie. A part le Berbère, on y trouve tout ce qui distingue la zone saharienne des autres régions de la terre. Mais les déserts qui se trouvent au-delà du Tigre ou de la Perse n'ont pas les mêmes caractères distinctifs.

immense pays nu, stérile parce qu'il manque d'eau, qui manque d'eau parce qu'il n'a point de montagnes et de forêts. Sa flore (1) et sa faune sont les mêmes dans toute son étendue, sauf quelques exceptions apportées par le Tell et par le Nil. Ce qui caractérise la région saharienne et la distingue du reste de la terre peut donc s'énumérer ainsi : la sécheresse, la nudité, l'absence de rivières et d'eaux courantes, le maximum de la chaleur du soleil, la stérilité, l'aridité, une énorme différence de température entre le jour et la nuit, le vent spécial (2) du désert, des rosées abondantes, le chameau, le cheval arabe, le palmier-dattier, les oasis ainsi que le phénomène du mirage qu'on y voit partout (3). En retenant l'eau en lacs dans les gorges des montagnes, en forant les rivières et les nappes souterraines qui existent en grande abondance, en reboisant, on pourrait rendre la fertilité à beaucoup de parties de son immense étendue.

Aucune barrière, aucune limite naturelle ne sépare la *région saharienne* du *Soudan* ou *région tropicale*. Les pluies merveilleusement fécondantes des tropiques, la grande différence de climat, surtout pendant la nuit (4),

(1) Sa flore surtout se distingue par le palmier-dattier qui est la « *mamelle* » de toute la région saharienne.

(2) Appelé Siroco, Chamsin, Simoun, etc.

(3) Il faut peut-être y ajouter une poussière impalpable, en suspension dans l'air par les jours les plus calmes, colorant le plus souvent l'atmosphère comme des lueurs d'un incendie lointain, et augmentant ou diminuant avec une égale force la faculté de voir ainsi que l'horizon visuel.

(4) Dans la région soudanienne il fait en général infiniment plus chaud pendant la nuit et moins chaud pendant le jour, que

sont les seules causes qui fassent différer ces deux zones, qui ne sont d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, que la continuation l'une de l'autre. De l'Atlantique à la mer Rouge une simple ligne brisée sépare la région saharienne de la région tropicale. D'un côté la nature est opulente, de l'autre elle est stérile : on n'a qu'à faire un pas pour passer de l'une dans l'autre. Cette uniformité du sol, qui ne cesse pas de se relever légèrement, continue ainsi jusqu'à l'équateur ou au-delà (1). Sur cette immense surface on ne rencontre que deux bosselures qui méritent d'être citées : les monts de Kong à l'Ouest, et les monts d'Abyssinie à l'Est. Les deux sont à la zone soudanienne ce que sont à la France les Cévennes et les monts d'Auvergne. La nature a donc fait ces deux régions pour être placées sous le même gouvernement. Cela est nécessaire et essentiel au bonheur des peuples qui les habitent, car elles forment le même territoire. Cela donne à la France qui en occupe ou qui en possède plus de la moitié, des droits incontestables et inviolables sur tout le reste.

UNITÉ ET SYMPATHIE DE RACES

Cette unité de territoire devait entraîner comme conséquence naturelle et forcée l'unité de race et de religion. Toute la *région saharienne* est effectivement peuplée d'un composé d'Arabes, de Berbères et de Nègres.

dans la région saharienne, où les jours sont brûlants mais les nuits glaciales. C'est pourquoi les plantes tropicales ne commencent réellement qu'au-delà du Sahara.

(1) Au-delà de l'équateur commence le grand plateau dont nous n'avons pas à nous occuper.

Le sang de tous ces hommes est plus ou moins mêlé, mais il est toujours un mélange des trois sangs (1); ils professent tous la même religion musulmane; ils forment en outre, par suite de ce mélange, une agglomération uniforme, qu'on ne peut désigner que par un seul mot (2). Cette uniformité est d'ailleurs si forte et si puissante qu'elle se trahit par mille effets : partout ces hommes supportent les mêmes abus, les mêmes oppressions, les mêmes tyrannies, les mêmes gouvernements détestables, etc., etc. Aussi nous n'insisterons pas davantage sur cette unité de race ou de sang dans la *région saharienne* : nous ne rechercherons pas à la faire ressortir par de nouvelles preuves : il est bien trop aisé de s'en rendre compte : il est bien trop facile de la saisir sous les usages, les mœurs, les institutions, les goûts, la religion et le nom de tous ces hommes, que la voix des peuples a nommés du même mot dans les temps passés comme dans les temps présents, en les appelant tous *Sarrasins* ou *Arabes* avec tant de vérité et de sagacité (3).

Cependant comme la *zone soudanienne* ne diffère de la *zone saharienne* que par les pluies et le climat,

(1) *Sunt tres in carne unâ.*

(2) Comme au reste on le faisait déjà dès les premiers temps de la conquête arabe, en donnant à cette unité de race le nom collectif de *Sarrasins* (ou de *Maures*). Aujourd'hui on se contente du mot *Arabes*, qui rend absolument la même idée. Nous l'employons le plus souvent dans ce sens. L'usage l'a substitué à *Sarrasins* sans doute parce que les Berbères mêmes se sont arabisés quant aux mœurs générales.

(3) Il va sans dire qu'il existe toujours des différences, même dans la région saharienne, entre le Berbère et l'Arabe (ainsi que

comme aucun obstacle naturel ne les sépare, comme elles ne forment aussi qu'un seul et unique territoire,

le Nègre, quoique la plupart du temps entièrement fondu avec les deux autres, quand il n'est pas esclave,) qui permettent de distinguer encore et de reconnaître parfaitement la race qui domine en eux. Ces différences, qui laissent subsister dans toute sa force l'unité dont nous venons de parler, consistent dans certaines manières de vivre, dans les formes ou la couleur, dans la nature des cheveux, les traits du visage, le langage, l'accent, toutes choses qui se sont maintenues avec un caractère distinct, malgré le mélange, dans les agglomérations partielles et diverses où ont prédominé le sang, les habitudes, etc., etc., ou arabes ou berbères ou nègres. Mais dans tout Berbère il y a du sang arabe et du sang nègre, dans tout Arabe il y a du sang nègre et du sang berbère, et dans presque tout Nègre il y a du sang berbère et du sang arabe. Les uns et les autres vivent également dans les mêmes États, sous les mêmes institutions générales et les mêmes souverains, seulement en des lieux séparés, avec quelques statuts locaux et quelques goûts différents. Ainsi le Berbère habite plus particulièrement la montagne ou le désert, où l'avait refoulé la conquête; il est en général plus sédentaire et plus cultivateur; il a gardé quelque chose de l'ancienne organisation municipale des Romains, dont il descend en partie: l'Arabe habite plutôt la plaine; il est plus pasteur et plus nomade: les Nègres, quand ils ne sont ni Arabes ni Berbères par la nationalité et les droits, c'est-à-dire quand ils ne sont pas fondus dans les agglomérations berbères ou arabes, sont le plus souvent esclaves; car ils ne forment guère d'agglomérations distinctes dans la région saharienne. Ajoutons que, dans le Soudan, comme il est dit plus loin, ceux qui passent pour Nègres purs, habitent de préférence les forêts, qui leur servent de refuge, quand les Nègroïdes ne les ont pas réduits en esclavage.

* On a calculé que dans tout Berbère il y a à peu près de 60 à 75 0/0 de sang berbère, de 15 à 25 0/0 de sang arabe, et de 5 à 10 0/0 de sang nègre.

1 Nous disons *presque*, parce que quelques Nègres esclaves, venant de l'extrême Sud, peuvent être pur-sang. Mais on verra combien la chose est difficile quand on aura lu ce que nous disons du Soudan.

leurs habitants doivent être également les mêmes. C'est ce qui existe. Il est évident que le sang arabe ou berbère est plus abondant dans l'une et le sang nègre dans l'autre : mais partout il y a eu fusion des trois races (1). A part quelques peuplades nègres du littoral atlantique, qui seraient pur-sang, toute la population soudanienne est plutôt, en effet, un mélange de Berbères, d'Arabes et de Nègres, qui a pris le nom de Nègroïdes chez tous les peuples où le sang berbère ou arabe domine, et qui a conservé le nom de Nègres chez les autres de beaucoup les plus nombreux. Cette supériorité de sang donne aux Nègroïdes le pouvoir et la puissance, qui n'est d'ailleurs qu'une horrible tyrannie. La religion musulmane est naturellement la religion dominante, comme étant celle des Nègroïdes. A peine si les Nègres pur-sang, ou ceux qui passent pour tels, peuvent encore adorer quelques fétiches (2).

(1) Presque tous les Nègres du Soudan sont métissés d'Arabes et de Berbères, mais le plus grand nombre a gardé tous les attributs du Nègre. Ce qui est pour nous d'un immense avantage, les sympathies des Nègres à notre égard étant beaucoup plus vives encore que la grande amitié et l'estime involontaire que nous portent les Arabes et les Berbères. Or, dans toute l'Afrique septentrionale, il y a environ cent millions d'habitants, dont plus de soixante millions ayant la nature du Nègre pur-sang ; ils faciliteront considérablement la pacification et la civilisation du pays. De tous les hommes non civilisés le Nègre est le plus civilisable qui existe.

(2) La religion musulmane n'a pas pour habitude de tolérer de rivales. Aussi le Nègre, qu'elle opprime, qu'elle condamne à toutes ses pratiques qui lui répugnent souverainement, qu'elle voue à l'esclavage, et qu'elle fait fuir ainsi dans la profondeur des forêts, appelle-t-il de tout son cœur le Français, ce seul homme qui lui ressemble par la facilité d'humeur et la gaité, dont il

Cette unité de race (1), si évidente pour celui qui est un peu familiarisé avec l'ethnographie de ces deux régions, bien établie, que devons-nous en conclure? que ces hommes doivent vivre, qu'ils doivent se réunir sous le même gouvernement. Les frères ne doivent plus être séparés des frères (2). C'est là l'argument, tout nouveau et invincible, invoqué, avec tant de raison, par les Italiens, les Allemands et les Slaves (3).

Mais quel peuple civilisé, quelle loi, quel code doit et peut courber sous la même règle tous ces hommes à demi-barbares? La loi française: d'abord parce que c'est notre droit, ensuite, ce qui est encore plus important, à cause de la similitude même de notre nature et de notre caractère avec ceux de ces peuples. Nous avons déjà parlé des sympathies que le seul Français, parmi les Européens, inspire aux Arabes et aux Nègres (4). Ces derniers sont même l'objet d'une aversion invincible de la part des autres nations, qui professent pour eux le

connaît depuis longtemps le nom libérateur, et qu'il attend impatiemment afin qu'il mette un terme à ses maux et à ses souffrances.

(1) Les langues parlées en Afrique, de l'équateur à la Méditerranée, sont un arabe et un berbère plus ou moins purs dans la région saharienne; les mêmes langues, des idiomes nègres et des mélanges du tout dans la région soudanaise.

(2) Au moins sur le même territoire.

(3) Si les Arabes, les Berbères et les Nègres de la région saharienne et du Soudan ne savent pas qu'ils sont frères et du même sang, on doit le leur apprendre.

(4) Cette sympathie entre le Français et le Nègre devrait, dans un but moral et tout moderne, nous donner l'Afrique transéquatoriale elle-même. En tout cas, l'influence française venant du côté nord de l'équateur étendra toujours vers le Sud ses effets bienfaisants et destructifs de préjugés.

plus souverain mépris. Ils leur causent de la répugnance (1). Il est bien clair alors que nous sommes le peuple même, en dehors de nos droits et de notre position, qui doit accomplir ce grand œuvre. Puisque le temps est venu de ne plus laisser dans la barbarie ces hommes qui sont nos semblables, puisque la civilisation et la morale font un devoir à l'humanité d'aller les porter chez ces peuples pour les éclairer de leur divine lumière, elle doit employer à cette mission suprême les hommes mêmes dont la présence ne sera pas un outrage pour les pauvres Nègres et un dégoût pour les Arabes. En nous soumettant à la morale, nous ne devons pas violer ses préceptes, ni nous mettre dans une position telle que nous ne puissions pas faire autrement. Nous devons traiter tous les hommes en frères, mais surtout ceux que nous venons civiliser : nous devons être pour eux des amis bienfaisants et non des maîtres superbes. Et puisqu'il est avéré que les autres Européens ne peuvent pas sympathiser avec les Arabes et les Nègres, il est clair que les Français, en dehors même de leurs droits acquis, doivent l'emporter dans ce grand concours de progrès, de fraternité universelle et de propagande civilisatrice. Il est même très heureux pour l'humanité et la dignité de notre nature, qu'il existe un peuple civilisé qui

(1) Si, grâce à des causes que nous ne rappellerons pas, il a pu entrer quelques préjugés dans nos autres colonies, ce sont encore celles où ils ont le moins d'empire et ce n'est rien à côté de celles des autres Européens : mais, en Algérie, il n'y a pas plus de préjugés qu'en France. Là tout le monde est frère, et la couleur n'est d'aucun effet ; là tout le monde est égal par l'absence de préjugés. C'est la première fois qu'un si beau phénomène honore la civilisation. Avec les Français, il se propagera à travers toute l'Afrique.

fraternise si facilement avec les Arabes, les Berbères et les Nègres. Aussi ce serait un crime de chercher à faire accomplir par d'autres une œuvre humanitaire, qui doit être presque au profit exclusif de ceux qu'on vient soulager, et qui tournerait nécessairement au tourment et à la honte des Africains, si d'autres que les Français s'en occupaient. Les préjugés ont assez répandu sur la terre leurs infâmes effets, ils désolent encore beaucoup trop de contrées, ils rabaissent trop et celui qui méprise et celui qui est méprisé, pour leur livrer l'empire le plus propice à leur éclosion, et où le mal qu'ils feraient serait incalculable (1). Ils retarderaient de plusieurs

(1) On ne se figure pas assez les maux innombrables, les tortures affreuses, les souffrances, les douleurs inouïes que causent les préjugés, sans compter les abus de toute sorte qu'ils entraînent après eux. Cette horreur même, si féconde en tourments, que vous inspire celui qui méprise votre sang, votre couleur, votre race, ne prouverait-elle pas que tous les hommes sont égaux ? si la philosophie ne démontrait d'une manière invincible que l'égalité entre eux est une conséquence nécessaire et forcée de leur *similitude physique et morale*. Il ne faut pas s'arrêter à la couleur et aux cheveux, quand on est bâti de la même manière, quand on a les mêmes aspirations, les mêmes besoins, le même amour-propre, la même susceptibilité, les mêmes sentiments, en un mot, les mêmes facultés physiques et morales.

Mais montrons un peu que cette *similitude physique et morale* est le principe même et l'origine de notre société ou contrat social : on l'homme, nul, seul et par lui-même, s'associe à son semblable pour lutter contre la nature 1. Et comme, pour former cette association qui le rend capable de cette lutte, chaque homme a autant besoin de son semblable que son semblable de lui, leur droit de conquérir la nature en sort absolument égal 2.

1 Lutter contre la nature, c'est vivre, c'est la soumettre à nos lois : la vie est une lutte perpétuelle, défensive ou offensive, contre tout ce qui nous entoure.

2 Alors même qu'il n'ent pas existé d'égalité, autre que la nécessité de l'association, à l'état de nature, où le droit du plus fort est la règle. Car le contrat

siècles ce qui, sans eux, serait accompli avant un siècle, peut-être dans un demi-siècle. Répétons-le : il est

Libre ensuite à chaque associé d'en user plus ou moins avantageusement, d'en tirer plus ou moins de profit : ce qui constitue le droit de propriété ; mais le droit de conquérir ou d'acquérir est absolument le même, et une société parfaite doit veiller, avant tout, à ce qu'il ne subisse jamais aucune altération.

social, la formation de la société a été le premier acte à la fois moral, juridique et intellectuel de l'homme. C'est elle qui a substitué une nouvelle règle au droit du plus fort. Le droit positif ¹ a, en effet, trouvé, dans cette association, sa cause contingente, comme il a sa cause éternelle dans le droit naturel et dans la morale, qui sont comme la substance même de l'âme de l'homme, et qui apparaissent avec le développement de son esprit. L'effet réagissant sur la cause, la formation et le perfectionnement du droit positif ont précipité notre développement intellectuel et moral, qui est la lumière en même temps que la cause première et efficiente du dit droit.

Il serait curieux de rechercher comment ce phénomène de leur association a pu se produire parmi les hommes. Sans doute que, rapprochés par les sympathies naturelles qui naissent de la *similitude*, ils ont formé des groupes, se sont ainsi perfectionnés peu à peu, et ont fini par passer insensiblement d'une société purement physique et matérielle à une société plus morale et perfectible. (Nous ne parlons, bien entendu, que des causes secondes.)

Ce qui précède fera comprendre ce qui suit. En émettant ce principe, qu'entre les peuples « *la force prime le droit*, » M. de Bismarck proclamait qu'il n'y a point de morale et de droit de nation à nation, comme il en existe d'homme à homme. Il séparait nettement *l'homme-société* ou *individuel* de *l'homme-nation* ou *collectif*. Ainsi, d'après lui, tandis que l'homme-société est arrivé à une culture morale si perfectionnée, l'homme-nation serait encore comme à l'état de nature. Il n'a même pas l'air de penser qu'il en puisse jamais sortir. — C'est une affirmation gratuite. Le droit international n'est, en effet, que le droit ordinaire, ou entre les hommes, porté entre les nations. Si le premier existe, le second existe donc forcément aussi. Le tout est de vouloir l'appliquer ². C'est ce que n'a pas fait M. de Bismarck. Mais la voix des peuples a protesté contre ses paroles, et la civilisation entraînera dans sa marche rapide la ruine totale de ce principe qui est aussi faux qu'il lui fait injure. La division de la terre en quelques grands gouvernements aura, comme nous l'avons déjà avancé, ces bienfaisants effets. Elle permettra d'appliquer et de faire respecter le droit international. Ce qui sera, pour ainsi dire, la première assise de la République universelle.

¹ Le droit positif est celui que les hommes conviennent d'appliquer et de sanctionner, par opposition au droit naturel ou abstrait qui existe naturellement en eux et indépendamment de leur volonté.

² Les peuples, se moralisant peu à peu, arriveront fatalement à cette application.

heureux qu'il existe un peuple civilisé assez souple de nature, de caractère et d'humeur, pour sympathi-

Ainsi l'égalité est la règle même de l'association des hommes ou de la société; et notre égalité politique vient par conséquent de ce besoin mutuel que nous avons également et au même degré les uns des autres, et non de notre prétendue égalité naturelle. Car, civilisés ou à l'état de nature, les hommes sont inégaux. Ils n'ont jamais la même santé, la même force, la même activité, la même intelligence, etc., etc., etc. Mais s'ils sont inégaux sous tous les autres rapports, ils sont profondément égaux sous le plus intéressant de tous: dans ce besoin égal les uns des autres qu'ils ont devant la nature.

L'homme est nul, en effet, en dehors de la société. Elle seule lui permet d'acquiescer les choses nécessaires, de développer son bien-être et ses facultés, et d'atteindre ainsi le plus possible au bonheur qui est la fin même de son être. Donc tous ont un égal besoin de la société.

Supposez deux hommes, seuls sur la terre, l'un d'un rare génie, l'autre un imbécile: pour lutter contre la nature, l'imbécile sera aussi nécessaire et indispensable à l'homme de génie que celui-ci à celui-là.

Ils entreront donc avec des droits égaux dans leur association ou société. Et comme c'est leur similitude qui fera qu'ils s'associeront, la société des hommes, comme leur égalité sociale et politique, vient au fond de leur similitude ¹. Cette vérité est un axiome; elle n'a pas besoin de démonstration: la similitude est tout entre nous. Qu'importe, en effet, quelques différences de couleur, de cheveux, de lèvres, quelque inégalité d'intelligence, de force, d'activité, puisque nous sommes si semblables que nous avons un égal besoin les uns des autres? Cette similitude ne nous condamne-t-elle pas à la plus ferme et à la plus inviolable des égalités? Quand un homme se croit plus qu'un autre, c'est plus que la pelle qui se moque du fourgon. Mépriser son semblable à cause de sa condition, de sa couleur ou de sa race, c'est au fait se mépriser soi-même: la similitude créant, pour ainsi dire, l'iden-

¹ Si la nature ne nous fait pas égaux, elle nous fait semblables: ce qui est bien mieux encore, la similitude étant beaucoup plus que l'égalité.

ser, pour fraterniser, aussi facilement que nous le faisons, avec les Arabes, les Berbères et les Nègres. Les Français, ici si nécessaires et si indispensables, ayant déjà légitimement entre leurs mains, par la suite des événements et le hasard des choses humaines, cet

tification et la confusion des êtres semblables, qui sont bien tous les mêmes, comme ils forment tous la même espèce.

Les hommes sont donc trop semblables les uns aux autres pour que quelques-uns de nous puissent mépriser les autres. Quelle absurdité, grand Dieu ! puisque notre similitude est si grande (ne cessons pas de le répéter,) qu'elle nous condamne tous, les premiers et les derniers, les inférieurs et les supérieurs, les hommes de toute couleur, de toute race et de toute condition, à la même société ou à la même nécessité de la société, comme d'ailleurs aux mêmes besoins et aux mêmes aspirations.

Par tout ce que nous venons de dire, l'esclavage, les privilèges et les préjugés sont donc des crimes, des crimes contre notre nature, des crimes contre la raison, des crimes contre la justice. Ils sont la violation même de l'égalité et des droits que nous donne le contrat social : contrat qui nous fait tout ce que nous sommes et tout ce que nous pouvons être, contrat pour la formation et le maintien duquel tous les hommes ont exactement la même importance. En conséquence, l'esclavage, les privilèges et les préjugés reposent sur des idées fausses et stupides, sur l'ignorance ou le mépris du principe même de la société. et sur la non-conception de la *nature similaire* et égale de tous les hommes en ce qu'elle a d'essentiel, de social et de sociable.

N'ayons donc pas de préjugés, puisque, pour en avoir, il faut être bête, ignorant et injuste, et au fond, se mépriser soi-même.

(*) Il est évident que ces vérités, qu'on a toujours senties, n'ont pas toujours été comprises et encore moins appliquées. Leur heure n'avait pas encore sonné. Les premiers âges de l'humanité ont été son enfance. C'est avec les progrès de la civilisation que la société peut revenir sur elle-même pour s'épurer comme à sa source et à ses principes. Mais, que de temps encore ? avant que l'épuration soit complète.

empire des Arabes, des Berbères et des Nègres, ne serait-ce pas être plus barbare que les barbares mêmes qu'on veut civiliser, que d'arracher cet empire à leurs maîtres et instituteurs naturels, pour le remettre entre des mains qui ne pourront pas se refuser d'être hostiles, ennemies et cruelles? Non! l'humanité ne peut pas commettre un tel crime. Au reste, elle est assez heureuse pour que la possibilité même de ce crime ne soit pas possible (1).

UNE CONSIDÉRATION MORALE TOUTE MODERNE ET DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE

Pour ceux qui peuvent s'élever à la haute contemplation des préceptes sublimes de la morale, pour ceux qui ont foi en la perfectibilité humaine et en l'avenir de l'humanité, cette dernière considération sera la plus importante de toutes celles que nous avons émises jusqu'ici.

La France est déjà dans le Nord de l'Afrique. A défaut de ses droits les plus légitimes, de ses intérêts les plus grands et les plus chers, son honneur même lui ferait un devoir impérieux de ne pas abandonner cette position. Elle y est et il faut qu'elle y reste. Depuis et durant cinquante ans, elle a dompté la partie la plus forte et la plus puissante de la race qui couvre ce continent de l'équateur à la Méditerranée; elle a mené les Algériens à cette civilisation moderne, qui, les gagnant bientôt, se répandra comme un éclair à travers toute l'Afrique; elle

(1) Nous allons le voir un peu plus loin.

est sur le point de fondre ensemble les quatre races (1) encore distinctes ou déjà mêlées de ses nouveaux domaines; elle est au moment de rapprocher, par un immense réseau ferré et par des travaux de canalisation, toutes les parties les plus éloignées de ce vaste territoire, afin de l'unifier administrativement, de le fondre en un seul tout indivisible pour le plus grand bien et le plus grand bonheur des hommes qui l'habitent : il faut laisser à la France la possession paisible et tranquille au moins de toute la partie septentrionale du continent africain. Ainsi le veut, sans parler de l'équité et de la justice, l'avenir de l'humanité, qui aspire à la République universelle. Ainsi le veulent les intérêts de la paix, pour le triomphe et pour le maintien de laquelle tout homme civilisé et vraiment intelligent doit faire tout ce qu'il peut, et même au besoin sacrifier sa vie. La République universelle, nous l'avons dit, et la chose est trop claire pour devoir être démontrée, ne sera possible que par la division de la terre en quelques grands gouvernements, qui se donneront à eux-mêmes une tête commune ou une et universelle, par le système fédéral et autonome, c'est-à-dire en se réunissant tous en un faisceau comme le font déjà si admirablement les États-Unis. Dans ce but nous devons favoriser de toutes nos forces la formation des grands États, la réunion ou agglomération de nombreux États en grandes Républiques fédérales et autonomiques. Ces grands gouvernements, ne cessons pas de le répéter, sont indispensables à cette

(1) Français, Arabes, Berbères et Nègres. Nous comprenons parmi les Français tous les Européens : d'abord parce qu'ils sont les moins nombreux, ensuite parce qu'ils deviennent Français en bien peu de temps : les hommes à la première génération au plus tard et les femmes de suite à moins qu'elles ne soient vieilles.

transformation nouvelle, à cette confédération universelle, à cette unification de la surface terrestre. Et d'ailleurs ils s'imposent aujourd'hui. Leur formation est devenue inévitable. Aucun obstacle ne pourra l'empêcher. Ils sont entrés dans les besoins les plus intimes de l'humanité : on pourra troubler leur enfantement, entraver leur développement, mais on ne l'arrêtera pas. Une grande République de cette nature est en train de prendre naissance dans l'Afrique septentrionale : vouloir la contrarier, vouloir la gêner dans sa marche serait un crime et un crime inutile. Tout (nous l'avons assez démontré), tout veut qu'elle soit française : laissons donc s'accomplir, sans leur opposer de vains efforts, les décrets tout puissants et irrévocables du destin. Si d'autres nations européennes venaient s'établir dans le Nord de l'Afrique à côté de la France, cela ferait naître inévitablement des rivalités intestines, qui troubleraient bientôt la paix, et qui retarderaient de bien longtemps la formation de l'État unique qui doit en occuper au moins toute la partie ciséquatoriale. On verrait de nouveau ces dissensions perpétuelles qui ont agité et qui agitent encore si souvent la vieille Europe. On verrait de nouveau ces discordes, ces haines, ces antipathies qui ne doivent leur existence, comme leur principe et leur origine, qu'à la division des hommes, qu'à leur séparation même en plusieurs gouvernements (1). Il est

(1) La séparation est une cause naturelle d'inimitié et de guerre, comme la réunion est une cause naturelle d'amitié et de paix. Il suffit aux hommes d'être séparés pour être ennemis, comme il leur suffit d'être réunis pour être amis.

Le mot division ne signifie-t-il pas figurément désunion, discordes ?

Or, pour éviter les divisions et les séparations, un seul peuple

done de la plus profonde nécessité d'empêcher ces tristes choses, de prévenir ces guerres si douloureuses au cœur de la grande famille humaine, et pour cela il faut en prévenir les causes. Il faut les écarter à tout prix. Tout homme, quel qu'il soit, a un intérêt majeur, un devoir sacré à agir ainsi.

Au reste, cela ne frappe pas d'ostracisme les autres nations. Tous les Européens, tous les hommes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, pourront venir s'établir au milieu de nous, comme ils le font déjà et avec tant d'empressement pour l'Algérie. Ils y trouveront tous nos droits, et un accueil plein d'affabilité, et une hospitalité qu'aucun peuple ne sait donner avec plus de grâce, d'esprit et de générosité que le peuple français. Déjà les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Grecs, les Suisses, les Allemands, les Belges, les Autrichiens, les Anglais, et même les Hollandais, les Norvégiens, les Slaves ne se fondent-ils pas en Algérie dans une magnifique et superbe unité française? Il n'y aura qu'à continuer la même chose sur un plus vaste espace.

Ce nouvel État, ainsi fondé dans un but de paix et de République universelle, selon le progrès des temps et des choses, sera une gloire pour l'humanité et le plus bel hommage qu'elle aura rendu à son intelligence perfectible et à la civilisation. Des monstres seuls, des êtres dignes de haine et de malédiction, pourraient vouloir empêcher l'accomplissement d'une œuvre aussi utile, aussi grandiose et aussi sublime.

(européen) doit occuper au moins toute l'Afrique septentrionale. Ce peuple ne peut être que le peuple français : la démonstration que nous en avons donnée est péremptoire.

Mais ce bel édifice a ses fondations déjà jetées, et si bien affermies dans le sol qu'elles sont inébranlables ; ses proportions, son économie et son harmonie générales ont été si bien agencées, si bien coordonnées ensemble, qu'il défie tous les disciples de l'égoïsme, ainsi que tous les ennemis des progrès et de la marche toujours en avant de l'humanité, qui voudraient le renverser ou le gêner dans son majestueux achèvement. Il s'élèvera, il grandira, il se développera : comme ces fleuves tout puissants, auxquels les digues ne font que donner de nouvelles forces pour les renverser elles-mêmes, en amoncelant un instant leurs ondes impatientes : ainsi écrasera-t-il sous sa rapide croissance tout ce qui s'opposera à sa marche et à son mouvement.

C'est plein de ces hautes et transcendantes considérations, délices que procurent à une âme vraiment moderne les merveilles déjà accomplies et l'avenir resplendissant de l'humanité, c'est dans cette élévation d'âme et de cœur, de sentiments généreux et presque divins, que nous allons proclamer, dans toute leur vérité, dans tout leur caractère inaliénable et imprescriptible (1), les

(1) Le refus du gouvernement français d'adhérer à notre pétition, le refus même de nos nationaux d'impliquer en rien la renonciation à nos droits. Ces droits appartenant à la race française, étant pour elle une question de vie ou de mort, plusieurs générations de tous les Français auront nécessairement encore le droit souverain de se prononcer à leur sujet. Personne ne peut leur enlever ce droit. Elles conserveront toujours, quoi qu'on puisse faire, le droit de revendication.

Au reste, aujourd'hui nous pouvons tout espérer. La France n'est plus gouvernée par la noblesse ou la vieille bourgeoisie. Non ! une bourgeoisie nouvelle, une jeune bourgeoisie est formée, pleine de désintéressement, de dévouement, de patrio-

inviolables droits de la race française sur le continent africain : droits que lui ont mérités les services inappréciables qu'elle a rendus à la civilisation, droits que sa nature même lui accorde pour achever sa mission civilisatrice(1), et que la marche des choses lui a livrés, dans leurs évolutions successives, avec cette force secrète et ce je ne sais quoi qui ne connaît point d'obstacle.

Donc, peuples, et vous, Français, soyez attentifs, écoutez : c'est pour vous tous que nous avons parlé, c'est pour vous tous que nous parlons et que nous allons parler ; nous sommes ici la grande voix du destin, et souvenez-vous que ses décrets sont irrévocables ; c'est pour vous et en son nom que nous allons proclamer, en vue de la gloire de la civilisation et du plus grand bon-

tisme, d'esprit de sacrifice et même d'une prudente hardiesse. Sage et modérée, constamment renouvelée par les recrues qui lui arrivent d'en bas, elle n'est point différente du peuple avec lequel elle se confond ; mais elle n'en est que la tête, aussi nécessaire et inévitable que le chef sur un corps vivant. C'est, pour parler plus clairement, une bourgeoisie démocratique, une bourgeoisie qui n'est plus une bourgeoisie, une bourgeoisie qui est au reste de la nation ce que les membres sont à la personne entière ou la parole à la pensée.

Aussi notre République ne laisse-t-elle plus rien à désirer dans sa règle. C'est pourquoi elle arrivera peu à peu à tous les perfectionnements dont l'imperfection humaine est capable. Elle vivra toujours et elle progressera vers son idéal, parce qu'elle n'est plus dans le doute de ce qu'elle est, qu'elle n'est ni socialiste ni communiste, mais démocratique et sociale, c'est-à-dire qu'elle ne veut pas les choses impossibles, qu'elle est ce qu'elle doit être, comme elle doit être et parce qu'elle doit être, s'élevant ainsi dans sa définition et dans sa forme jusqu'à l'image de Dieu même, qui, tirant sa cause de son propre principe, « est Celui qui est » ou est parce qu'il doit être.

(1) Voir la note (1) de la page 46 et la note (2) de la page 47.

heur de l'humanité, dans le souci même de son avenir, de ses aspirations les plus généreuses et les plus humanitaires, la formule solennelle et sacrée qui consacre à jamais les droits de la race française à l'éternité de ce monde et à la possession définitive de son nouveau continent :

AUCUN AUTRE PEUPLE NE POURRA S'ÉTABLIR OU S'ÉTENDRE
DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE DEPUIS LE CANAL DE
SUEZ, LA MER ROUGE ET LA MER DES INDES JUSQU'À
L'ATLANTIQUE, ET DEPUIS L'ÉQUATEUR JUSQU'À LA
MÉDITERRANÉE (1).

C'est la loi Monroë d'Afrique : elle nous transforme, elle nous assimile aux États-Unis, auxquels nous

(1) Il va sans dire que la grande île de Madagascar, qui nous a été reconnue par les traités, fait partie intégrante de ce territoire et participe de toute son inviolabilité.

• Voilà notre première proposition, voilà tout ce que nous pouvons défendre par nous-mêmes, voilà ce qu'aucune force de ce monde ne pourra nous ravir. Nous avons une avance de cinquante ans sur les autres, en admettant qu'ils tentent à nous disputer nos domaines ; nous avons les sympathies des Arabes, des Berbères et des Nègres ; nous avons un grand peuple qui se forme en Algérie, race vigoureuse et forte, faite pour l'indépendance et la liberté ; nous connaissons les mœurs de ces peuples, leurs besoins, leurs vices ; nous avons tout ce qu'il faut pour y porter remède et les fondre avec nous ; nous aurons leur concours : il est donc matériellement impossible de nous enlever l'Afrique septentrionale. Elle est française et elle le sera éternellement.

Mais comme, d'un côté, la race nègre ne finit pas à l'équateur, et que par notre caractère et notre nature nous sommes les seuls Européens propres à les civiliser et à les élever à toute la gran-

voulons ressembler en tout et pour tout, avec lesquels nous voulons courir dans les voies du progrès et de la liberté, avec lesquels nous voulons nous confondre par les idées, l'esprit et les aspirations comme par le mode de gouvernement, par ce qui est intérieur comme par ce qui est extérieur. Nous formons ainsi, dès aujourd'hui, *la grande République française-arabe des États-Unis d'Europe et d'Afrique* (1). Nous sommes, de cœur et d'âme, de forme et de corps, la sœur de l'idéale République des États-Unis d'Amérique. Cette similitude nous méritera encore davantage toute son affection et toute sa sollicitude. Nous grandirons à l'ombre de sa recon-

deur et à toute la dignité humaines; comme, d'un autre côté, nous ne pouvons pas mettre de bornes à la gratitude d'un peuple aussi sublime que celui des États-Unis, que ce serait même une impertinence, que ce serait manquer de convenance et de délicatesse, notre seconde proposition se formule ainsi :

LA FRANCE PREND POSSESSION DE TOUT CE QUI EN AFRIQUE N'EST PAS OCCUPÉ PAR LES EUROPÉENS.

Libre à la glorieuse Amérique, sans le secours de laquelle nous ne pourrions faire valoir cette seconde proposition, de choisir entre les deux, de confirmer l'une ou de confirmer l'autre. Mais il n'est permis à personne de limiter la reconnaissance des États-Unis ou de dire jusqu'où elle peut aller. Sa volonté ici sera la loi.

Ajoutons d'ailleurs que la possession *actuelle* de l'Afrique transéquatoriale n'est pas pour nous de la plus grande importance. Quoi qu'on fasse, elle nous reviendra infailliblement un jour et sans trop tarder : ainsi le veulent les sympathies des Nègres pour les Français.

(1) Quand même elle resterait limitée à l'équateur, un jour sans doute, comme nous l'avons déjà dit, la sympathie des races la fera déborder au-delà, et l'Afrique entière ne sera plus qu'un continent français.

naissance, comme elle a vaincu, dans son enfance, sous l'éclat de nos épées.

Mais nous avons, par nous-mêmes, une vitalité toute-puissante, qui nous assure le développement le plus infaillible, le plus rapide et le plus complet. Nous n'avons besoin ni de politique, ni de ruse, ni d'habileté (toutes choses qui ne nous manqueraient pas au besoin), pour étayer notre empire et l'empêcher de sombrer. La force des choses nous soutiendra d'elle-même, elle nous affermira d'elle-même, elle défiera d'elle-même tout ce qu'on pourra nous opposer. Nous n'avons qu'à prévenir le genre humain que, pour sa plus grande gloire et pour la réalisation de ses plus brillantes destinées, la grande République française-arabe des États-Unis d'Europe et d'Afrique est fondée; qu'en conséquence son territoire est inviolable et que quiconque le violera recevra tôt ou tard le châtement de ce crime (1).

(1) Nous ne parlerons pas de l'acclimatation et de la reproduction de la race française en Afrique. Le problème est déjà résolu par l'Algérie 1.

En vain objectera-t-on que la France se dépeuplera si l'émigration se produit chez elle; que notre race n'est pas prolifique, et

1 Le Français s'y porte à merveille et y peuple beaucoup plus qu'en France. La même somme de débauches, qui tuait un de nos nationaux dans la métropole, le laisse vivre en parfaite santé sous le ciel africain. Les trois provinces sont délimitivement assainies. Elles sont en pleine prospérité. On admire de plus en plus l'abondance du Constantinois, la magnificence de l'Algérie, le mouvement commercial de l'Oranais. Les bêtes nuisibles disparaissent comme à vue d'œil. La nature s'est adoucie sous tous les rapports: le climat est devenu moins rude et plus humide. Des centres, des cités magnifiques dressent partout leurs riantes maisons. Leurs habitants joignent le sérieux de l'Américain à la gaité piquante du Français. Les cas de fièvre sont devenus si rares et si anodins qu'il n'en faut plus parler. En un mot, à part quelques grandes villes de la métropole où le bonheur s'achète au poids de l'or, la vie est plus libre, plus large, plus agréable en Algérie qu'en France.

Voyons toutefois, ne serait-ce que pour marquer que notre République sera prévoyante et qu'elle aura toutes

que le Français ne pourra pas vivre au Soudan. Ce sont là de tristes et impertinents discours. Ceux qui parlent ainsi ont oublié qu'on ne doit ouvrir la bouche que pour exprimer la vérité.

Et d'abord la France ne se dépeuplera pas : elle augmentera peut-être le nombre de ses habitants par le contre-coup de l'émigration, mais assurément elle ne se dépeuplera pas. On invoque que sa population reste stationnaire, pour prouver qu'elle se dépeuplerait si de ses enfants venaient à émigrer. Mais si sa population reste stationnaire, comme le dit quelque part un grand écrivain de ce siècle, c'est parce que la France a atteint son « *contingent* » ; ce n'est pas par l'effet d'autres causes, comme on a l'air de l'insinuer avec naïveté ou perfidie : c'est parce qu'elle ne peut guère nourrir plus d'hommes sans les exposer à de grandes misères. Mais ajoutons que c'est aussi et surtout à cause du défaut même d'émigration. Plus une nation compte d'émigrants, plus elle voit grandir le nombre de ses habitants. L'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne le témoignent assez. Qu'on ne s'en étonne pas. L'émigration fournit un débouché à l'excédant de population : elle permet ainsi aux familles de ne pas trop craindre le grand nombre de leurs enfants. Elle établit un courant d'allées et de venues continuel, qui augmente le mouvement des affaires ainsi que la fortune publique. Elle jette dans l'esprit du peuple de l'ardeur et de la hardiesse, le besoin de s'étendre et de croître. Elle excite une activité féconde qui rejaillit sur tout. Et, ainsi, au lieu de tarir sans cesse, elle la rend plus abondante. Les Français qui émigreront seront donc bien vite remplacés. Cette heureuse impulsion achèvera même de réveiller la nation de l'espace d'assoupissement qui la tenait déjà depuis si longtemps. Elle finira de secouer cette torpeur qui menaçait de devenir léthargique. L'esprit d'aventure dont notre race a donné tant de *marques* dans les temps passés, au moyen âge et dans les trois derniers siècles, lui reviendra avec une nouvelle force. Ce réveil salutaire augmentera son action en toutes choses, et par conséquent sa vitalité et sa fécondité. Et pour épancher son sein dans celui de ses colonies, la France n'aura pas à craindre de se dépeupler. Au contraire, en agissant de la sorte, elle augmentera

les qualités nécessaires à assurer son existence, le plus grand effort que pourraient faire nos ennemis

les ressources de ceux de ses habitants qui ne la quitteront pas : elle leur permettra ainsi de ne plus mettre de bornes à leur fécondité.

Car il est assez hardi de croire qu'il existe des races plus prolifiques que d'autres. Il est plus simple de penser que tout dépend de l'abondance des vivres, de la salubrité du climat, et surtout de la bonne volonté de faire des enfants. Cette bonne volonté nous reviendra dès que nous saurons où les envoyer. Mais admettons, avec le plus grand nombre, qu'il y a des races plus prolifiques que d'autres : il est assez curieux de voir accuser de stérilité la race même la plus féconde du globe. Les Français du Canada ne le cèdent en rien comme fécondité à aucun peuple de la terre. Ils sont au premier rang et possèdent une grande puissance d'assimilation. Les Acadiens-Français sont même les plus prolifiques des hommes : ils surpassent les Chinois. Malgré deux massacres en règle, exécutés froidement par les Anglais 1, dans le seul but de détruire ce peuple innocent à cause de la manière prodigieuse même dont il se multipliait, il a repris avec une telle vigueur qu'il couvre déjà de ses colonies innombrables tout le golfe du Saint-Laurent. La même fécondité de la race française commence à se montrer en Afrique. Les naissances y croissent de jour en jour. Les enfants sont robustes et vivaces, délurés, alertes, intelligents, et bientôt la Nouvelle-Alléghanye 2 ne le cédera en rien sous ce rapport à ses sœurs françaises du Canada et de l'Acadie 3.

Tout le Tell ou Sahara maritime, toute la zone méditerranéenne est donc un climat délicieux pour les Français. Il en est de même

1 C'est un des crimes les plus grands et les plus horribles de l'oligarchie anglaise. C'est un de ces forfaits qui n'ont point de nom.

2 C'est du pays entre les Alleghanys et la mer, ou mieux de l'Alléghanye, qu'est parti le mouvement d'émancipation et de civilisation qui a gagné toute la République des États-Unis. Ce nom convient donc merveilleusement à l'Algérie, car c'est d'elle que partira et que part déjà le mouvement civilisateur qui embrasera bientôt toute l'Afrique.

3 Cette fécondité des Nouveaux-Alléghanyens assure le peuplement de l'Afrique par les Français, alors même qu'elle ne recevrait plus d'immigrants de la métropole.

pour lui arracher la vie. Attaquer la France, la vainere, et puis se faire céder l'Algérie et l'Afrique. Non! nous

du Sahara qui est du reste un des climats les plus sains et les plus fortifiants de la terre. Mais le Soudan? le Français ne pourra pas vivre au Soudan. C'est une erreur. Le Français y vivra parfaitement, car tout le Soudan intérieur est loin d'être malsain. Cependant nos nationaux devront, autant que possible, y rechercher le sommet des collines pour avoir un air plus frais. La proximité du Sahara, de l'Algérie et de la France, leur permettra d'ailleurs d'aller *se refaire* toutes les fois qu'ils en auront besoin. Les monts de Kong et d'Abyssinie leur offriront aussi, sur une immense étendue, tous les climats, toutes les beautés les plus ravissantes de la nature, des vallées de Tempé inoustrables, de délicieux séjours, d'admirables retraites, des sites merveilleux, le ciel le plus élément, le plus doux et le plus pur ¹. Le Soudan lui-même devient moins chaud à mesure qu'on se rapproche de l'équateur, car on sait qu'il va toujours se relevant légèrement jusqu'au grand plateau.

On voit que les Français pourront parfaitement vivre au Soudan. Mais quand ceux de la métropole ne le pourraient pas, ceux du Tell ou Sahara maritime auraient bien vite peuplé cette immense et richissime contrée. Le Français-Algérien vivra aussi bien au Soudan qu'il vit dans le Tell et dans le Sahara. Il est déjà tout acclimaté. La chaleur est pour lui une petite affaire, et les incroyables richesses de la région tropicale l'entraîneront inévitablement au delà du Sahara et vers le centre fortuné de son noir continent ². Ainsi donc, s'ils ne peuvent pas vivre dans le Soudan, les métropolitains pencheront la zone méditerranéenne: de là partiront ensuite les nouveaux pionniers qui iront porter dans tout le reste de l'Afrique la civilisation, la gloire, le nom et le sang français ³.

* Depuis quelques années, un grand mouvement d'émigration

¹ L'Abyssinie est aussi belle, si ce n'est beaucoup plus belle que la Suisse. Les flancs des monts de Kong seraient des chefs-d'œuvre de la création.

² Combien n'attendent pas déjà avec impatience la construction du Transsaharien?

³ « *Éloge de la chaleur*. » Voir pag. 35, 36, 37 et l'opuscule entier. (Nice, 1877.)

ne nous séparerons jamais de notre si douce, si tendre et si chère Mère la France ; le Français ne se sépare pas

vers l'Afrique tend à se produire en France. Il va croissant de jour en jour. Il a commencé par le Midi et gagne insensiblement le Nord. Ce mouvement ne s'arrêtera pas, mais il se développera de plus en plus. (Ce sont nos malheurs,) ce sont les richesses de l'Afrique qui ont fini par toucher nos nationaux, qui commencent enfin à secouer leur torpeur. C'est cet instinct séculaire, dont nous avons parlé si souvent, qui continue à les pousser vers *la terre promise*. Ils arrivent de toutes parts pour habiter l'Afrique : de la France, des colonies, des deux Amériques, de tous les pays de la terre. Les mots d'Algérie et d'Afrique ont un sens mystérieux, caché, un je ne sais quoi de doux et d'intime, de national et de patriotique, d'électrique et de divin, qui, lorsqu'il l'entend ou le lit, émeut tout Français jusqu'au fond de l'âme, en quelque endroit du monde qu'il se trouve ; qui retentit jusqu'au fond de son cœur avec une délicieuse sonorité ; qui le charme, qui le captive. C'est comme le nom d'une mère qu'on ne connaîtrait pas encore : c'est celui de la patrie. Tout Français voudrait voir cette Afrique. Ceux-mêmes qui ont encore peur (car les Arabes, les lions, les fièvres et les bureaux : que de chimères effrayantes pour l'imagination !) ceux-mêmes qui ont encore peur, disons-nous, se promettent bien d'y aller un jour, « *quand on aura moins à craindre.* » Mais combien ne souhaitent pas déjà de pouvoir y porter leurs pénates ?

* Quand on arrive d'Afrique en France, tout le monde vous entoure : il faut à toute force parler du beau pays qu'on habite ou qu'on vient de visiter. Les questions se succèdent, se croisent, se heurtent : il faut attendre quelques minutes, il faut laisser passer l'orage pour pouvoir commencer. Cet empressement même témoigne des dispositions de nos compatriotes en faveur de leur nouveau continent.

Cependant vous parlez : ou vous faites l'éloge ou vous critiquez.

Si vous称赞 l'Afrique, on vous écoute d'abord avec un profond recueillement, qui est un signe non équivoque de contentement ; et puis, malgré cela, chacun de dire : « Mais je crains la

du Français ; et notre situation, nos intérêts, les règles nouvelles de la politique et les aspirations de l'humanité

chaleur, mais les insurrections, mais les lions, mais la mer, mais les sauterelles, mais le siroco, mais les bureaux arabes ! Ah ! ne nous parlez pas de votre Afrique. Vive la France ! » En un mot, une critique générale s'élève de toutes les bouches et prouve combien tous voudraient visiter ou habiter l'Algérie. Car ce n'est pas cette critique franche et sincère qu'excite la conviction jointe à la haine ou au dégoût : non, c'est une critique toute particulière : c'est la critique de ceux qui, voulant être convaincus de quelque chose qui leur plaît, soulèvent à dessein quelques objections, affectent de ne pas croire, pour mieux se pénétrer de leur sentiment, pour le changer en vérité et renverser ainsi les derniers obstacles qui s'opposent encore à leur certitude. Aussi, après avoir fait mine de vous contredire, chacun s'empresse de se rallier à vos idées, et combat même avec feu les récalcitrants et les têtus qui ne veulent pas revenir de leur première assertion.

On vous dites du mal de l'Afrique. Mais alors on ne vous donne pas le temps de parler. Tout le monde éclate contre vous. « C'est toujours la même chose, vous dira-t-on : les Français ne veulent pas sortir de leur trou ; ils se croient perdus dès qu'ils s'éloignent de leur clocher. Eh bien ! j'irai, moi, dans ce pays, et je m'y trouverai très-bien. Je connais beaucoup de monde qui y ont été et qui y sont, et qui ne disent pas comme vous, et qui, ma foi, ne le quitteraient pas pour tout l'or du monde. » On vous accable ; on échange des regards et des sourires ; on ricane ; et vous êtes obligé souvent de revenir sur vos premières appréciations.

Que prouve ce double phénomène psychologique ? si ce n'est l'engouement définitif de nos nationaux pour le continent africain.

Enfin, dans le Midi, beaucoup de jeunes filles ne se marient plus sans faire promettre à leurs futurs qu'ils iront voir ou habiter l'Algérie après leur mariage.

N'oublions pas que l'émigration est une affaire de mode et d'entraînement plus qu'une nécessité et un besoin. Cette mode va régner chez les Français, comme elle règne depuis longtemps chez leurs voisins. Pour être un peu tardive, elle n'aura que plus de force et de vigueur. Déjà les capitans envahissent l'Algérie ; déjà des figures nouvelles s'y montrent tous les jours. C'est le

nous font un devoir, une obligation, une nécessité aux uns et aux autres de rester éternellement unis (1) : mais nous ne ratifierons jamais une cession qu'elle aura faite de nous, que ce soit de bon gré ou forcée; nous ne l'accepterons pas: nous sommes des hommes libres que personne n'a le droit de céder. La cession qu'on arracherait à la vaillante France, qui ne nous céderait qu'à la mort, ne serait qu'un vain mot. Il faudra exécuter le traité. Alors on se trouvera en face d'une guerre terrible, alors on sera en présence de plus de trois millions d'hommes, pour n'en citer qu'une faible partie : tous héroïques, invincibles et indomptables, tous prêts à mourir cent fois plutôt qu'à accepter le joug; sans compter les Français innombrables, qui, abandonnant en masse et volontairement la métropole, s'élanceront à notre secours. La Nouvelle-Alléghanye fera comme l'ancienne, qui, à son berceau, vainquit l'Angleterre. Les peuples de l'Afrique se lèveront tous pour chasser l'envahisseur. Notre cause et la leur n'en

meilleur moment pour venir y chercher fortune. Heureux ceux qui auront assez de courage et d'intelligence pour savoir en profiter. La déesse les attend.

* Nous avons cru inutile de décrire les beautés de l'Afrique. Tout le monde doit les connaître. C'est le plus « *original* » des continents, celui qui contient les beautés les plus mâles et les plus austères, entre autres, le Sahara, scène grandiose de la nature, image finie de l'infini : c'est celui qui nourrit les hommes et les animaux les plus courageux, les plus forts et les plus robustes. Tout, dans les règnes végétal et animal, y porte un cachet de force et de puissance qu'on ne rencontre pas ailleurs.

(1) Aussi, si l'on nous séparait jamais de la France, nous empresserions-nous de nous réunir à elle dès que nous le pourrions.

forment qu'une. Il n'y a plus de Français, d'Arabes, de Berbères, de Nègres dans l'Afrique septentrionale: il n'y a que des Français. Tous sont frères, tous sont les mêmes, tous ont les mêmes intérêts, la même gloire, les mêmes droits, la même indépendance à défendre (1). La proclamation de la grande République

(1) Les Arabes savent bien que si nous abandonnions jamais l'Afrique, d'autres Européens nous remplaceraient bientôt: ce qui serait pour eux la pire des calamités. Nous avons déjà parlé de la préférence qu'ils nous accordent, et de toute la répugnance que leur inspirent les autres. Au reste, cette considération, malgré toute sa haute gravité, est relativement de peu d'importance. Elle n'est rien en comparaison du suprême désir qui les tourmente de devenir Français. En vertu de nos principes, ils le sont déjà de droit; par le gouvernement civil, ils le seront bientôt de fait. Alors nous aurons en eux les plus terribles défenseurs. L'Arabe aime la guerre, méprise la mort et est le soldat par excellence.

* Il est de l'essence et de la nature de nos principes, de notre droit politique et de nos doctrines, que tous les hommes qui se

1 Ce désir, encore caché aux hommes qui ne s'en tiennent qu'aux apparences, brille déjà d'un vif éclat pour les autres. De même qu'il ne faut pas prendre le peuple français pour un peuple de bigots, parce qu'il y a encore chez nous quelques ecclésiastiques et quelques jésuites; de même il ne faut pas prendre les Arabes pour des fanatiques invétérés et incurables parce que quelques khouans, quelques marabouts, quelques chérifs prêchent encore la guerre sainte et cherchent à rallumer une ferveur qui s'éteint. En veut-on une preuve? La naturalisation des Israélites a rendu les Arabes furieux et jaloux. « Comment? s'écrient-ils tous les jours, de vils Juifs ont-ils fait des Français, et on laisse de nobles Arabes » dans quoi? Répondez, hommes arriérés, qui ne voulez rien voir que ce qui vous avoigle, et dont la pensée obtuse croit que les Arabes sont encore et seront toujours rebelles à la civilisation. Que veut dire un pareil langage? Que signifie-t-il? Quelles idées, quels sentiments exprime-t-il? Quel désir l'a inspiré? Si les Arabes ne convoitent pas ardemment la qualité de Français, pourquoi envient-ils aussi furieusement le sort des Juifs? Vous parlerez de haine et de jalousie: mais vos paroles seront contre vous. On n'envie que ce qu'on croit un bien, ou n'envie pas le mal d'autrui. On n'est pas jaloux du malheur du prochain, on n'est jaloux que de sa prospérité et de son bonheur. En voulant soutenir votre thèse, vous tombez dans une absurdité. Soyez donc plus raisonnables et plus justes envers la nature humaine. Croyez que ces hommes sont déjà affamés des bienfaits de la civilisation;

française-arabe des Etats-Unis d'Europe et d'Afrique, les confond ensemble, les assimile tous, n'en fait qu'une

trouvent dans l'étendue de notre empire, soient considérés et traités comme des Français. En d'autres termes, ils sont Français d'obligation et de droit. En voici la cause : le peuple français ne peut pas conquérir ou « dominer », c'est contraire à son esprit, qui respecte la morale et honore la civilisation : il ne peut (et encore dans certains cas seulement) que transformer en lui-même, s'assimiler d'autres peuples, c'est-à-dire, les rendre français, en faire nos égaux en droits et en devoirs. Mais pour cela il faut que les peuples en question y consentent, ou qu'ils se trouvent dans un état de barbarie tel qu'ils n'aient pas le jugement nécessaire pour se prononcer. C'est le cas des Arabes.

* L'assimilation doit se faire plus ou moins vite, et toujours de manière à ne pas compromettre notre sécurité. Nous n'avons pas d'ailleurs à en exposer ici les règles. Qu'il nous suffise de dire ce qu'il faut faire pour naturaliser, civiliser, et nous assimiler au plus tôt les Arabes. On doit pour cela leur imposer l'organisation communale, l'état civil, l'instruction obligatoire, le service militaire en France, au milieu de Français et dans le même uniforme : et, après le service, leur faire passer deux ou trois ans, soit dans la marine, soit dans nos manufactures ¹. Cette méthode les rendra entièrement Français de cœur, d'âme, de langue et de mœurs. Ce système de naturalisation des Arabes devra être incessamment appliqué par le gouvernement civil. Il a déjà été proposé en partie. En attendant, nous devons imposer la qualité de Français, comme ses droits et obligations, à tout indigène qui sait lire et écrire dans notre langue. Cette mesure doit même être généralisée et étendue à toutes nos colonies.

Il ne faut pas laisser l'homme sans droits politiques ; car cette privation ne tarde pas à l'avilir. Ce sont ces droits qui l'ennoblissent et soutiennent sa dignité. Il sont par cela même le meilleur remède qui existe contre les préjugés.

croyez qu'ils estiment et desirent de tout cœur la qualité de Français qui y mène en droite ligne.

¹ Nous avons omis à dessein l'individualisation de la propriété, parce qu'on s'en occupe déjà depuis longtemps.

seule et unique nation. Ils ne sont plus qu'un seul corps, aussi facile à défendre qu'il est puissant. Leur situation admirable les met à l'abri de toute surprise et de tout coup de main. Leur soleil et leur climat, leurs montagnes et leurs déserts les renferment dans une forteresse inexpugnable. La mer les entoure de toutes parts d'un cercle de fer qu'il ne sera donné à aucune puissance humaine de pouvoir rompre. Vaines donc seront les attaques, inutiles et dangereux les efforts d'un ennemi contre cette masse écrasante. Partout il rencontrera des obstacles naturels insurmontables, suffisants pour garantir son indépendance à une race que son seul courage élève au-dessus des plus grands périls, préservera toujours de la domination étrangère et rend terrible à ses ennemis (1).

Ainsi donc, par nous-mêmes, sans appui, sans aide, nous sommes assurés de vivre toujours et de défer toutes les attaques qu'on dirigerait contre nous. Si à cette puissance propre, si à cette vigueur personnelle, si à cette force intime on joint encore la tutelle maternelle de la toute-puissante et si glorieuse République des États-Unis, sous la haute et sublime reconnaissance de laquelle nous sommes naturellement placés : qui doutera de notre avenir ?

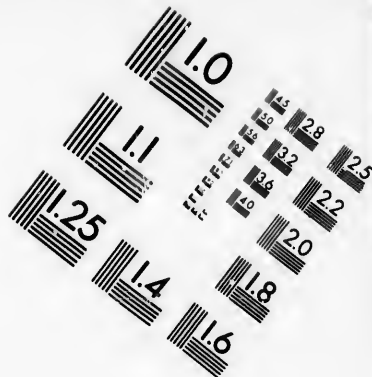
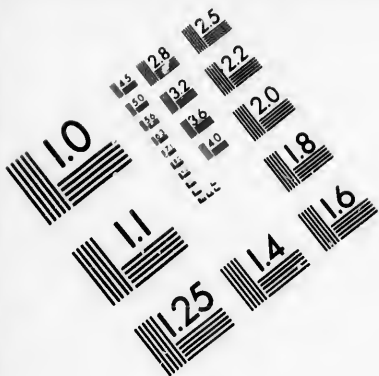
(1) La fusion du Français, de l'Arabe, du Berbère et du Nègre, donnera naissance à une race admirable. Elle aura l'esprit, la délicatesse et l'intelligence du Français; la gravité, la beauté et l'enthousiasme de l'Arabe; la fermeté romaine, la patience, la constance ou solidité laborieuse du Berbère; la force, la gaieté et la santé du Nègre. Le mélange se fera très-vite : le Français est ou ne peut plus galant et les Africaines, qui sont de feu, n'ont pas pour habitude d'établir de distinction entre les hommes quant à la race et aux préjugés.

Ainsi regardez, lecteur : voyez là-bas, à travers l'im-
mensité, se dresser à gauche, sur le rocher de sainte-
Hélène, l'écritoire capotieuse de Napoléon; voyez se dresser à droite, au milieu des Mascareignes, celle de Labour-
domais (1) : nos deux plus grands hommes; voyez
maintenant, sur la Tunisie, celle de saint Louis, le
meilleur de nos rois, sur l'Égypte, celle de Kléber, le
plus républicain de nos généraux; et, après avoir médité
profondément sur cette rencontre mystérieuse de
nos meilleurs et de nos plus grands concitoyens autour
du continent africain, écriez-vous avec un jeune écrivain
de ce siècle — mais d'une manière encore plus hardie et
plus affirmative : « *Ce séjour sur les bords africains des
génies qui ont le plus voulu la grandeur de la France
me paraît d'un bon augure : il semble indiquer que
l'Afrique nous est réservée, et que le destin a placé là
leur mémoire afin d'en écarter les autres nations;* » car
aujourd'hui le fait est accompli (2).

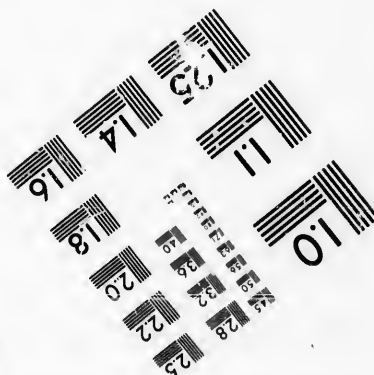
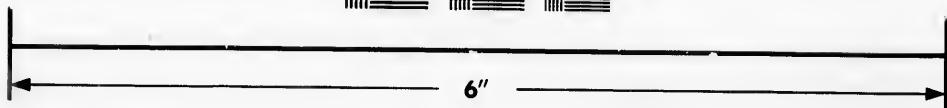
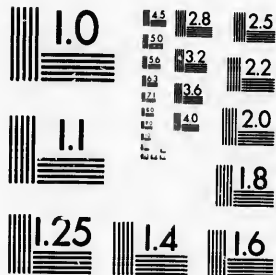
(1) Labourdomais aurait été, à ce qu'il paraît, un des plus
grands génies qui aient existé; d'aucuns disent même qu'il n'a
jamais eu d'égal. Le jeune écrivain, que nous citons quelques
lignes plus loin, l'éleva au-dessus de tous les Français : « Labour-
domais, dit-il, malgré la renommée et l'ignorance des histo-
riens, le plus grand des Français. » N'oublions pas d'ajouter que
son patriotisme égalait son génie.

(2) Nous ne terminerons pas sans indiquer, au moins en note,
ce que nous devons faire pour amener à nous les États barbares-
ques et l'Égypte. Répétons d'abord que nous devons empêcher,
que nous empêcherons nécessairement qu'aucun peuple ne s'em-
pare de quelqu'un d'eux, comme du reste de toute autre partie
de notre nouveau territoire. Les nations sont prévenues. Tôt ou
tard nous ferons la guerre à l'imprudent qui oserait s'exposer à
cette suprême mésaventure. De suite, nous prêterons, d'une
manière visible ou cachée, main forte au peuple attaqué. Mais





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.3 1.8
1.6 2.2
2.5 3.2
3.6 4.5
5.0 6.3
8.0

10
12.5
15
18
22.5
28
36
45
56
71
90

nous garderons toujours l'obligation de reprendre plus tard nos droits, même les armes à la main, au cas où l'envahisseur aurait réussi, soit par la force, soit par tout autre moyen 1. *Tout Français, présent ou à venir, en quelque endroit de la terre qu'il se trouvera, aura ce devoir à remplir. Ce sera même le plus grand qui s'imposera à sa conscience.* En outre, dès que l'Algérie en aura l'âge et la force (ce qui ne tardera pas), serait-elle seule à le faire, qu'elle fondra sur le ravisseur et lui arrachera sa proie. Ces peuples, qui exècrent la domination étrangère, ont donc tout intérêt à nous voir dans nos idées 2. C'est une garantie pour leur indépendance, et, par conséquent, ils seront très heureux de la proclamation de nos droits sur toute l'Afrique septentrionale. Ils ne pourront pas ne pas en être partisans : d'où ils ne manqueront pas de nous aider si nous avons jamais à chasser l'étranger.

Cela dit : plusieurs moyens, plusieurs méthodes, plusieurs systèmes sont naturellement à notre disposition pour amener à nous le Maroc, la Tripolitaine, la Tunisie et l'Égypte. Nous n'exposerons toutefois que celui qui nous paraît le plus simple et le plus facile, le plus acceptable pour eux, et le plus en rapport avec les intérêts mêmes de ces nouveaux peuples français. Le voici : nous devons, après invitation, exiger que ces quatre États de la grande République française-arabe des États-Unis d'Europe et d'Afrique, envoient une délégation, c'est-à-dire un certain nombre de représentants, au congrès français, qui est la représentation légitime et légale de la nouvelle fédération. L'assemblée ainsi formée, ce congrès de la grande République réglera ses destinées, administrera l'État collectif, et conduira peu à peu, comme par degrés, sans rien brusquer, tous les États qui le composent aux mêmes lois et aux mêmes institutions 3.

En attendant, nous devons un suprême respect au vice-roi d'Égypte, à l'empereur du Maroc, au bey de Tunis et au Sultan

1 Par ex., par la cession volontaire ou le consentement. Ainsi la Turquie n'a plus le droit de céder la Tripolitaine à d'autres qu'à nous.

2 On verra, quelques lignes plus bas, que nous ne voulons pas porter atteinte à l'individualité et à l'autonomie de ces peuples ; mais que nous les laisserons, pour ainsi dire, dans toute leur indépendance. Il n'en pourra pas être de même, s'ils ont jamais affaire à d'autres Européens.

3 C'est dans cette mesure que se trouvera le succès : c'est pourquoi elle sera inviolable.

(en tant que souverain de la Tripolitaine et suzerain du vice-roi et du bey). Nous sommes les plus intéressés du monde au maintien de leurs dynasties et de leur puissance ; car nous avons un grand besoin d'eux, pour mener leurs peuples, aujourd'hui nos concitoyens, à la civilisation, à la prospérité et à la liberté. Eux-mêmes, ils ont aussi grand besoin de nous. Ils savent combien sont devenus fragiles les trônes qui ne s'étaient pas sur la civilisation et sur la justice. De la façon dont ils règnent, ils n'en auraient pas pour un demi-siècle. Mais en devenant *Gouverneurs-Souverains* d'États de la grande République, ils prolongeront forcément la durée de leur trône, et leurs descendants en jouiront encore durant plusieurs centaines d'années. Ce n'est que quand leurs peuples, devenus majeurs, n'auront plus besoin de leurs services, qu'ils descendront d'eux-mêmes et avec joie de ce poste élevé où ils auront été si utiles. Quant à nous, nous respecterons éternellement leurs droits. Nous laisserons au suffrage universel, règle fondamentale et organique de nos destinées, le soin d'apporter, par la voix de chacun de leurs États, dans sa constitution privée, les perfectionnements et les changements qu'exigeront les circonstances et les temps ¹. Ainsi, au lieu d'être une cause de ruine pour eux, nous serons leurs sauveurs et leurs soutiens ; nous leur permettrons, au contraire, de conserver et de garder longtemps encore un pouvoir que certes, sans nous, ils perdraient bientôt.

Nous respecterons également les droits de suzeraineté du Sultan. Nous lui paierons exactement le tribut d'honneurs et de millions auquel son rang de suzerain lui donne droit. Et si jamais, ce qui est plus que probable, il vient à chuter entièrement en Orient, nous le ferons régner sur la Tripolitaine, tout en lui conservant ses droits suzerains sur l'Égypte et la Tunisie. Le Sultan lui-même, comme tous les autres monarques de l'Afrique septentrionale, sera donc heureux de la proclamation de nos droits.

Il va sans dire que nous prendrons à notre charge les dettes des États en question. Mais, à l'avenir, ces États, « comme de juste », ne pourront plus faire de grands emprunts sans l'autorisation préalable du congrès.

Comment les princes, dont nous venons de parler, pourront-ils

1. Le système fédératif et autonome nous permet et nous commande d'agir ainsi.

se refuser à un pareil arrangement, à un pareil système de gouvernement ? Ne sera-ce pas pour eux un suprême honneur que d'être des membres aussi importants de la grande République des États-Unis d'Europe et d'Afrique ? *Ne sera-ce pas leur sécurité même ?* N'est-ce pas une nouvelle ère de grandeur, de prospérité et de civilisation qui va commencer pour la race arabe, dont ils sont les chefs *tutélaires*, et qui se confond de droit aujourd'hui avec la race française ? car, ne l'oublions pas : il n'y a plus de Français, d'Arabes, de Berbères et de Nègres : il n'y a que des Français.

* Les races latines aussi ont tout intérêt à voir se former notre grande République des États-Unis d'Europe et d'Afrique. Ce sera l'occasion pour elles de se réunir de nouveau, comme elles étaient réunies sous les Romains leurs ancêtres. Sans doute qu'avant un ou deux siècles elles demanderont à entrer dans notre fédération. Ce sera d'ailleurs la mesure la plus sage qu'elles pourront prendre, et il n'y aura là rien d'étonnant ni d'extraordinaire. Ces peuples ne sont pas faits pour continuer à vivre séparés : en veut-on la preuve ? L'Algérie n'est-elle pas déjà une commune patrie des races latines ? Les races sœurs s'y fondent ensemble avec une merveilleuse facilité. On y voit combien elles sont faites les unes pour les autres. On y voit que tout commande à ces frères de se réunir.

Le français sera, il est vrai, la langue du nouvel État : mais le français n'est-il pas la langue universelle du genre humain ? la race française n'est-elle pas l'honneur des races latines ? A quel degré ne serait pas arrivé certain mépris qu'affectent certains hommes pour les Néo-Latins, si le peuple français n'était là pour protester en leur faveur, et montrer que si la religion catholique a pu étouffer un moment le génie de ces Romains, ils n'en sont pas moins les dignes descendants de leurs ancêtres ?

Enfin, qui sait si, un jour, notre vieille ennemie elle-même, la mortelle Angleterre, déchue de sa grandeur, ne viendra pas solliciter une petite place dans notre glorieuse association ? Nous ne serons pas insensibles à son infortune ; car si elle a toujours été l'ennemie jurée de notre bonheur, nous n'avons jamais désiré que de la voir heureuse.

— LE CŒUR L'A TIRÉE DE LA RAISON —

PÉTITION

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS, SÉNATEURS, MINISTRES
ET PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Descendis du haut des cieux, auguste Vérité !
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté :
Que l'oreille de « tous » s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.
(VOLT., *Henr.* ch. 1^{er}, v. 7.)

DEUXIÈME PARTIE

DE LA CONSTRUCTION IMMÉDIATE DU TRANSSAHARIEN

Un homme dans ce siècle a manqué sa gloire. Il n'avait qu'à mettre, qu'à inscrire le Transsaharien en tête de tous nos projets de chemins de fer, et il était un homme de génie. Il ne l'a pas fait, tant pis pour lui ! Il n'a qu'un moyen d'atténuer sa faute impardonnable, de passer encore pour un grand ministre : c'est de réparer au plus tôt son oubli. Mais assurément un Sully, un Colbert, un Dupleix, un Napoléon, un Labourdonnais

eût inscrit le Transsaharien en tête de tous les projets de chemins de fer français.

Cependant si l'intelligence, le talent, le génie d'un homme se juge souvent par un seul de ses actes, il peut en être de même d'une assemblée. Telle est la position de nos deux Chambres : le Transsaharien les renferme dans l'un ou l'autre de trois dilemmes, d'où elles ne peuvent sortir qu'à leur honte ou à leur gloire.

1. Ou nos Honorables ne veulent pas la grandeur de leur pays, sont traitres à leur mandat et à la patrie, et alors ils ne voteront pas le Transsaharien; ou ce sont des hommes qui ne désirent que l'élévation de la France, et ils le voteront immédiatement.

2. Ou nos Honorables, sans être perfides ni traitres à la patrie, sont des indifférents que son bonheur préoccupe fort peu, et alors ils ne voteront pas le Transsaharien : ou ce sont des hommes qui ne respirent que la grandeur et la prospérité de la France, et ils le voteront immédiatement.

3. Enfin, ou nos Honorables, diligents et patriotes, ne comprennent pas, n'ont pas assez d'intelligence, de savoir et de génie pour penser et comprendre que le Transsaharien sera la fierté de la France, et alors ils ne le voteront pas; ou ce sont des hommes qui comprennent la chose, et ils le voteront immédiatement.

Mais nous ne sommes ni dans la crainte ni dans le doute. La postérité, non, non! la postérité ne reprochera pas au congrès actuel d'avoir manqué la plus belle

occasion de s'illustrer et d'assurer à jamais le salut de notre race. Non! cette honte passera loin de nos Représentants. Ils ne laisseront pas à leurs successeurs la gloire immortelle de voter le Transsaharien. D'autres noms ne brilleront pas sur les colonnes commémoratives qui borderont un jour cette grande voie nationale. Comme de l'orient resplendissant de feux et de lumière jaillit le soleil, qui est le plus grand bien de la terre; ainsi de nos assemblées rayonnantes d'intelligence et de patriotisme sortira le vote du Transsaharien, qui sera le plus grand bien de notre nation.

Car nous ne parlerons pas de la possibilité d'établir ce chemin de fer (1). *C'est une honte assez grande qu'il ne soit pas encore fait.* Nous n'énumérerons pas non plus toutes les richesses qui nous attendent au Soudan (2). Nous ne

(1) Sa nécessité, qui s'induit de tout ce que nous en disons, est encore plus pressante qu'évidente. Il sera, entre autres choses, la seule voie capable d'ouvrir rapidement et sans délai le centre de l'Afrique à l'immigration européenne.

(2) Nous ne voulons faire tort aux connaissances ni à l'esprit de personne, et ce serait agir ainsi que de parler encore de la possibilité du Transsaharien et des richesses du Soudan.

Cependant nous devons dire quelque chose des fruits des tropiques que ce chemin de fer mettra à la portée des tables européennes. Personne n'en a jamais soufflé mot, et certes, ce ne sera pas là son moindre avantage. Des délices, inconnues jusqu'ici aux Européens, inonderont leurs palais. Tout un ordre de jouissances nouvelles va se révéler à nous. Car que sont nos pauvres fruits de l'Europe à côté de ces chefs-d'œuvre de la création? Rien ne les égale pour la variété et la diversité, la beauté, les formes, le parfum, le goût et la saveur. C'est du nectar et de l'ambrosie. La vie en est réjouie, l'odorat parfumé, la convoitise alléchée. C'est un manger délicieux, qui fond dans la bouche et l'inonde d'odeurs et de délices. Un

montrons pas non plus, à l'arrivée du Transsaharien, la barbarie vaincue, l'esclavage détruit, la traite abolie, l'islamisme entravé, le drapeau tricolore abritant sous ses plis civilisateurs ces peuples innombrables qui ne

sentiment exquis de bien-être et de bonheur en suit l'absorption. Le *letchi*, ce roi des raisins, tout revêtu de pourpre et « autant au-dessus des autres raisins, pour parler à la saint Grégoire, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières; » la *mangue*, ce fruit si beau, si magnifique, si ravissant, si délicieux qu'il ne trouve point de rival dans la nature; *Pate*, émeraude superbe, qui renferme un trésor de perles, plus blanches que la neige, plus douces que le miel; *l'acocat*, au beurre suprême, à la crème des dieux; le *mangoustan*, échin de velours noir ou cranioïse, où se trouve enchâssé un collier de diamants : mille autres fruits aussi délicats, aussi savoureux, aussi odorants, charmeront l'enfance, consoleront la vieillesse et porteront dans tous les cœurs la délectation et le plaisir. Ils trôneront dans nos festins; ils en feront l'ornement, le charme et la beauté.

A côté d'eux viendra se placer le légume par excellence, le *chou-palmiste*, que Brillat-Savarin n'a pas chanté parce qu'il ne le connaissait pas; mais qui eût occupé la première place dans les annales de ce gourmet transcendant, si le ciel trop cruel ne l'en eût pas privé.

Nous passons sur les services inappréciables que certains fruits, certaines feuilles, certaines herbes, certaines racines, *fraîchement cueillies*, rendront aux convalescents et aux malades.

Le Transsaharien nous donnera tous ces trésors de la nature, comme il excitera tous ceux qui ont quelque argent à se faire transporter par lui. Tous voudront contempler le Sahara, les merveilles des tropiques et de l'Afrique centrale. Quel est l'homme qui ne se payera pas ce voyage, s'il en a le loisir et les moyens? Sur cent, on n'en trouvera pas deux.

Mais un nombre d'hommes bien plus considérable se précipiteront à la recherche de l'or. Le *Bourré* est plus riche en ce métal que ne l'étaient les mines de la Sonora et du Sacramento ainsi que toutes celles de l'Australie. Des centaines de mille hommes, peut-être des millions d'hommes, entraînés par la fièvre métal-

demandent qu'il devienne nos frères et les serviteurs les plus empressés de la France. De nombreux auteurs ont déjà traité toutes ces questions. Leurs écrits ne laissent plus rien à désirer. Tout Français doit les connaître à fond. Aussi nous n'entrerons que dans deux considérations nouvelles.

Le Traussaharien sera la clef de notre empire de l'Afrique septentrionale. Il en affermira les bases. Il hâtera de beaucoup le développement rapide de notre grande République des États-Unis d'Europe et d'Afrique. Il garantira l'intégrité de notre territoire. Il sera une digue contre nos ennemis: il empêchera leur invasion ou rendra leur expulsion inévitable.

Ces conséquences politiques du Transsaharien sont même si évidentes que nous laissons au lecteur le soin de les développer. Mais, en général, on ne se doute pas de l'élan que l'ouverture des profondeurs de l'Afrique imprimera à notre nation. Nos pères, les Gaulois, les Francs et les Romains, étaient les plus hardis des hommes. En cela leurs fils les Français n'ont pas été indignes d'eux. Ils en ont donné des preuves au moyen âge; et, dans les trois derniers siècles, les colons(1), ma-

lique, accourront dans ce pays. Ils formeront immédiatement de puissantes colonies sur les rives du Niger, et de nouveaux États de la grande République des États-Unis d'Europe et d'Afrique seront fondés. Une fois, en effet, que les Européens, que l'on aura attirés, auront goûté les charmes de ces climats, se seront rendu compte de leurs richesses et de leur abondance, de la vie libre et large qu'on peut y mener, ils ne voudront plus s'en éloigner: l'Afrique les aura conquis pour toujours.

(1) Ils étaient invincibles.

rins(1), voyageurs(2), aventuriers(3) français ont poussé la hardiesse humaine au plus haut point qu'elle pourra jamais atteindre. Ils ont, pour ainsi dire, légué leur audace aux glorieux enfants de l'Amérique. Mais nous, les Français, leurs propres descendants, nous n'avons pas gardé tout-à-fait leur ardeur. Nous nous sommes laissé aller à un dangereux assoupissement. Les boucheries de Napoléon, nos mauvais gouvernements, la perte si cruelle de notre empire colonial ont amené ce changement. Certaines doctrines nouvelles, exagérées ou trop précoces, prêchées par nos philosophes, nos poètes, nos politiques les plus populaires, sont encore venues joindre leurs effets à ces causes déjà si énervantes, déjà si débilitantes (4), et auxquelles il faut ajouter «l'axiome» ridicule, coupable, répandu dans ce siècle, «que le Français n'est pas colonisateur». Enfin nos désastres, nos tyrans, nos discordes, *notre territoire devenant trop petit et compromettant notre puissance*, ont également porté atteinte à notre caractère et par suite à la «*grandeur*» de notre patrie. Le patriotisme français s'est peut-être légèrement relâché, car le patriotisme est toujours en rapport direct avec la «*grandeur*» de la patrie. On a peut-être un peu trop oublié que cette «*grandeur*» de la patrie est l'honneur même de l'individu comme de la

(1) Nos corsaires faisaient des prodiges. Nos matelots étaient terribles à l'abordage.

(2) Trappeurs, coupeurs des bois, chasseurs canadiens.

(3) Flibustiers, boucaniers, etc.

(4) Plus de frontières, s'écrient-ils, plus de barrières, plus de limites entre les peuples : *le patriotisme n'est qu'un vain mot*. — Très-bien, tout cela est fort beau, mais attendez au moins que tous les peuples aient les mêmes idées. Nous ne sommes pas encore à la République universelle.

nation, le soutien de leur moralité et de leur dignité, et le plus grand bien du pauvre : que le sentiment glorieux qui en naît remplace souvent pour lui tous les biens de la terre. On a cherché dans le bien-être matériel des satisfactions qu'on ne voulait plus demander à son cœur de fils de la France et de Français. Au lieu de revendiquer avec constance nos libertés et le droit de nous gouverner nous-mêmes, nous nous abandonnions entre les mains de despotes incapables et indignes (1). Une pareille conduite devait entraîner notre abaissement d'une manière inévitable. Cependant cet abaissement même nous a servis : nos malheurs nous ont ouvert les yeux : nous avons vu l'abîme qui s'entr'ouvrait sous nos pas. Peu faits pour un pareil sort, nous nous sommes raidis contre le destin, nous avons fait de nos désastres un piédestal pour nous élever de nouveau, et, moins oublieux cette fois, évoquant notre histoire, nous avons compris qu'il fallait revenir aux doctrines patriotiques, à toute l'activité, à la hardiesse de nos pères. Aujourd'hui le peuple français s'est retrouvé lui-même. Il marche admirablement. Il est un modèle de bonne volonté, d'ordre et de discipline ; et, par patriotisme, en dépit de ses défaites, malgré toutes les blessures si vives de son amour-propre, heureux de le témoigner, il remercie hautement et sincèrement ses ennemis de l'avoir réveillé de sa torpeur. Il atteste ainsi sa sagesse. Mais il veut profiter de ces terribles et cruelles leçons. Il veut renaitre à une vie nouvelle. Quelque chose le tourmente

(1) Il faut ajouter à ces causes la conduite si coupable de la noblesse et de la vieille bourgeoisie. Elles aimaient mieux voir la ruine de la France que de ne pas voir se réaliser leurs espérances monarchiques. Pour elles, on peut le dire, la Patrie n'était rien : le roi ou l'empereur, c'était tout.

jusqu'au fond des entrailles(1). Un ferment secret l'agite et le tracasse. Il éprouve un violent désir de croître, de s'épanouir, de grandir de nouveau. C'est qu'il ne veut pas mourir, il ne veut pas devenir un petit peuple. Il faut profiter de ces heureuses dispositions. Il faut alimenter ce feu renaissant; il faut favoriser cette activité brûlante. Il faut lui ouvrir des horizons nouveaux. Elle en a besoin, comme à un coursier généreux, pour développer la rapidité de sa course, il faut de vastes espaces. Un peuple aussi bouillant et aussi vigoureux, pour prendre un nouvel essor, se trouve trop à l'étroit dans sa petite France. Elle ne peut plus lui suffire; elle ne peut plus lui rendre sa grandeur passée, non, cette grandeur qui faisait ce patriotisme qui le rendait capable de tous les sacrifices. Il faut qu'il s'élançe au-delà de ses limites, et que, franchissant l'Algérie et le Sahara, il tombe dans l'immensité soudanaïenne. Alors renaîtra son enthousiasme. Alors nous verrons se renouveler tous les prodiges d'intrépidité, de hardiesse et d'audace qu'accomplissaient nos nationaux dans les trois derniers siècles. Comme autrefois dans l'Amérique septentrionale, nous les verrons courir à travers les solitudes et les forêts, percer les mystères, civiliser les indigènes, braver la nature entière. La nation retrouvera toute son énergie et tout son patriotisme, toute sa gloire et toute sa puissance; elle s'élèvera plus haut que jamais; et avant longtemps l'Afrique ne sera plus qu'une nouvelle France par

(1) Que nos voisins se rassurent! Ce ne sont pas des sentiments belliqueux, des idées de revanche. (Il est trop civilisé pour cela.) Non, il ne prendrait les armes que pour se défendre lui-même ou pour défendre son territoire *nouveau* ou ancien. S'il se sent tout prêt à entreprendre volontiers des travaux d'Hercule, il veut avant tout qu'ils soient pacifiques.

la langue, les mœurs, les habitants : et la race française aura ainsi, définitivement, pour toujours et à jamais, reconquis son rang parmi les peuples(1).

(1) Le Transsaharien devra partir de la plaine du Chélif ou de celle d'Oran 1. En partant de la seconde, la voie sera beaucoup plus courte et aura un avantage encore plus grand : elle pourra être desservie par deux grands ports naturels : Arzew et Mers-el-Kebir. Le port d'Arzew surtout est un immense et admirable estuaire, le seul sans doute de toute l'Algérie qui pourra peut-être suffire au trafic de la grande ligne 2. Il réclame quelques travaux. A côté de ses rives, où pourront être creusés les plus beaux bassins, s'élève en pente insensible l'emplacement sans bornes d'une New-York africaine. Cette plaine n'a que l'inclinaison nécessaire à la salubrité d'une grande ville. Elle est ainsi ou ne peut plus propre à la circulation. Elle est entourée de montagnes qui abritent le port et défendent le pays. Jamais la nature propice n'a offert à l'homme quelque chose de mieux pour l'édification d'une vaste cité maritime.

Ainsi, Oran et Mers-el-Kebir d'un côté, Arzew de l'autre, la grande ligne africaine sera admirablement desservie. Les innombrables navires qu'elle entretiendra un jour, pourront trouver dans ces trois ports tout l'espace qui leur sera indispensable. Ils ne le trouveraient pas dans ceux de l'Algérie.

Une fois sur les hauts plateaux de l'Oranais, le Transsaharien

1 On pourrait peut-être le construire encore plus à l'Ouest.

Ce chemin de fer devant viser avant tout à économiser les kilomètres et à éviter les pentes, il serait absurde de le faire passer par le Goustantinois. (La différence de latitude et de longitude, s'il se dirige de ce côté, augmentera de beaucoup son parcours.)

Puisque toute l'Afrique septentrionale nous appartient, il serait également absurde de craindre qu'il ne traversât un bout du territoire du Maroc.

Outre ces raisons, qui sont capitales, il en existe d'autres, *plus graves encore*, qui exigent que le Transsaharien parte au moins de la plaine d'Oran. Nous ne croyons pas devoir les énumérer. Au reste, nous pensons trop bien de nos Ministres et de nos Honorables pour supposer un instant qu'elles puissent leur échapper.

2 C'est très-heureux, Mers-el-Kebir devant être réservé pour la création immédiate d'un port militaire de premier ordre. Il est incroyable que l'État n'ait pas encore construit de ports militaires en Algérie. Leur nécessité est criante. Il faut croire que la République n'imitera pas l'incurie de nos autres gouvernements.

gagnera Tombouctou presque en ligne droite. De cette ville il devra se diviser en trois branches : une qui se dirigera immédiatement vers les grands lacs de l'Afrique centrale, en passant près du Tchad ; une autre qui marchera sur Saint-Louis du Sénégal ; et une troisième, vers les monts de Kong. Cette dernière ne sera que la continuation en ligne droite du Transsaharien lui-même. Elle traversera tout le Soudan occidental, franchira les monts de Kong par le col d'Assinie, et pénétrera ainsi au cœur de la Guinée. Là, elle ira aboutir à l'un ou à l'autre de nos deux comptoirs de Grand-Bassam et d'Assinie.

• Le gouvernement français devra aussi construire, dans le plus bref délai, une ligne essentiellement stratégique, qui, après avoir relié les villes de Maroc et de Fez à celle de Biskra, se continuera jusqu'en Égypte, en passant, autant que possible, entre le Fezzan et la Tripolitaine. (*Ce sera la seconde clef de notre empire.*)

Il commencera ensuite ses grands travaux de canalisation dans l'Afrique centrale.

— LE CŒUR L'A TIRÉE DE LA RAISON —

PÉTITION

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS, SÉNATEURS, MINISTRES
ET PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Descends du haut des cieux, auguste Vérité !
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté :
Que l'oreille de « tous » s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.

(VOLTAIRE, *Œuvres*, ch. 1er, v. 7.)

TROISIÈME PARTIE

DE CERTAINES LOIS INDISPENSABLES
DE COLONISATION (1)

Le vote, dans les conditions normales, est le mode idéal de toute nomination.

Le gouvernement des hommes est à la civilisation ce que l'effet est à la cause.

Pour qu'un pays prospère, il faut qu'il soit bien gouverné.

(1) Nous ne ferons qu'émettre quelques principes. Nous ne croyons pas devoir les développer ici : nous nous réservons ce soin pour plus tard et dans une autre œuvre. Nous y traiterons également de la constitution, de la capitale et du congrès de la nouvelle

Un bon gouvernement est à la prospérité d'une nation ce qu'une bonne alimentation est à la santé.

Quand on a lu attentivement l'histoire, on arrive fatalement à ces deux vérités, qui frappent l'esprit :

Si les chefs militaires n'eussent pas été en même temps les gouverneurs des peuples, la civilisation, qui a été si tardive, aurait bénéficié de bien des milliers de siècles; mais s'il n'eût jamais existé de prêtres, assurément les hommes se fussent civilisés dès les premiers âges (1).

Ces vérités s'expliquent facilement. Les prêtres, à part quelques protestants, ont toujours, pour le moins, condamné l'esprit humain à l'immobilité. Les chefs militaires, par les qualités mêmes de leur profession et de leur caractère, perdent tout ce qu'il faut pour gouverner. L'esprit de corps éloigne aussi ces deux espèces d'hommes du reste de leurs semblables. Ils cherchent à devenir nos maîtres et éprouvent de la répugnance à rester nos égaux. De là les castes, les privilèges, etc.,

République des États-Unis d'Europe et d'Afrique. Nous y exposerons aussi deux grands systèmes, l'un militaire, et l'autre maritime. *Notre organisation actuelle nous prive de sous-officiers, et ne nous permet pas de reconnaître quels sont les meilleurs de nos officiers et de nos généraux.* Résoudre un tel problème, ce serait plus que Carnot organiser la victoire. Il nous semble pourtant que nous avons tranché ce nouveau nœud gordien. En tout cas, c'est déjà beaucoup que de chercher le remède, après avoir reconnu et touché du doigt le vice *fondamental* de notre organisation militaire.

(1) La réunion dans les mêmes mains des trois pouvoirs militaire, religieux et administratif ¹, est même si fatal à l'humanité qu'elle empêche littéralement tout progrès. Elle conduit les peuples à la mort. Les musulmans en sont la preuve.

¹ Nous employons ici le mot *administratif* dans un sens très-étendu.

etc, etc. Enfin, comme nous l'avons déjà dit, leur alliance est la perte du genre humain.

C'est pourquoi, dans un État bien ordonné, les différents pouvoirs doivent être exactement séparés; et le pouvoir administratif (1) doit être entièrement détaché des pouvoirs militaire et religieux.

On ne peut arriver à ce dernier résultat que par le suffrage universel, c'est-à-dire par la liberté. Elle seule nous protège contre l'esprit de corps et la coalition des pouvoirs.

Tout peuple qui veut être bien gouverné doit donc être libre, c'est-à-dire se gouverner lui-même (2).

D'où les conclusions suivantes :

Il n'y aurait que dix Français dans une colonie, qu'ils

(1) Voir la note 1 de la page 100.

(2) Si ces principes de gouvernement eussent été appliqués à nos colonies, elles auraient toutes prospéré. Mais on leur a toujours imposé un maître entouré d'une petite cabale cléricale et administrative. Cet insensé se livrait à tous ses caprices, et à tous ceux qu'on lui inspirait: il ne connaissait pas de pire ennemi pour lui-même et pour les siens que le bonheur, la prospérité de ses administrés. La plupart du temps il éprouvait même de l'antipathie pour eux. Son orgueil militaire, ses préjugés, ceux qu'ils prenaient dans la colonie, la nostalgie, l'honneur fantasque, bizarre et stupide que donne la tyrannie, ne faisaient qu'augmenter ce sentiment abominable chez un gouverneur. Voilà le beau régime que possédaient nos colonies, alors qu'il aurait été si facile de leur appliquer la liberté, simplement pour jouir de ce curieux et délicieux spectacle, de voir avec quelle facilité elle féconde tout, et fait croître et prospérer les peuples. Mais nos tyrans, pour différentes causes, avaient en horreur la liberté. L'administration des colonies de son côté, à qui cette déesse n'est pas moins antipathique, a toujours induit nos assemblées en erreur.

doivent s'administrer eux-mêmes pour les affaires locales. Le gouverneur, toujours civil et jamais militaire, ne doit être en cela que l'exécuteur empressé de leurs décisions (1).

Quant aux affaires générales, c'est le congrès français qui doit nécessairement s'en occuper (2). Mais il ne peut le faire équitablement et avec lumière qu'autant que des députés des colonies l'éclairent sur leur situation. Pour cela il faut qu'elles soient *toutes* représentées au parlement. Il faut en outre que leurs députés respectifs, quand ils n'habitent pas le pays même qui les a nommés, aillent passer au moins quelques-unes de leurs vacances au milieu de leurs électeurs.

Remarquons bien surtout cette vérité, ce principe, cette règle : *toute colonie, si petit que soit le nombre de ses habitants, doit être représentée au congrès. C'est une impérieuse nécessité. Sans quoi, comment l'assemblée nationale pourra-t-elle prendre les mesures nécessaires à la prospérité de cette colonie ? Cela lui sera matériellement impossible. Car il ne faut rien attendre du gouverneur, si ce n'est les renseignements les plus faux et les plus erronés. Ceux qui en espèrent autre chose, connaissent peu le cœur de l'homme et l'art de le gouverner. Un gouverneur voudrait dire la vérité qu'il ne le pourrait pas. Il se trompe éternellement lui-même, à plus forte raison trompera-t-il les autres, trompera-t-il toujours et malgré lui le gouvernement.*

(1) Ils doivent jouir de toutes les libertés, et particulièrement de la liberté de la presse, alors même que ces libertés n'existeraient pas dans la métropole.

(2) C'est là le vrai système fédératif et autonome.

Il est vrai que, d'après nos politiques, on ne peut nommer un député que *par un certain nombre d'électeurs*. Ils en ont fait un principe de notre constitution. Très-bien : mais cette règle n'est raisonnable qu'autant qu'elle s'applique aux colonies qui ont déjà au moins ce *nombre d'électeurs*. Pour les autres, elle est plaisante, absurde, stupide, contraire à l'esprit du gouvernement représentatif. Or, la constitution ne peut pas être contraire à la constitution : car notre constitution, qu'est-ce autre chose que la consécration même du système représentatif et du suffrage universel ? On comprend, en effet, qu'on limite la représentation d'un pays qui est déjà représenté, qu'on fixe un terme au nombre de ses représentants : cela est conforme à la saine raison, nécessaire et indispensable. C'est l'application même du principe de la représentation. Mais, que sous prétexte qu'ils n'ont pas encore un certain nombre d'électeurs, on laisse toute une contrée, toute une île, tout un groupe d'îles, séparés de la France et des autres colonies par des espaces immenses, sans aucun député au congrès : c'est un crime contre la raison, le bon sens et le bon droit ; c'est un crime contre l'esprit et la lettre du gouvernement représentatif ; c'est contraire à tous les intérêts de la France (1), à toutes nos institutions, et au

(1) Qui nous éclaire, par exemple, sur la ligne politique que nous devons suivre en Indo-Chine. Est-ce M. le Gouverneur de la Cochinchine ? Nous savons déjà ce qu'il faut penser des renseignements d'un gouverneur. Mais supposez qu'il soit capable de nous éclairer. Il n'est pas au congrès : ses lumières nous arrivent affaiblies et sans effet. Il ne peut rien sur les chambres. Son éloquence et sa présence ne réveillent pas le parlement de ses oublis. Elles n'attaquent pas et ne font pas corriger les fautes du gouvernement ; elles ne blâment pas son incurie ; elles ne stimu-

principe même du suffrage universel. C'est condamner un certain nombre d'hommes libres, d'électeurs, de Français à l'impossibilité de prendre part au gouvernement de leur pays : ce qui, en vertu de nos lois organiques et de nos doctrines politiques, constitue un droit inaliénable et imprescriptible. C'est priver ces colonies de tout ce qui leur est le plus indispensable pour grandir et pour prospérer. Tout Français, en pays français, doit pouvoir prendre part au gouvernement de la patrie. La loi constitutionnelle l'a oublié : elle est mal faite, il faut la refaire. Il ne faut pas y laisser subsister une règle qui implique contradiction et la plus grossière des absurdités.

Un ministre spécial des colonies, choisi parmi les civils, est aussi de la plus grande nécessité. Messieurs les amis aux ont donné des preuves suffisantes de leurs capacités. Ils ont trop l'habitude de considérer l'administration coloniale comme un accessoire infime et tout-à-fait secondaire de leur département. Ces messieurs sont beaucoup trop fiers, hautains et intraitables pour les colons ; ils méprisent beaucoup trop tout ce qui n'est pas de leur art. Et puis messieurs les militaires ne sont pas faits pour gouverner. Ensuite les pays français en

lent pas sa diligence. Un député et un sénateur représenteraient non-seulement les habitants de la Cochinchine, mais encore les intérêts politiques de la France dans toute cette région de la terre. Ils veilleraient à l'influence que nous avons à garder ou à étendre sur ces contrées. Ils seraient à l'assemblée nationale comme deux luminaires qui nous permettraient de voir tout ce que nous avons à faire là-bas même en dehors de notre colonie. Ils seraient ainsi plus utiles à la patrie française que deux représentants d'un arrondissement quelconque de la métropole.

dehors de la France et de l'Afrique septentrionale sont assez nombreux et importants pour nécessiter un portefeuille spécial. Ce ministre aura même beaucoup à faire, s'il est à la hauteur de sa tâche. Il devra, tous les deux ou trois ans, en raison d'un voyage par an, visiter successivement toutes nos colonies. Ses attributions seront les mêmes que celles du ministre de l'intérieur, si ce n'est qu'il sera aussi quelque peu, en ce qui concerne nos possessions, ministre des affaires étrangères.

Enfin nous réclamons également deux lois capitales, par l'exposition desquelles nous allons terminer : *une loi pour la destruction des animaux nuisibles et une autre sur les forêts.*

Aujourd'hui personne n'ignore la nécessité des forêts. Elles sont particulièrement indispensables dans notre continent africain. Il faut en créer dans les contrées où il n'en existe plus, et veiller soigneusement à ce qu'on n'en dépouille pas les autres. On doit, en outre, multiplier dans les pays malsains certains arbres qui les assainiront entièrement. Ce sont, entre autres, le giroffier, l'eucalyptus, le cannellier, le camphrier, etc. On ne peut pas laisser à l'initiative privée le soin de prendre des mesures aussi graves et aussi importantes. Une loi doit les réglementer. La teneur qu'il faut lui donner est à peu près contenue dans le curieux article que nous citons en note (1).

(1) « *Le reboisement et les forêts.* — Rappelons d'abord les « principales vérités émises sur cette grande question :

» 1° *La fertilité est une déesse bienfaisante qui habite la profondeur humide des forêts. Elle en sort avec les pluies pour répandre dans les campagnes l'abondance et la joie.*

» 2° *Les arbres sont comme l'expression de la vie répandue dans*

Une loi pour la destruction des animaux nuisibles.

Il est assez bizarre que nos institutions et nos lois ne s'en occupent point. On n'y a jamais pensé. On laisse l'homme aux prises avec les animaux les plus terribles, alors qu'il serait si facile d'en purger les lieux qu'il habite. Quelques bataillons d'élite, bien disciplinés, en feraient un art aussi agréable qu'utile. Composés de volontaires, adroits, forts, jeunes, robustes, le danger serait peu de chose pour eux et par lui-même, et ils exerceraient bientôt ce métier avec habileté, joie et bonheur. Une fois qu'ils en auraient l'habitude et les secrets, il leur faudrait peu de temps pour débarrasser une contrée de toute bête nuisible. Depuis l'aspic et le chacal jusqu'au lion et au crocodile, tout disparaîtrait comme par enchantement. Le gouvernement n'a qu'à vouloir pour recruter ces Hercules et ces Thésées nouveaux. On se fera un honneur et un bien vif plaisir de faire partie de ce corps. Il jouira d'une grande et glorieuse considération. On y joindra de brillantes récompenses. La renommée publiera ses hauts faits. Le tout est de l'organiser. Une loi doit en décréter l'organisation. Cette mesure est indispensable, surtout pour l'Afrique centrale, où ces bêtes fourmillent. Ce sera satisfaire à la fois et à un impérieux devoir d'humanité et à une des plus grandes nécessités de la colonisation.

» *la physionomie du globe. Une terre sans arbres ressemble à un beau visage que la mort a frappé.*

» *3° Les forêts sont surtout indispensables dans les pays chauds.*

» *Leur nécessité diminue dans les zones froides, où l'atmosphère est naturellement plus humide.*

» *4° Il ne suffit pas de boiser le sommet des montagnes. Il faut*

» *encore répandre des bouquets de bois depuis ces hauteurs jus-*
» *que dans les plaines les plus reculées ; car ce sont, pour ainsi*

» dire, les canaux naturels de l'humidité à travers toutes ces parties de la terre.

» 5° (Personne n'a encore fait cette remarque) : une seule essence d'arbres, une forêt composée des mêmes sujets n'a presque aucun effet sur l'atmosphère, tandis que le mélange des diverses espèces, de leurs rejetons, d'arbustes et de lianes innombrables, a au contraire un empire tout puissant sur la formation des nuages qui se résolvent facilement en eau, sur la condensation des vapeurs, le rayonnement terrestre, l'entretien de l'humidité, l'alimentation des sources, etc. Les arbres de toute espèce poussent bien mieux et sont de plus belle venue lorsqu'ils sont ainsi disposés ; et les plantes grimpantes, aussi nécessaires sans doute que tout ce qui est dans la nature, y trouvent une raison d'être et peut-être également le but pour lequel elles ont été créées. Ces forêts sont même jusqu'à un certain point à l'abri du feu, à cause de l'humidité qu'elles recèlent. L'on ne doit pas moins diviser les bois en portions assez distantes les unes des autres. On doit le faire afin de limiter d'avance l'effet désastreux des incendies. Sans cette précaution, ils peuvent dévorer toute une forêt en une seule fois.

» 6° Enfin, la salubrité d'un pays, dans la zone torride et jusqu'à la moitié au moins des zones tempérées, dépend le plus souvent du nombre plus ou moins grand de ses arbres, et sa richesse agricole en dépend absolument.

» Des bois assez nombreux et intelligemment distribués préservent, en effet, de toute épidémie. Rien n'est plus sain que ces contrées délicieuses où les vents trouvent des feuillages à agiter, des obstacles pour modérer leur fougue impétueuse, où le zéphyr peut naître et se charger de parfums, où les ruisseau murmurent sous l'ombrage, les fleurs et la verdure, où les gaz délétères ne sont pas formés qu'ils passent en sève végétale, où le chant des oiseaux célèbre le Créateur et égaye l'homme. Il y a même des forêts de certains arbres au milieu desquelles la peste, toute maladie contagieuse, le choléra ne peut pas pénétrer. Telle est, par exemple, le giroflin. Aussi est-il l'arbre préféré des oiseaux. Ces petits êtres, que l'instinct dirige, ne se trompent pas. Si la santé de l'homme doit beaucoup aux forêts, l'agriculture leur est encore bien plus redevable. On ne tient pas assez compte de cette vérité : de là le cercle vicieux qu'on va voir et qui est si

» préjudiciable à nos intérêts. On ne détruit les bois que pour avoir
» plus de terres à cultiver, et on ne cultive plus de terres que
» pour avoir plus de moissons. Le moyen qu'on emploie est con-
» traire au but qu'on se propose. C'est, en effet, une erreur de croire
» qu'un sol, quand il est déboisé, produise plus ou autant que lors-
» qu'il a un nombre d'arbres satisfaisant : dans le premier cas, il est
» souvent et devient le plus ordinairement stérile, mais alors mê-
» me qu'il conserve de la fertilité, ses récoltes sont loin d'avoir
» la régularité, l'abondance et la variété du second cas. Et la va-
» riété dans la culture, c'est l'antidote préservatif de ces maladies
» terribles qui, comme le *phylloxera* pour la vigne, le *borer* pour
» la canne, jettent des pays entiers dans la désolation.

» On ne gague donc rien à bannir les arbres de nos champs ;
» au contraire, on perd beaucoup sur le rendement du même
» terrain, et, tout en s'exposant au danger des maladies et de la
» famine, on se prive des autres avantages inappréciables que
» procurent les forêts. La nature, dans sa sage prévoyance, a
» voulu sans doute qu'il en fût ainsi, pour empêcher que les hommes
» ne lui enlèvent sa beauté, ses charmes et ses atours. Respectez
» son admirable variété, elle vous comblera de tous ses trésors ;
» mais si vous violez les règles qu'elle vous trace elle-même pour
» votre propre bien, elle deviendra stérile et attaquera votre
» santé.

» Nous pourrions citer des exemples innombrables à l'appui de
» notre thèse : nous serons beaucoup plus sobre. Notre magni-
» fique île de la Réunion qui était, sans contredit, le pays le
» plus beau, le plus sain et le plus fertile du monde, a perdu la
» plus grande partie de ces avantages par la seule destruction de
» ses forêts. Les sectateurs de Mahomet devaient, par le même
» moyen, réserver un sort plus triste encore à beaucoup de
» contrées.

»
» Cependant l'initiative privée ne peut pas suffire à des mesures
» aussi générales que celle du reboisement. Le droit administra-
» tif doit veiller lui-même sur ce qui importe à tous. Il faut donc
» que l'État intervienne ; il faut qu'il proclame cette grande loi
» humanitaire qui, assurément, sera la règle forestière d'une
» époque plus éclairée.

LOI SUR LE REBOISEMENT OU LES FORÊTS

» (Cette loi, quoique générale dans son principe, n'embrasse
» ici qu'une portion du globe. Il serait facile, en la modifiant
» un peu, de l'étendre au reste de la terre. Dans ces régions
» que nous avons négligées, les forêts, pour ne pas être aussi
» indispensables et pour avoir des causes différentes d'utilité,
» n'en ont pas moins une importance capitale.)

» Article unique. — » *Tout habitant de pays français entre le*
» *quarantième parallèle de latitude nord et le trente-cinquième*
» *de latitude sud, devra avoir le dixième au moins de ses terres*
» *planté en bois. Entre les deux tropiques cette proportion sera*
» *augmentée de moitié*¹. Ces forêts devront affecter la forme primi-
» tive. Elles pourront, suivant des règlements ultérieurs et dans un
» certain rayon, être collectives, ou même n'appartenir qu'à une
» ou plusieurs personnes, à condition toutefois de décharger les
» autres de la présente obligation. »

» Notre terre reprendra alors une fécondité à toute épreuve,
» une salubrité parfaite et des beautés admirables. L'âge d'or,
» qui n'a été que la grande époque des forêts, reviendra et mêlera
» ses bienfaits aux merveilles de la civilisation. L'industrie
» humaine et la nature uniront leurs efforts pour nous permettre
» une agréable et douce existence. Notre santé sera plus ferme
» et plus solide. Nous avons remarqué, que dans un pays suffi-
» samment boisé, l'homme était toujours plus gai et mieux
» portant. Nous avons remarqué aussi qu'en formant de la ma-
» nière indiquée plus haut des forêts dans les lieux propices, on
» y faisait naître bientôt des sources et des rivières. L'humidité,
» une fois établie dans un endroit, gagne de proche en proche, et
» en étendant les causes qui la produisent et qu'elle aide à
» étendre, on la mène partout où l'on veut. C'est ainsi qu'il
» serait possible de fertiliser le Sahara lui-même. »

¹ Il faudrait peut-être modifier ces proportions en faveur des forêts.

Le Français qui voudra pétitionner, devra remplir la formule suivante et envoyer le livre à Monsieur le Président de la Chambre des Députés :

MESSIEURS,

J'ai lu la pétition en faveur de la politique que nous devons suivre en Afrique, de la construction immédiate du Transsaharien et de certaines lois indispensables de colonisation; et après l'avoir pesée et méditée, j'ai cru devoir y apposer ma signature.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très-respectueux concitoyen,

Nom et prénoms :

Ville :

Rue :

Département :

L'Américain qui voudra pétitionner en faveur de nos droits, devra remplir la formule suivante et envoyer le livre à Monsieur le Président de la Chambre des Représentants de l'Union :

MESSIEURS,

J'ai lu l'adresse aux Américains et la pétition qui nous est dédiée, et après m'être consulté sur ce que nous impose notre histoire, j'ai cru devoir vous demander que l'une ou l'autre des deux propositions contenues dans ce livre soit approuvée par notre gouvernement.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

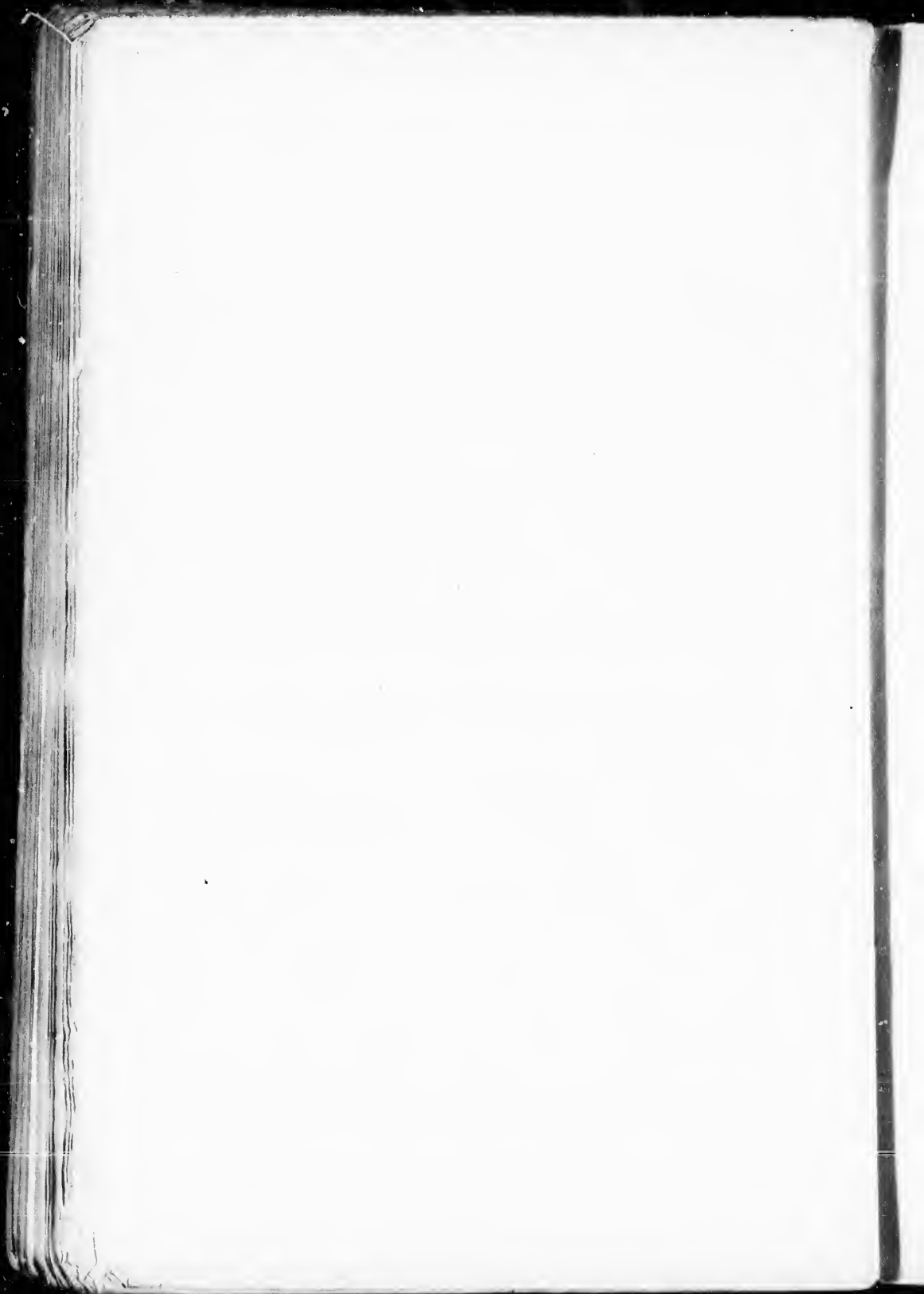
Votre très-respectueux concitoyen,

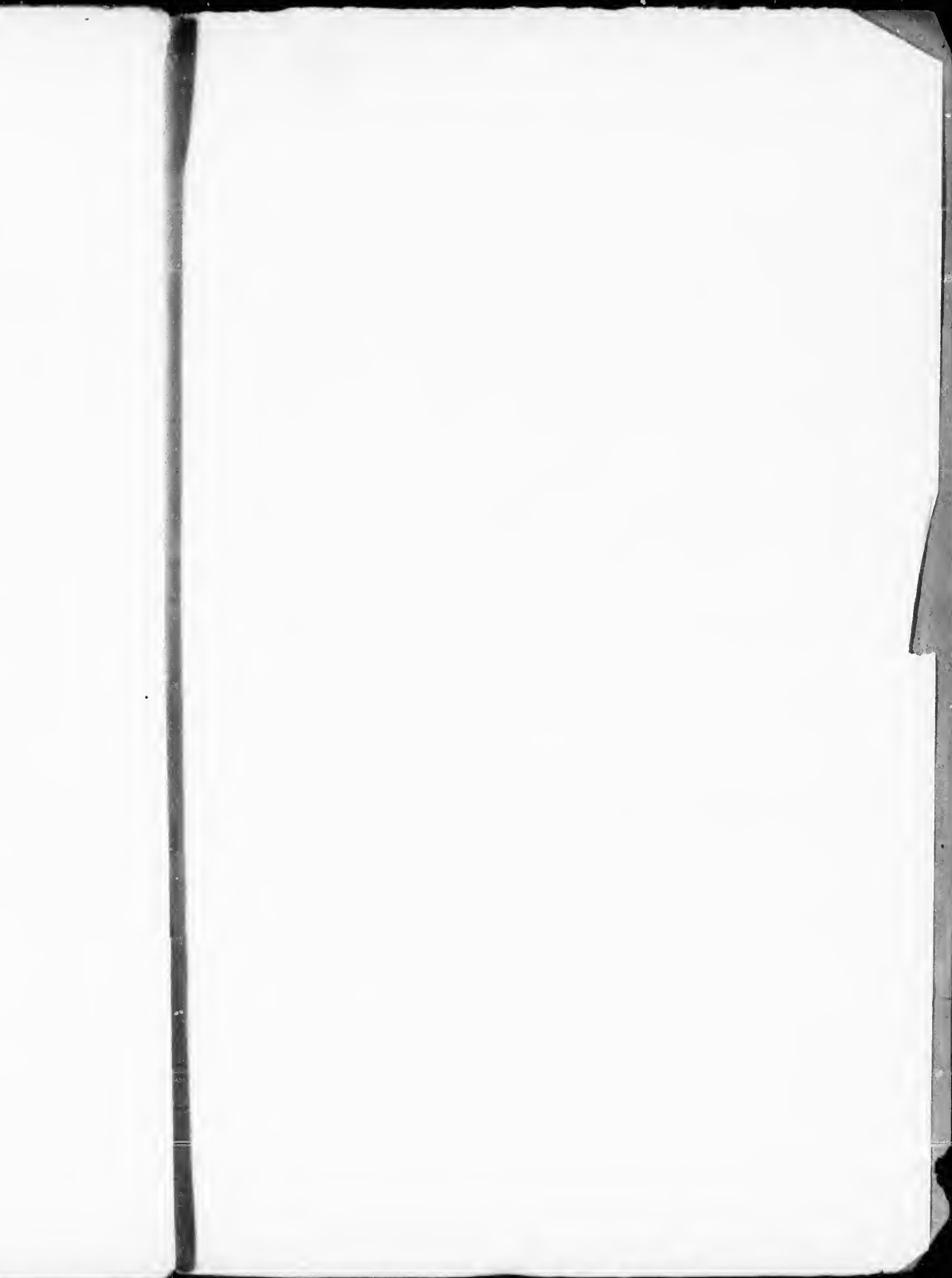
Nom et prénoms :

Ville :

Rue :

État et Comté :





Tous les Français qui voudront participer à la pétition n'auront qu'à la signer à la fin, à y mettre leur adresse et à l'envoyer ensuite à M. le Président de la Chambre des Députés.

Les Américains qui voudront soutenir nos droits feront la même chose, avec cette différence qu'ils enverront la pétition à M. le Président de la Chambre des Représentants de leur pays.

On trouve des exemplaires de la pétition chez les principaux libraires de France, d'Algérie, du Canada et des Etats-Unis.

